

L'économie politique du rentier à l'actionnaire

Dossier complémentaire à l'ouvrage

*Le cours d'action : Économie & Activités*¹

Jacques Theureau (2017)

Introduction

N. Boukharine a écrit un ouvrage, paru finalement en 1919, qui constitue une critique rapide à la fois de l'économie politique anglo-saxonne, de l'*École de Lausanne* et de l'*École autrichienne* [Boukharine, [1919], 1967 : *L'économie politique du rentier – La théorie de la valeur et du profit de l'école autrichienne (Critique de l'économie marginaliste)*]. Il l'a fait après quelques vicissitudes [évasion de déportation – suivi des cours de Böhm-Baverek (fondateur de l'*École autrichienne*) à l'*Université de Vienne + Bibliothèque universitaire de Vienne* (où il étudie les économistes autrichiens) – enfermement en forteresse – expulsion en Suisse : *Bibliothèque universitaire de Lausanne* (où il étudie les économistes anglo-US) – activité politique – Stockholm : *Bibliothèque royale* et *Bibliothèque de l'Académie commerciale* – Arrestation et expulsion en Norvège : *Bibliothèque de l'Institut Nobel* de Christiania – établissement à New York : *Bibliothèque publique de New York*], et avant de devenir l'un des dirigeants de la Révolution d'Octobre en Russie et l'une des victimes des Procès de Moscou, non sans avoir reconnu tous ses "crimes".

D'après son préfacier, P. Naville : "Ce titre a été reproché à son livre. Toutefois, on peut admettre en effet qu'à une analyse économique fondée sur les préférences et les attentes du consommateur et du capitalisme extérieur à la sphère productive directe, correspond à la

¹ Dans *Le cours d'action : Économie & Activités*, j'ai utilisé les deux premières sections de ce texte complémentaire pour en faire l'*Intermède 1*.

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

mentalité du rentier qui prend les effets du système dont il profite pour la cause de son fonctionnement" (Boukharine, [1919], 1967 p. 9). Effectivement, il semble raisonnable d'attribuer, comme lui, aux rentiers, "trois traits psychologiques" : (1) la séparation d'avec la vie économique ; (2) l'individualisme ; (3) le point de vue anti-historique (Boukharine, [1919], 1967 pp. 29 sq). S'il s'en prend essentiellement à E. Böhm-Baverk, donc à l'origine de l'*École autrichienne*, ce qu'il en dit est valable pour les autres auteurs de celle-ci – à l'exception bien sûr de J. A. Schumpeter –, ainsi que pour ceux de l'*École de Lausanne*. Si j'ai repris le titre de cet ouvrage de N. Boukharine comme partie du titre de ce texte consacré à l'ensemble de l'économie politique néoclassique, c'est parce que, même si aujourd'hui il vaudrait mieux parler d'"actionnaire" (qui suit attentivement les cours de la bourse et ne recule pas devant le "délit d'initié" s'il le peut sans se faire prendre, car il n'a pas la confiance béate du rentier pour les institutions) que de "rentier", afin de lui ajouter une connotation de présence plus active dans une vie économique elle-même plus active (donc une correction du premier trait psychologique du rentier selon N. Boukharine), cette économie politique néoclassique reste rivée à son point de départ d'un supposé choix purement individuel entre options, dans le fil des auteurs néoclassiques.

Dans ce dossier (plutôt que texte), je vais considérer cette économie politique néoclassique, qui est dominante depuis L. Walras jusqu'à aujourd'hui et qui couvre donc plus d'un siècle. C'est elle qui a instauré l'autonomie universitaire de la discipline économique. Comme l'écrit un économiste critique : "Vouloir délimiter le champ de la science économique n'est pas seulement inutile, c'est franchement nuisible : (1) tend à faire de l'économie un système de pensée clos ; (2) la définition de la science économique fondée sur l'analyse des prix cherche à conférer une dignité scientifique à ce qu'on a qualifié de « farce indigne, consistant à bombarder le marxisme avec des pistolets à bouchons autrichiens, à l'abri d'un mur méthodologique inexistant » ; (3) multiplie les cloisons artificielles entre les sciences sociales" (Kapp, [1963], 2015, p. 449). Cette économie politique néoclassique peut même légitimement se présenter comme un prolongement de l'économie classique et donc comme née il y a près de deux siècles et demi avec L'*Enquête (ou les Recherches) sur la nature et les causes de la richesse des nations* (voir Smith, [1776], 1995, et Smith, 1976).

Je joindrai à ce dossier un parcours des sociologies qui se sont développées en marge de cette économie politique néo-classique.

Deux points de vue

Je considérerai cette économie politique néoclassique de deux points de vue, celui de la place qu'y tient l'activité humaine et celui de l'épistémologie qui y est en jeu, donc de la même façon que j'ai considéré le *Capital* de K. Marx (*Le cours d'action : Économie & Activités*, Chapitre 1). Comme la sélection que j'effectuerai ce faisant dans les œuvres produites ne sera pas la même que les sélections opérées dans les manuels disciplinaires d'économie politique, je renverrai le lecteur qui voudrait comparer ces deux sortes de sélections aux histoires des doctrines économiques. Certains de ces manuels disciplinaires ne parlent d'économie néoclassique que pour désigner la "synthèse néoclassique" qui a été opérée en prenant en compte une partie des propositions que J.M. Keynes a énoncées à partir de la grande dépression économique de 1929 et des années suivantes (dont je parlerai dans le Chapitre 4). Alors, les auteurs que je regroupe sous l'étiquette d'"économie néoclassique" sont distingués en écoles diverses qui se recoupent plus ou moins : "École de Lausanne", "École marginaliste", "École autrichienne", etc. Je n'entrerai pas ici dans de telles distinctions de détail entre les écoles et ne parlerai que d'"économie politique néoclassique", que je distinguerai de l'économie politique keynésienne et néokeynésienne et d'autres courants hétérodoxes actuels. Pour mon propos, un auteur comme A. Marshall, qui a dominé pendant longtemps l'économie politique anglo-saxonne, donc aussi l'économie politique mondiale, et a été le professeur de J.M. Keynes, est cependant à distinguer. J.M. Keynes en parle comme d'un "classique" dans sa différence avec le "néoclassicisme" initié par L. Walras. S'il était en fait proche de ce "néoclassicisme" sous de nombreux aspects, il n'était en tout cas pas un tenant de la "science pure" comme l'était L. Walras. Je l'aborderai seulement à propos de l'œuvre de J.M. Keynes (*Le cours d'action : Économie & Activités*, Chapitre 2).

Engagement

Concernant cette économie politique néoclassique, je suis loin de manifester la "neutralité axiologique" chère à M. Weber (voir la *Méthode réfléchie*, Chapitre 4, section 4) – j'ai annoncé la couleur dès le premier paragraphe de cette *Introduction* à ce texte – et je pourrais écrire à quelques détails près – et avec des erreurs de prévision du même genre en ce qui concerne ma propre activité – ce que K. Marx écrivait un jour de l'économie politique classique dans une lettre à son ami F. Engels : "Je suis si avancé que, dans 5 semaines, j'en aurai terminé avec toute cette merde d'économie. Et cela fait, c'est chez moi que je rédigerai

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

l'Économie politique. Tandis qu'au *Museum*, je me lancerai dans une autre science. Ça commence à m'ennuyer. Au fond, cette science, depuis A. Smith et D. Ricardo, n'a plus fait aucun progrès, malgré toutes les recherches particulières et souvent extrêmement délicates auxquelles on s'est livré" (lettre du 2 Avril 1851, soit 16 ans avant la publication du *Livre I* du *Capital* qui ne devait lui-même n'être qu'une partie de *l'Économie politique*) (Marx & Engels, 1964, p. 51). Si pourtant K. Marx s'est obstiné, c'est que, comme il l'avait dit en 1846 lors d'une séance du comité de correspondance bruxellois consacrée à la propagande politique en Allemagne, après avoir qualifié de "duperie" "toute tentative de soulever le peuple sans lui donner des bases solides pour son activité" : "En particulier, s'adresser en Allemagne aux ouvriers sans avoir des idées rigoureusement scientifiques et une doctrine concrète revenait à un jeu malhonnête et vain, à une propagande où l'on supposait, d'un côté, un apôtre enthousiaste, et, de l'autre côté, de simples imbéciles l'écoutant bouche bée" (témoignage de son ami Annenkov). Pour J. Schumpeter : "Marx a, sans doute, falsifié la véritable psychologie de l'ouvrier (centrée sur le désir de devenir un petit bourgeois et d'être aidé par la puissance politique à accéder à cette position) mais, dans la mesure où son enseignement a été suivi d'effet, il a élargi et ennobli cette mentalité. (...) Marx était particulièrement immunisé contre la tendance, si évidente chez certains de ses successeurs moins fermes, à lécher les bottes du travailleur. (...) De même que tout vrai prophète se présente comme l'humble porte-parole de son Dieu, de même, Marx n'avait d'autre prétention que d'énoncer la logique du processus dialectique de l'histoire" (Schumpeter, [1947], 1951, p. 21).

Si "soulever le peuple" est aujourd'hui loin de mes préoccupations contrairement à K. Marx à cette époque, la "propagande", elle, n'a pas bougé d'un pouce même si elle ne vise qu'à soulever les bulletins de vote, ce qui, comme on peut le constater aujourd'hui, finit par occasionner quelques surprises : à force d'être pris pour de "simples imbéciles", les votants votent pour des clowns, parmi lesquels il est très difficile de distinguer les fascistes déguisés en clowns et les clowns déguisés en fascistes.

Cette permanence de la "propagande" — alors que tout progrès au-delà de l'impasse politique actuelle demande, sinon un soulèvement du "peuple", du moins un développement des activités intellectuelles et pratiques d'acteurs occupant des places variées dans la société et leur articulation collective, ou encore un développement d'une économie politique, d'une politique économique et d'une philosophie économique largement partagées—, constitue une première raison de l'écriture de ce texte. La seconde raison est que les économistes plus respectables à mon sens se réfèrent toujours à cette économie politique néoclassique, du fait

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

même qu'elle continue à être dominante dans l'université, donc dans la formation de ceux qui occupent les sommets de l'État et des grandes entreprises. La troisième raison tient justement à cette domination, ce qui fait de l'économie politique un bon exemple des effets néfastes du "crétinisme disciplinaire", c'est-à-dire de la domination épistémologique de la notion de discipline sur celle de programme de recherche. Enfin, cette économie politique néoclassique se fonde sur une théorie de l'action humaine, celle d'Aristote – certains de ses auteurs, ceux que j'aborderai avec quelque détail, font même de l'économie politique une "science de l'action humaine" –, même si cette théorie tue son objet, alors que les économistes que je viens de qualifier de "plus respectables à mon sens", s'ils parlent souvent d'action économique, ne le font qu'en termes de sens commun, même lorsqu'ils les introduisent plus savamment. Donc, en parcourant cette économie politique néoclassique, je pourrai avancer, même si c'est seulement négativement, vers une précision de la place de l'activité humaine dans l'économie réelle, ainsi que vers une épistémologie de l'économie politique comme activité humaine, ce qui constitue une quatrième raison de ce texte. Nous verrons que l'appel aux mathématiques comme garantie de scientificité en l'absence d'élaboration phénoménologique et méthodologique, ainsi que l'abus de l'appel à la psychologie expérimentale pour justifier des présuppositions et des conclusions sont particulièrement développés dans cette économie politique néoclassique. Comme ils perdurent à différents degrés dans l'économie politique keynésienne et néokeynésienne, ainsi évidemment que dans la synthèse néoclassique (voir *ibidem*), leur critique vaudra aussi pour ces dernières.

Plan

Je commencerai par préciser (section 1) le cœur de l'économie politique néoclassique de L. Walras à nos jours, la théorie de l'action d'Aristote. Je le ferai en partant de la *Préface* de l'ouvrage le plus ambitieux qui ait été écrit sur les fondements de l'économie politique néoclassique, celui de Debreu ([1959, 1983], 2001), qui en a développé la formulation et les conséquences mathématiques en tenant compte de la théorie des jeux (Von Neumann & Morgenstern, [1944], 1980). Je ne reviendrai pas de façon systématique sur l'économie politique classique avant d'aborder cette économie politique néoclassique. Je me contenterai pour l'essentiel de ce que j'en ai écrit en relation avec la critique qu'en a effectué K. Marx dans le *Capital* (*Le cours d'action : Économie & Activités*, Chapitre 1). Cependant, dans la Section 2, je m'intéresserai à quelques présuppositions et préoccupations de l'économie

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

politique d'Adam Smith qui ont été en partie poursuivies (l'individualisme possessif, l'utopie libérale, l'absence d'analyse de la monnaie, l'absence de considération de l'activité humaine) et en partie abandonnées (la non séparation entre théorie à prétention scientifique et pratique) par l'économie politique néoclassique, du moins jusqu'à la crise économique actuelle, ouverte par les *subprimes* en 2008. Et, dans la section 3, je montrerai que la théorie moderne des marchés financiers constitue une simple extension du cœur de l'économie politique néoclassique.

Après avoir ainsi commencé ce texte par un auteur moderne, G. Debreu (section 1), et, après une parenthèse sur l'héritage "classique" dans l'économie politique néoclassique (section 2), avoir précisé la théorie moderne des marchés financiers (section 3), je ne considérerai ensuite, parmi les auteurs qui ont ponctué l'histoire de cette économie politique néoclassique, que celui qui a mis en avant l'action économique, c'est-à-dire ne s'est pas contenté de parler du choix des moyens pour une fin auquel Aristote a réduit l'action humaine, même si son "action" se ramène à cela : un auteur de l'*École autrichienne*, L. Von Mises, et son ouvrage *L'action humaine*, section 4). Sa lecture, nous le verrons, est éprouvante. Mais il est nécessaire d'en dire suffisamment pour préciser ce que ne peut pas être une considération de l'activité humaine en économie politique. Au départ, en visant le même objectif, j'avais inclus dans ce Chapitre les relectures des œuvres économiques de V. Pareto, le successeur de L. Walras, l'initiateur de l'*École de Lausanne* (ou marginalisme) et, ce faisant, de toute l'économie politique néoclassique : le *Cours d'économie politique* (Pareto, [1896-1897], 1964), le *Manuel d'économie politique* (Pareto, [1909], 1966) et, entre les deux, son ouvrage sur *Les systèmes socialistes* (Pareto, [1902-1903], 1964)], encore souvent cités sinon lus. Mais, de même que j'ai reporté les éléments de la lecture de A. Marshall à celle de J.M. Keynes, j'ai exclu cette série de relectures de ce texte pour ne m'en servir que ponctuellement, comme je le faisais déjà pour la relecture de Walras ([1900, 4^{ème} édition], 1952). Si tout Walras est repris par G. Debreu moyennant des mathématiques plus sophistiquées, V. Pareto, dans son œuvre économique ne fait que développer Walras, en baptisant après-coup "action logique" le "choix entre alternatives" de son maître.

Dans la section 5, je tracerai d'abord un bref bilan de l'économie politique néoclassique, en m'appuyant sur G.-G. Granger, l'un des rares chercheurs en philosophie à s'être intéressé à l'économie politique. Puis, je considérerai plus spécialement ses mathématiques (en reprenant les plus développées, celles de G. Debreu) et son appel à la fois abusif et compulsif à la psychologie expérimentale.

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

Enfin, dans la section 6, je considérerai les classiques de la sociologie (E. Durkheim et son collègue M. Mauss, en France, G. Simmel et M. Weber, en Allemagne, V. Pareto², en Italie, et T. Parsons, aux USA) qui se sont intéressés à l'économie afin de voir s'ils nous disent autre chose la concernant que l'économie politique néoclassique elle-même. J'ajouterai pour finir (section 7) quelques éléments de relecture de T. Veblen, un essayiste nord-américain qui a critiqué de façon radicale les fondements de l'économie politique néoclassique et qu'on considère aujourd'hui comme l'initiateur de l'institutionnalisme.

Lectures et relectures

Si j'ai lu L. Walras et l'ouvrage de J. Von Neumann & O. Morgenstern, c'est en 1966, en tant que précurseurs de G. Debreu, futur prix Nobel d'économie (en 1983), qui constituait alors le centre du DEA de microéconomie de Paris. J'ai lu A. Smith, W. Pareto, L. Von Mises, E. Durkheim, M. Weber, T. Parsons et quelques textes de T. Veblen dans le cadre de la préhistoire du programme de recherche empirique 'cours d'action', lorsque j'épuisais les possibles de la notion d'action, et G.G. Granger, pour ses apports épistémologiques, durant la même période, en relation avec la précision d'un programme de recherche technologique associé au premier. Plus particulièrement, j'ai lu le *Traité de Sociologie générale* de V. Pareto, non seulement avec la préoccupation par la notion d'action, mais aussi avec la préoccupation par la relation entre l'émotion, l'action et la construction théorique. Je n'ai lu A. Marshall, F. Simiand et R.K. Merton et complété ma lecture de T. Veblen que dans le cadre de la préparation de cet ouvrage.

La plupart de ces auteurs sont morts depuis longtemps alors que cette économie politique néoclassique tient toujours le haut du pavé. C'est pourquoi, en l'absence d'une connaissance systématique et critique de la littérature internationale actuelle la concernant, j'en ai aussi lu quelques ouvrages récents au hasard — je ne les citerai pas car ils n'ont aucun intérêt, même négatif, pour qui l'économie politique ou la politique économique ne constituent pas le gagne-pain. J'ai lu aussi quelques ouvrages récents en langue française qui ne pouvaient m'échapper car ils avaient donné lieu à de nombreux commentaires, comme, par exemple, Tirole (2016) et

² Il s'agit de l'œuvre sociologique et politique [*Traité de sociologie générale* (Pareto, [1917-1919], 1968)] du même V. Pareto (portant sur les "actions non logiques", une fois qu'il les ait expulsées explicitement de l'économie politique), et de ses discussions avec son ami G. Sorel.

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

Simonnot (2017). J'ai aussi lu divers ouvrages critiques, dont j'ai déjà cité ou citerai les plus intéressants et oublierai les autres.

1. Le cœur de l'économie politique néoclassique à l'ombre d'Aristote de Walras à Debreu : choix subjectif et équilibre

L'économie politique néoclassique a pour notions essentielles celle de préférence individuelle et d'équilibre que je vais préciser ici. Il est intéressant pour cela de considérer les travaux de G. Debreu, prix Nobel d'économie en 1983, qui constituaient la matière essentielle des enseignements du *DEA d'économétrie* que j'ai suivis en 1966-1967. Ils sont considérés comme une référence incontournable de la théorie de l'équilibre général concurrentiel. Ils conservent les hypothèses fondamentales de L. Walras (voir Walras, [1900, 4^{ème} édition], 1952) et en renouvellent les mathématiques suffisamment, d'une part, pour montrer que les conditions de possibilité d'un équilibre économique général sont tellement restrictives qu'elles sont irréalistes – c'est le versant critique –, d'autre part, pour encourager la poursuite par toutes les voies disponibles de la mathématisation de l'économie politique (voir section 5). Je ne m'intéresserai dans cette section qu'aux hypothèses fondamentales.

Des biens et des hommes

Après une présentation résumée du modèle dit d'Arrow-Debreu à partir de sa *Préface*, je citerai ses critiques actuels. Cette *Préface* est suffisante pour mon propos et n'oblige pas à entrer dans le détail mathématique qui ne pourrait consister qu'en un long commentaire de l'ensemble de l'ouvrage qui lui-même consiste essentiellement en équations et rappels d'acquis mathématiques préalables.

Axiomatique

Pour W. Hildenbrand (dont les propres recherches ont porté sur des thèmes représentatifs de l'ensemble des recherches en économie néoclassique : les économies avec un grand nombre d'agents ; la relation entre le cœur de l'économie et l'ensemble de l'équilibre concurrentiel ; la "distribution des caractéristiques individuelles") : "L'approche par le point fixe (théorie mathématique des jeux) et l'analyse convexe fournit, contrairement au calcul différentiel, les outils mathématiques adaptés pour étudier le problème de l'existence d'un équilibre concurrentiel et les propositions fondamentales de l'économie du bien-être – thèmes qui

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

constituent le propos de la *Théorie de la valeur* (...). [Elle permet :] généralité + simplicité + austérité" (Debreu, [1959, 1983], 3^{ème} éd. Fr., 2001, pp. XII-XIII). Ces outils mathématiques sont mis en œuvre par G. Debreu dans le cadre d'une "méthode axiomatique", dont les caractéristiques générales sont : "un exposé de toutes les hypothèses sous-jacentes ; [l']interdit, à chaque étape de l'analyse, de toute interprétation superflue qui pourrait détourner l'attention du caractère restrictif des hypothèses, et conduire le lecteur à tirer de fausses conclusions" (op. cit., pp. XIII sq).

Les "principales caractéristiques [spécifiques] de la théorie axiomatique d'un phénomène économique [sont les suivantes, toujours d'après W. Hildenbrand] : (1) les éléments de base de l'analyse économique sont sélectionnés, et, par suite, chacun de ces éléments est représenté par un objet mathématique : espace de biens \rightarrow espace vectoriel ; système de prix \rightarrow fonction linéaire sur l'espace de biens ; unités de consommation (caractérisées par une relation de préférence (relation binaire), des dotations initiales et des parts de profits) ; unités de production (caractérisées par leur ensemble de production). À partir de ces éléments de base, on peut définir des notions telles que la demande, l'offre, les états réalisables ou d'équilibre. (2) les hypothèses portant sur les représentations mathématiques des éléments de base sont explicitement et entièrement spécifiés" (op. cit., p. XIV). Cet auteur ajoute : "Selon Debreu, toute théorie axiomatique en économie doit passer le test consistant à éliminer du modèle toutes les interprétations économiques qui l'agrémentent, puis à juger si la structure mathématique, ainsi mise à nu, tient par elle-même. L'interprétation économique des objets mathématiques de la théorie est libre" (op. cit., p. XV).

Le bilan dressé par ce même auteur en 1983 est le suivant : Les "principales limites de la théorie" tiennent à "la série d'hypothèses devant être satisfaites pour qu'elle soit valable" que je résume ci-dessous : (1) : Tous les biens sont « privés » et les effets externes entre unités de consommation et de production sont exclues, [donc] l'interdépendance entre les agents économiques est réduite à la seule interdépendance marchande ; (2) : Un ensemble complet de prix est « annoncé » et considéré comme une donnée exogène par tous les agents économiques ; (3) : Horizon temporel très long (peut-être infini) ; (4) : L'hypothèse d'un nombre fini d'unités de production s'avère contradictoire, sur le plan conceptuel, avec l'idée de concurrence parfaite. Le problème de la « libre entrée » a récemment fait l'objet de beaucoup d'attention. De la même manière, l'analyse ne rend pas compte de l'existence de rendements d'échelle décroissants et de coûts fixes de production ; (Autres) : liste ouverte de problèmes non traités : l'incertitude et l'incomplétude de l'information, etc. (*Préface* de W.

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

Hildenbrand, in Debreu, [1959, 1983], 3^{ème} éd. Fr., 2001, pp. XVI-XVII). C'est à ces conditions fortes que G. Debreu peut démontrer mathématiquement "l'existence d'un équilibre concurrentiel". Depuis la première édition de cet ouvrage, une série d'articles (de N. Sonnenschein, de R. Mantel, et de G. Debreu lui-même) parus au début des années 70, ont démontré qu'"une économie dans laquelle toutes les firmes et tous les consommateurs suivent les conditions spécifiées dans le modèle Arrow-Debreu pouvaient cependant se comporter de toutes sortes de façons bizarres (...). Les axiomes de rationalité individuelle et de compétition parfaite ne sont tout simplement pas suffisants pour déterminer ce qui pourrait se produire. (...): « Dans les agrégats, l'hypothèse de comportement rationnel n'a en général pas d'implications » (...), alors que les économistes mathématiciens de l'époque construisaient leurs carrières sur l'exploration des intrications de la tradition d'Arrow-Debreu" (Cassidy, 2010, pp. 70-71).

Critique actuelle

Comme l'écrit A. Orléan : "L'économie y est pensée comme l'adaptation efficace et opportuniste aux contraintes objectives de rareté telles qu'elles sont déterminées *ex ante* par les variables fondamentales, à savoir les préférences individuelles, les techniques de production et les ressources disponibles, la cognition y est strictement réduite au seul calcul rationnel (...). Dans un tel cadre, ce qui compte *in fine* pour comprendre l'évolution économique, ce sont les seules données fondamentales (...). Le modèle Arrow-Debreu d'équilibre général nous en donne à voir l'achèvement le plus abouti en ce qu'il construit une analyse complète des économies de marché sans qu'il ne soit jamais fait référence à des croyances" (Orléan, 2002, p.1). Ces "croyances", c'est ce qui permet d'agir en situation d'incertitude. Face à l'"incertitude propre à la société marchande", dans le Modèle d'équilibre général à la Arrow-Debreu : "le théoricien commence par spécifier de quoi le futur sera fait sous la forme d'une liste exhaustive de tous les événements susceptibles de se produire demain. Par ailleurs, l'hypothèse est faite que l'ensemble des acteurs marchands connaît cette liste. Dans ces conditions, faire face au futur signifie que, pour chaque occurrence de cette liste, l'individu marchand détermine le panier spécifique de biens qui, en fonction de ses goûts particuliers et de sa situation économique, lui permet de s'adapter de manière optimale : s'il pleut, il achètera un parapluie ; s'il fait beau, un ventilateur, etc. Du fait des hypothèses institutionnelles qui postulent l'existence de ce qu'on appelle des « marchés à terme contingents aux événements futurs », l'individu n'a pas besoin d'acheter à la date initiale tous ces biens pour les stocker. Il lui suffit de nouer des contrats à terme qui lui assurent que, le

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

jour donné, en fonction de l'événement qui se réalisera *ex post*, il pourra obtenir le bien qu'il désire (...). Cette présentation repose sur des hypothèses héroïques. L'hypothèse 1, la plus fondamentale, suppose que le futur puisse faire l'objet d'une description *ex ante*. [Selon] Keynes : l'incertitude économique est non probabilisante (...). Dans ces conditions, si l'on veut continuer à raisonner uniquement en termes de marchandises, ce qui devient nécessaire, c'est un bien qui pourrait être dit « multi-fonctionnel », c'est-à-dire flexible et s'adaptant à toutes les circonstances imprévues quelles qu'elles soient. (...) Sa bonne approximation est la monnaie-« liquidité »" (Lordon & Orléan, 2008, p. 15).

Au total, l'"hypothèse technique de « convexité des préférences » [selon laquelle, elles sont suffisamment flexibles, autrement dit ne sont ni trop exagérées ni trop exclusives] mise en avant par Arrow & Debreu comme une condition nécessaire pour qu'il y ait un équilibre" est fautive (Orléan, 2011, p. 64). C'est à une conclusion du même genre qu'aboutit S. Keen qui, après avoir étudié "les courbes de demande individuelle" conclut : "La « loi de la demande » [la relation inverse entre prix et demande] a donc été démontrée, mais seulement pour un consommateur unique. (...) Ce qui s'applique au niveau d'un consommateur ne s'applique plus quand il y a au moins deux consommateurs. (...) Ce résultat – connu sous le nom de « conditions de Sonnenschein-Mantel-Debreu » – prouve que la « loi de la demande » ne s'applique pas pour la courbe de demande agrégée. Si cette dernière peut revêtir n'importe quelle forme, il peut y avoir plusieurs niveaux de demande possibles pour tout prix donné, même si tous les consommateurs maximisent rationnellement leur utilité, et obéissent individuellement à la loi de la demande" (Keen, [2011], 2014, pp. 72 sq). Mais, du point de vue de la question de la place de l'activité humaine dans l'économie politique, ce sont les notions mêmes de préférence et de choix à partir de préférences comme fondements de l'action économique qui seraient d'abord à abandonner. C'est ce que nous allons voir maintenant.

L'ombre d'Aristote

Les éléments de base de ce modèle dit d'Arrow-Debreu ne sont effectivement pas très malins, même si leurs conséquences ont mobilisé des efforts intellectuels considérables d'un nombre considérables de gens. En m'y replongeant, je retrouve spontanément ma révolte de 1966-1967. Mais ce dont je n'étais pas conscient à l'époque, c'est que cette axiomatique est moins la manifestation de l'absence de l'activité humaine dans l'économie politique néoclassique

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

que la construction d'un nouvel avatar de la théorie de l'action d'Aristote, un avatar qui a la particularité de ramener cette activité humaine au niveau du rentier et de son petit calcul hédoniste supposé ou réel. Dans la *Méthode réfléchie* (Chapitre 2, sections 2 et 3), j'ai montré l'intérêt de ce qu'on peut appeler rétrospectivement la psychologie phénoménologique stoïcienne relativement à cette théorie de l'action d'Aristote. Considérons cette dernière en premier avant de revenir brièvement aux stoïciens.

L'action comme moyen pour une fin produit par délibération et choix

D'après Aubenque (1963), chez Aristote, "la théorie de la contingence et celle de l'action droite ne sont que l'envers et l'endroit d'une même doctrine : l'indétermination des futurs contingents est ce qui fait que l'homme en est le principe" (op. cit., p. 106). Il en sera de même plus tard chez les stoïciens, mais avec une doctrine différente. Celle d'Aristote combine deux moments : la délibération et le choix. P. Aubenque montre que, concernant le premier moment, la délibération, Aristote n'en fournit pas une psychologie et se contente d'une discussion de l'objet de la délibération qui aboutit à sa définition comme "délibération en vue du bien". Si Aristote vise plutôt un "bien" élevé, dans l'action vertueuse, considérant en premier lieu la "structure de l'action en général", ce bien peut être réduit à l'utile ou au plaisant. La porte est ainsi ouverte au rentier. Le second moment, le choix, apparaît dans le Livre III de l'*Éthique à Nicomaque*, toujours dans ce contexte de "structure de l'action en général", comme "choix des moyens [de réalisation d'un but] consécutif à une délibération" (op. cit., p. 121). Citons les textes d'Aristote sur lesquels s'appuie P. Aubenque :

- "Le souhait porte plutôt sur la fin, et le choix sur les moyens pour parvenir à la fin : par exemple, nous souhaitons être en bonne santé, mais nous choisissons les moyens qui nous feront être en bonne santé ; nous pouvons dire encore que nous souhaitons d'être heureux, mais il est inexact de dire que nous choisissons de l'être : car, d'une façon générale, le choix porte, selon toute apparence, sur les choses qui dépendent de nous" (*Éthique à Nicomaque*, III, 2, 1111 b 27, Aristote, 1979, p. 130) ;

- "Qu'est-ce donc alors que le choix (...) ? Il est manifestement une chose volontaire, mais tout ce qui est volontaire n'est pas objet de choix. Ne serait-ce pas, en réalité, le pré-délibéré ? Le choix, en effet, s'accompagne de raison et de pensée discursive. Et même son appellation semble donner à entendre que c'est ce qui a été choisi avant d'autres choses" (*Éthique à Nicomaque*, III, 4, 1112 a 15, Aristote, 1979, p. 132).

Ces formules prennent pour acquise une définition de l'acte volontaire : "Tandis qu'à l'action volontaire enfants et animaux ont part, il n'en est pas de même pour le choix ; et les actes

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

accomplis spontanément, nous pouvons bien les appeler volontaires, mais non pas dire qu'ils sont faits par choix" (*Éthique à Nicomaque*, III, 2, 1111 b 27, Aristote, 1979, p. 129). Effectivement, comme le note P. Aubenque : "Pour Aristote, tout est volontaire dans la nature, puisque la nature est un principe interne du mouvement (*Physique I*, 9, 192 b 21) et que tous les êtres naturels ont une tendance spontanée vers un but" (op. cit., p. 129). On peut donc dire que, par "action en général", Aristote entend ce que les économistes néoclassiques ont appelé "action rationnelle", dans sa différence avec l'"action spontanée des enfants et des animaux" : la présence de délibération et de choix.

Mais cette "action rationnelle" étant réduite à un moyen pour une fin, elle perd toute spécificité. C'est pourquoi, comme nous le verrons dans ce texte, les économistes néoclassiques peuvent aussi bien ne pas prononcer le mot 'action' que parler d'"action rationnelle" ou d'"action logique", tout en professant des théories similaires centrées sur la notion de choix orienté par des préférences. En fait, cette "action rationnelle" ou "action logique" comme moyen pour une fin n'a rien à voir avec l'action spécifiquement humaine : c'est une tâche associée à une œuvre, un produit qui en constitue sa fin. J'ai souvent insisté dans d'autres ouvrages sur le fait qu'en Grec, tâche et œuvre se disent pareillement *ergon* et qu'Aristote en a fait sa notion centrale afin de se débarrasser de l'activité qui, elle, se dit en Grec *energeia* (voir tout particulièrement la *Méthode réfléchie*, Chapitre 2, section 4). S'il y a bien une chose qu'il est difficile de reprocher à Aristote, c'est l'incohérence.

L'action comme élément de l'activité : des stoïciens au programme de recherche 'cours d'action'

La distinction entre l'"action rationnelle" et l'"action spontanée des enfants et des animaux" peut être rendue interne à l'homme adulte par la thèse de la séparation de son "âme" en deux domaines séparés, celui des "passions" et celui de la "raison", qu'Aristote a empruntée à son maître, Platon. C'est de cette thèse que les stoïciens se sont libérés avec leur thèse de "l'homme continu" formulée par Chrisippe (voir la *Méthode réfléchie*, Chapitre 2, section 2). C'est ce qui leur a permis de développer ce qu'on peut appeler rétrospectivement une psychologie phénoménologique de l'activité humaine qui relie dans un même processus, "présentation", "impulsion", "émotion", "assentiment" ou "non assentiment" et "action". L'émotion ressortit, ou bien à la "passion", lorsqu'elle se fige en figeant aussi l'"assentiment", ou bien à la "bonne affection", lorsqu'elle ouvre sur des "actions droites". S'il y a, d'après les stoïciens, oscillation de l'"assentiment", c'est dans la continuité de la "présentation", de l'"impulsion" et de l'"émotion", et non pas dans le cadre d'une "délibération" sereine de la

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

"raison" entre des moyens optionnels qui aboutirait à un choix. Dans la *Méthode réfléchie* (Chapitre 2), j'ai insisté sur le rôle qu'a joué le "dialogue" avec les stoïciens dans l'élaboration des notions sémio-logiques. J'en resterai ici à cette présentation rapide qui en ignore les difficultés et les contradictions. Cette psychologie phénoménologique stoïcienne est loin d'être satisfaisante et n'a d'intérêt aujourd'hui que pour l'histoire des idées. Mais l'histoire des idées peut stimuler l'émergence de nouvelles idées. L'existence même de cette psychologie phénoménologique stoïcienne montre au moins que le choix par l'économie politique néoclassique de s'abriter sous l'ombre d'Aristote n'allait pas de soi. D'ailleurs, A. Smith, à l'origine de l'économie politique classique, conclut sa *Théorie des sentiments moraux* par une charge contre la morale du stoïcisme antique.

En tout cas, la théorie de l'activité humaine qui est proposée dans le programme de recherche empirique 'cours d'action' se rapproche de celle qu'on peut attribuer rétrospectivement aux stoïciens et s'éloigne de celle d'Aristote comme de son avatar néoclassique. La synthèse néoclassique (intégrant des éléments keynésiens dans le cadre néoclassique) ne fait que sophistiquer cet avatar d'Aristote. Les programmes de recherche qui sont alternatifs de cette économie politique néoclassique, le programme de recherche keynésien et les programmes de recherche régulationniste et conventionnaliste, s'ils fournissent des descriptions d'une variété d'actions économiques qui contiennent de façon implicite des éléments d'une autre théorie de l'activité humaine, ne formulent pas cette dernière. Au moins, l'économie politique néoclassique, elle, formule sa théorie de l'activité humaine, un avatar de celle d'Aristote, même si cette théorie tue, pour ainsi dire, son objet. Le programme de recherche anthropologique contemporain de P. Jorion, quant à lui, se réclame d'Aristote mais autrement, en laissant de côté sa théorie de l'action au profit de sa théorie de l'échange. S'il y a une force de la théorie, indépendamment de sa pertinence, elle est monopolisée en matière d'activité humaine par l'économie politique néoclassique.

2. Les postulats des économies politiques classique et néo-classique

Dans l'économie politique classique : (1) le despotisme d'usine, les conditions de travail, la misère des chômeurs, l'histoire et l'activité humaine sous toutes ses formes n'avaient pas de place ; (2) l'accent était mis sur la totalité du "système économique", à travers un outil, le tableau ; (3) la monnaie était absente de l'analyse ou plutôt ne constituait qu'un prolongement commode de l'échange direct. Dans l'économie politique néoclassique, il en est de même, sauf que (1) chez certains auteurs, l'activité humaine est présente en termes d'"action

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

rationnelle", c'est-à-dire conforme à des lois du "système économique" établies sans elle, ce qui en fait une double absence, une absence qui a pris l'apparence de la présence grâce à Aristote, et que (2) de son origine à nos jours, le tableau a été perfectionné par l'appel à des mathématiques de plus en plus sophistiquées. Pour être complet, il faut ajouter ici la considération de deux autres caractéristiques de l'économie politique classique : l'individualisme possessif conjoint avec la main invisible et l'utopie libérale. Par contre, A. Smith et D. Ricardo ne séparaient pas science et pratique, ce qui constitue une autre caractéristique supplémentaire qui est abandonnée par l'économie politique néoclassique. Précisons ces trois nouvelles caractéristiques (l'individualisme positif conjoint avec la main invisible, l'utopie libérale et la non séparation entre science et pratique) et revenons sur celle de l'absence d'analyse de la monnaie car, à elles quatre, elles font que l'activité humaine, non seulement est absente mais encore est empêchée d'être présente, surtout si l'on pense qu'elle ressortit aux quatre séries d'hypothèses fondamentales du programme de recherche 'cours d'action' : avec des individus radicalement séparés, il ne peut y avoir d'enaction en général ; sans désir d'argent, il ne peut y avoir de place pour l'activité des banquiers et des actionnaires et pour une grande part de l'activité des entrepreneurs ; avec l'utopie libérale, l'accès à la réalité visé par l'activité scientifique est barré et il ne reste que l'illusion du destin au détriment de l'action située.

Avec la séparation radicale entre science et technique (pour ne pas parler de la philosophie qui, nous le verrons ci-dessous, imprégnait l'économie politique classique) instaurée par l'économie politique néoclassique, il ne peut y avoir d'activité satisfaisante de réfutation des hypothèses empiriques, puisque, selon le pragmatisme tel que l'interprète l'épistémologie enactive, la technique devenant technologie par l'établissement de sa relation organique 1 avec la science est nécessaire à la complétude du processus de réfutation empirique. Mais cette séparation constitue aussi une clarification qui ouvre sur une technique en relation organique 1 avec la science et, si elle ne va pas jusque-là, permet au moins une réfutation partielle des hypothèses empiriques, une réfutation empirique par confrontation des théories empiriques et des données empiriques.

La poursuite de l'individualisme possessif et de la main invisible

C.B. Macpherson a admirablement explicité les présuppositions et préoccupations de l'économie politique classique, tout particulièrement celles de A. Smith, son initiateur, en

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

termes d'"individualisme possessif", dans Macpherson ([1962], 1964), paru à la même époque que la *Critique de la raison dialectique* de J.-P. Sartre. Le seul correctif qui devrait être apporté aujourd'hui à cet ouvrage est celui de Lévy (2002) qui a montré la relation qu'entretiennent la philosophie politique et l'économie politique classiques avec une lecture chrétienne de la Bible hébraïque : il n'y a pas seulement individualisme possessif mais aussi conjonction entre individualisme possessif et théologie chrétienne. C'est ce correctif qui permet de comprendre une autre caractéristique de l'économie politique d'A. Smith sur laquelle je ne m'étendrai pas tellement elle a été rebattue : la nécessité d'une "main invisible" qui, non seulement est censée faire s'équilibrer l'offre et la demande sur les marchés, mais encore, stimuler la moralité, et hérite ainsi largement de l'action divine en la laïcisant.

Selon A. Smith, en effet : "Tout homme, tant qu'il ne viole pas les lois juridiques est laissé parfaitement libre de poursuivre son intérêt personnel de sa façon personnelle, et d'apporter à la fois son industrie et son capital en compétition avec tout autre homme ou groupe d'hommes", et : "Nous nous adressons, non pas à leur humanité, mais à leur amour de soi, et ne leur parlons pas de nos propres nécessités mais de leurs avantages. Personne sauf un mendiant ne choisit de dépendre principalement de la bonne volonté de ses concitoyens" (citations d'A. Smith, in Cassidy, 2010, pp. 31-32). L'effet collectif des actions égoïstes individuelles est censé réaliser le bonheur du plus grand nombre grâce à une version idéalisée du marché libre, la "main invisible", qui constitue "un mécanisme autorégulateur qui stimule l'innovation technologique, satisfait les désirs humains, minimise l'activité de gaspillage, police les entrepreneurs rapaces, et enrichit la populace" (Cassidy, 2010, p. 32).

Selon C.B. Macpherson :

- "Les problèmes que soulève la théorie moderne de la démocratie libérale (...) ne sont qu'autant d'expressions d'une difficulté essentielle qui apparaît aux origines mêmes de l'individualisme au 17^{ème} siècle : celui-ci est en effet l'affirmation d'une propriété, il est essentiellement possessif. Nous désignons ainsi la tendance à considérer que l'individu n'est nullement redevable à la société de sa propre personne ou de ses capacités, dont il est, au contraire, par essence, le propriétaire exclusif. À cette époque, l'individu n'est conçu ni comme un tout moral, ni comme la partie d'un tout qui le dépasse, mais comme son propre propriétaire. C'est dire qu'on attribue rétrospectivement à la nature même de l'individu les rapports de propriété qui avaient alors pris une importance décisive pour un nombre grandissant de personnes, dont ils déterminaient concrètement la liberté, l'espoir de se réaliser pleinement. L'individu, pense-t-on, n'est libre que dans la mesure où il est propriétaire de sa

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

personne et de ses capacités. Or, l'essence de l'homme, c'est d'être libre, indépendant de la volonté d'autrui, et cette liberté est fonction de ce qu'il possède. Dans cette perspective, la société se réduit à un ensemble d'individus libres et égaux, liés les uns aux autres en tant que propriétaires de leurs capacités et de ce que l'exercice de celles-ci leur a permis d'acquérir, bref, à des rapports d'échange entre propriétaires. Quant à la société politique, elle n'est qu'un artifice destiné à protéger cette propriété et à maintenir l'ordre dans les rapports d'échange. Il serait imprudent d'affirmer qu'au 17^{ème} siècle les notions de liberté, de droit, d'obligation et de justice ne sont que l'émanation pure et simple du seul concept de possession ; mais on peut prouver que celui-ci les a toutes fécondées" (Macpherson, [1962], 1964, p. 13).

- "Au 19^{ème} siècle, le développement de l'économie de marché a fait disparaître certaines des conditions qui avaient permis jusque-là de déduire une théorie libérale à partir de ces présupposés [fondés sur la notion de propriété], mais sans entraîner l'abandon de des derniers. Aujourd'hui, nous ne les avons pas encore abandonnés ; nous ne le pourrons pas tant que notre société sera soumise à une économie de marché. Quand on aura vu à quel point ces présupposés s'enracinent dans le terreau originel de la démocratie libérale, on comprendra qu'ils aient survécu à toutes les transformations sociales. On pourra alors se poser la question de savoir dans quelle mesure cette survivance est responsable des difficultés théoriques auxquelles se heurte, à notre époque, le libéralisme démocratique" (Macpherson, [1962], 1964, p. 14).

C'est, d'après lui, T. Hobbes qui a formulé la théorie la plus cohérente de l'obligation politique et du marché concurrentiel : "Pour Hobbes, le pouvoir de l'homme est, en fait, égal à l'excédent de ses capacités sur celles d'autrui plus ce que cet excédent lui permet d'acquérir" (Macpherson, [1962], 1964, p. 46) et "ce que Hobbes nous dépeint ici, ce sont tous les traits caractéristiques de la concurrence en économie de marché (...) [où] chacun évalue et est évalué par tous" (Macpherson, [1962], 1964, p. 48).

Ainsi : "Hobbes est allé au cœur du problème que pose l'obligation politique dans les sociétés de marché modernes. Son individualisme qui, paradoxalement, part d'individus égaux et rationnels pour démontrer qu'ils doivent se soumettre totalement à un pouvoir placé en dehors d'eux, n'est pas le fruit d'une pensée paradoxale mais l'expression du paradoxe que constitue la société de marché elle-même. Le marché libère les hommes, son fonctionnement efficace présuppose que tous les hommes soient libres et rationnels ; toutefois, les décisions que chaque individu y prend en toute indépendance produisent à tout moment un champ de forces qui impose ses contraintes à tout individu. Les choix de tous les individus déterminent le

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

marché, mais le choix de chaque individu est déterminé par lui" (Macpherson, [1962], 1964, p. 118).

En définitive, la seule "faute commise par Hobbes" est, d'après lui, la suivante : "En élaborant son modèle de société, il n'a pas vu qu'une société de marché engendre une solidarité de classes, suffisant à y assurer la stabilité de l'autorité politique et permettant de faire l'économie de la pièce maîtresse de son système : le souverain qui se perpétue lui-même" (Macpherson, [1962], 1964, p. 290). L'auteur s'ingénie ensuite à détailler les faiblesses et les contradictions de J. Locke pour conclure que, cependant, ce dernier a corrigé cette faute de T. Hobbes, même si c'est de façon acrobatique : "Locke voit bien les différences qui existent dans la société de son temps ; il les voit même si bien qu'il les transpose telles quelles dans sa « société naturelle ». Mais dans le même temps, il continue de poser en principe l'égalité naturelle de tous les hommes. C'est cette ambiguïté fondamentale qui explique l'extraordinaire confusion théorique de Locke et le puissant attrait qu'il n'a cessé d'exercer. (...) Son analyse de la société n'a pas la clarté de celle de Hobbes. Mais Locke tient compte d'un problème qu'il néglige : celui de l'existence de classes sociales différenciées au sein même de la fragmentation sociale que provoque le marché. (...) En procédant à l'unique modification qu'exigeait la structure théorique de Hobbes pour s'accorder aux besoins et aux possibilités d'une société de marché généralisée, Locke a mis la dernière main à un édifice qui repose, pour l'essentiel, sur les fondements posés par Hobbes. Qu'il ait ainsi placé sur cette structure théorique la vieille tradition du droit naturel comme une belle façade rapportée est secondaire. (...) Lorsque Hume et Bentham démoliront, au 18^{ème} siècle, la noble addition de Hobbes, ils n'ébranleront pas les robustes fondements utilitaires qu'elle recouvrait" (Macpherson, [1962], 1964, p. 294).

Cette relation qu'entretient A. Smith avec la philosophie politique classique anglaise explique pourquoi G. Mairat appelle à "nuancer « l'individualisme » de A. Smith : Pour lui, le bien-être individuel n'est concevable que sous la protection des lois. Le but de la société est le plaisir individuel, si donc chaque individu mû par « l'intérêt personnel » cherche en effet son plaisir, il ne saurait le trouver que dans la société. (...) L'individualisme de Smith est si l'on peut dire un individualisme social et politique. L'État garantit le bien-être et la sécurité des citoyens qui travaillent à l'abondance dans la société civile" (Smith, 1976, *Introduction*, p. 26). B. Lévy va plus loin relativement à l'individualisme de T. Hobbes : son État a, de plus, besoin du Dieu chrétien (Lévy, 2002), comme l'économie politique de A. Smith a besoin de la "main invisible". J.A. Schumpeter avait déjà fait remarquer : "La doctrine classique de l'action

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

collective est associée à une croyance de nature religieuse (...). Les maîtres de l'utilitarisme n'étaient rien moins que religieux au sens habituel du terme. En fait, ils se tenaient eux-mêmes pour des libres-penseurs (...). Néanmoins, il nous suffit de jeter un coup d'œil sur le tableau tracé par eux du processus social pour y retrouver des traits essentiels de la pensée protestante et pour y reconnaître que leur doctrine dérivait en fait de cette foi" (Schumpeter, [1947], 1951, p. 350). Et il avait ajouté en note qu'il y avait "analogie avec la croyance socialiste qui constitue également un succédané de la foi chrétienne à l'usage des membres athées et un complément de cette foi à l'usage de ses membres croyants".

C'est cette "combinaison gagnante" entre individualisme et Dieu laïcisé qui est poursuivie dans l'économie politique néoclassique en termes de choix individuels et de réalisation spontanée de l'équilibre par le marché qu'il s'agit pour l'État de "laisser faire". La *Théorie de la justice* de J. Rawls a proposé récemment une philosophie politique plutôt cohérente avec l'économie politique keynésienne et, plus généralement, avec les économies politiques pour Princes éclairés, en particulier susceptibles d'être élus selon des formules plus ou moins démocratiques, dont plutôt cohérente avec ce qu'on peut qualifier de "social-démocrates" ou de "libéralisme social" qu'avec celles que Macpherson qualifie de "démocraties libérales" et de "libéralisme démocratique".

La poursuite de l'utopie libérale prise pour la réalité

A. Smith a inscrit l'économie politique dans la nation : "L'économie politique se propose d'améliorer à la fois le peuple et le souverain. (...) Deux systèmes d'économie politique dans l'histoire : système de commerce ; système d'agriculture" (Smith, [1776], 1995, p. 481). Mais les notions qu'il a proposées, ne faisant référence ni à un peuple ni à un souverain, pouvaient être étendues d'emblée au monde entier, ce qui fut accompli par D. Ricardo et J.-B. Say. C'est un premier aspect utopique, dénoncé déjà par F. List. En effet, F. List, en même temps qu'il introduisait l'histoire dans l'économie politique, introduisait la "nation". Pour lui, l'utopie libérale de A. Smith, telle qu'elle a été poursuivie par D. Ricardo et J.-B. Say, avait pour effet, *volens nolens*, de justifier l'impérialisme britannique, thèse qui prend une saveur particulière aujourd'hui, pendant le *Brexit* :

- "L'École [d'économie politique classique] a admis comme réalisé un état de choses à venir. (...) La république universelle, telle que l'entendait Henri IV et l'abbé de St Pierre [dans la foulée du néo-stoïcisme], c'est-à-dire une association dans laquelle toutes les nations

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

reconnaîtraient entre elles un régime légal et renonceraient à se faire elles-mêmes justice, n'est réalisable qu'autant qu'un certain nombre [d'entre elles] seraient parvenues à un degré à peu près égal d'industrie et de civilisation, d'éducation politique et de puissance" (List, [1841], 1998, p. 242) ;

- "Je vins à reconnaître que toute cette doctrine n'était vraie que pour autant que toutes les nations pratiqueraient entre elles la liberté du commerce (...). Je fus conduit ainsi à la notion de nationalité ; je trouvai que la théorie n'avait vu que l'humanité et les individus, et point la nation (...). En un mot, je distinguai entre l'économie cosmopolite et l'économie politique" (List, [1841], 1998, p. 41) ;

- "[D'où le] soupçon que cette théorie vantée n'aurait été construite si large et si haute que pour cacher des armes et des soldats, comme un autre Cheval de Troie" (List, [1841], 1998, p. 83) ;

- "Depuis Adam Smith une nouvelle maxime a été ajoutée à celles qu'on vient d'énumérer, à savoir : dissimuler la vraie politique de l'Angleterre à l'aide des expressions et des arguments cosmopolites imaginés par Adam Smith, de manière à empêcher les nations étrangères de l'imiter" (List, [1841], 1998, p. 502).

Positivement, ce constat d'utopie et de ces effets ne conduit pas F. List à rejeter l'utopie libérale, mais à dénier son pouvoir descriptif et explicatif et à la considérer comme à la fois un idéal à atteindre et une tendance :

- "J.B. Say demande explicitement qu'on admette l'existence d'une république universelle pour concevoir la liberté du commerce" (List, [1841], 1998, p. 235) ;

- "Pour notre part, nous sommes très loin de rejeter la théorie de l'économie cosmopolite, telle qu'elle a été élaborée par l'École ; nous pensons seulement que l'économie politique, ou ce que Say appelle l'économie publique, doit aussi être élaborée scientifiquement (...) économie privée / économie sociale = économie politique ou nationale ; économie cosmopolite ou mondiale" (List, [1841], 1998, p. 237) ;

- "L'École a confondu les deux doctrines [politique / cosmopolite] : elle commet la grande faute d'appliquer à la situation des divers pays des principes purement cosmopolites, et en même temps de méconnaître, par des considérations politiques, la tendance cosmopolite des forces productives" (List, [1841], 1998, p. 243).

Plus près de nous, la doctrine stalinienne du "socialisme dans un seul pays" et les théorisations des différentes sortes de politiques protectionnistes ont pris le relais de l'école historique de F. List.

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

À ce premier aspect utopique de l'économie politique classique s'ajoutait un second : celui d'un marché, sinon sans inégalité entre ses participants, du moins sans usage de leur supériorité par ceux de ces participants qui sont plus forts que les autres. C'est ce qu'explique ce passage de la *Théorie des sentiments moraux* d'A. Smith : "Les jouissances de la grandeur et de la richesse, (...) frappent l'imagination comme quelque chose de noble, grand et beau, qui mérite tous les travaux et toutes les peines nécessaires pour l'obtenir. Il est heureux que la nature même nous en impose, pour ainsi dire, à cet égard ; l'illusion qu'elle nous donne excite l'activité industrielle des hommes, et les tient dans un mouvement continu. (...) Une main invisible semble les forcer à la même distribution des choses nécessaires à la vie qui aurait eu lieu si la terre avait été donnée en égale proportion à chacun de ses habitants ; et ainsi, le riche sert l'intérêt social et la multiplication de l'espèce humaine. (...) Le même principe, le même amour de l'ordre, de l'art, de l'invention, servent à nous rendre plus respectables les institutions qui ont le bien général pour objet" (Smith, [1759], 1860, p. 211). Ce sont ces deux aspects, toujours présents dans l'économie politique néoclassique, qui ont été rassemblés sous la locution d'"utopie libérale" par J. Cassidy, un journaliste économique, dans le cadre de son enquête historique sur la crise des *subprimes* de 2008 toujours en cours et sa genèse (Cassidy, 2010), que j'ai déjà citée à diverses occasions.

La radicalisation de la séparation par J.-B. Say entre théorie et pratique et les retours périodiques à la non séparation

Nous avons vu plus haut que pour A. Smith : "L'économie politique se propose d'améliorer à la fois le peuple et le souverain" (Smith, [1776], 1995, p. 481). Elle est donc une "science appliquée" et non pas une "science pure". Si D. Ricardo a continué dans cette voie, y compris pour le pire, J.-B. Say, qui en avait pris le relais, lui, a proclamé le caractère de "science pure" de l'économie politique, comme je l'ai déjà écrit en passant. L'économie politique néoclassique a renforcé cette proclamation en la renforçant par l'appel aux mathématiques, alors garants de scientificité. L. Walras, l'initiateur de l'économie politique néoclassique, a poursuivi dans cette voie, suivi en cela par tous les auteurs de cette économie politique néoclassique. Mais il s'est efforcé de faire mieux que J.-B. Say, en séparant ce qui, selon lui, ressortit à la science, à la technique ou art et à la morale :

- "Tandis qu'à en croire A. Smith, toute l'économie politique serait un art plutôt qu'une science, selon J.-B. Say, toute la science serait une science naturelle. Il semble, d'après lui,

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

que les richesses se forment, se distribuent et se consomment sinon toutes seules, au moins d'une manière en quelque sorte indépendante de la volonté de l'homme, et que toute l'économie politique consiste dans la simple exposition de cette manière. Ce qui a séduit les économistes dans cette définition, c'est l'aide dans leur lutte contre les socialistes. (...) C'est lui [J.-B. Say] qui a valu à l'école économiste, de la part de Proudhon, l'épithète de fataliste" (Walras, [1900, 4^{ème} édition], 1952, p. 8) ;

- "Inférieure à celle d'A. Smith, qui n'est qu'incomplète, la définition de J.-B. Say est donc inexacte. J'ajoute que les divisions qui en résultent sont tout à fait empiriques. La théorie de la propriété et la théorie de l'impôt, qui ne sont en réalité que les deux moitiés de la théorie unique de la répartition de la richesse entre les hommes en société considérés d'abord isolément comme individus et en suite collectivement comme État, et qui, toutes les deux dépendent si essentiellement de principes moraux, sont séparées et rejetées l'une celle de la propriété, dans la théorie de la production, et l'autre, celle de l'impôt, dans la théorie de la consommation, et toutes deux élaborées au point de vue exclusivement économique. La théorie de la valeur d'échange qui, elle, présente au contraire si nettement le caractère d'une étude des phénomènes naturels, fait partie de la théorie de la distribution" (Walras, [1900, 4^{ème} édition], 1952, p. 9) ;

- "Nous allons séparer, s'il le faut, l'économie politique en science naturelle, science morale et art. Et, pour cela, nous allons, au préalable, distinguer la science, l'art et la morale" (Walras, [1900, 4^{ème} édition], 1952, p. 11).

Une fois cette séparation effectuée, il peut se désintéresser à la fois de la technique économique et de la morale :

- "Il est à présent bien certain que l'économie politique est, comme l'astronomie, comme la mécanique, une science à la fois expérimentale et rationnelle. (...) Le XX^{ème} siècle (...) sentira le besoin, même en France, de remettre les sciences sociales aux mains d'hommes d'une culture générale, habiles à manier à la fois l'induction et la déduction, le raisonnement et l'expérience. Alors l'économie mathématique prendra son rang à côté de l'astronomie et de la mécanique mathématiques ; et, ce jour-là aussi, justice nous sera rendue" (Walras, [1900, 4^{ème} édition], 1952, p. XX) ;

- "Le caractère de la science proprement dite, c'est le désintéressement complet de toute conséquence avantageuse ou nuisible avec lequel elle s'attache à la poursuite de la vérité pure (...). [On ne peut] définir la science par ses applications ([comme le fait] Smith)" (Walras, [1900, 4^{ème} édition], 1952, p. 5).

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

Mais, si ce discours de la "science pure" s'est poursuivi jusqu'à aujourd'hui, il a connu des éclipses partielles, en particulier lors de crises économiques. Ainsi, aujourd'hui, suite à la crise des *subprimes*, J. Tirole, polytechnicien, récent prix Nobel d'économie et défenseur de l'économie politique néoclassique jusque dans les couloirs des ministères français, mais qui en présente une vision réformée en lui intégrant des éléments issus d'une école d'économie politique hétérodoxe, l'*École de la régulation*, peut écrire : "L'économie n'est ni au service de la propriété privée, et des intérêts individuels, ni aux services de ceux qui voudraient utiliser l'État pour imposer leurs valeurs ou faire prévaloir leurs intérêts. Elle récuse le tout-marché comme le tout-État. L'économie est au service du Bien commun ; elle a pour objet de rendre le monde meilleur" (Tirole, 2016, p. 18). Il est notable que si cette visée de l'économie politique se présente comme non capitaliste et non jacobine, elle est en tout cas non purement scientifique.

La poursuite de l'absence d'analyse de la monnaie, de la finance et des activités associées

P. Taieb reprend à ce propos la critique de Keynes (1937) : "Un économiste classique continuera à ne remarquer ni la différence que fait son abstraction entre la théorie et la pratique, ni le caractère des erreurs qui s'ensuivent, même s'il intègre tout à fait le point de vue que la théorie a à ne pas confondre le terrain de l'analyse avec celui de son objet. Cet aveuglement s'observe particulièrement dans la façon dont l'économie classique traite de la monnaie (...). La monnaie, c'est bien connu, sert deux desseins principaux. Agissant comme monnaie de compte elle facilite les échanges sans qu'il soit nécessaire qu'elle apparaisse elle-même comme objet autonome. À cet égard, elle est une commodité dénuée de signification ou de réelle influence. En second lieu, elle est une réserve de richesse. C'est ce que l'on nous dit sans sourire. Mais dans le monde de l'économie classique, quel fol usage auquel l'affecter ! Car c'est une caractéristique reconnue de la monnaie comme réserve de richesse que d'être stérile ; tandis que pratiquement toute autre forme de réserve de richesse rapporte quelque intérêt ou profit. Pourquoi quelqu'un hors d'un asile de fous voudrait-il utiliser la monnaie comme réserve de richesse ?". Effectivement, "un individu approchant existe bien en tant que fou dans ce que Keynes appelle l'économie classique : dans le chapitre 1, Livre II de la *Richesse des nations*" (Smith, [1776], 1995, p. XIII).

3. La théorie moderne des marchés financiers comme simple extension du cœur de l'économie politique néoclassique

Après avoir explicité l'héritage de l'économie politique classique, je vais dans cette section montrer, en m'appuyant essentiellement sur Aglietta, Ould Ahmed & Ponsot (2016), des auteurs rattachés à l'*École de la régulation*, que le cœur de cette économie politique néoclassique (voir section 1) se retrouve dans ce qui fait notre actualité depuis 2008, la crise financière. En effet, la théorie néoclassique des marchés financiers a constitué à la fois l'une des causes de cette crise financière et l'une des causes de l'aveuglement face à elle.

Les trois mensonges

La théorie moderne, néoclassique, des marchés financiers repose d'après M. Carney, gouverneur de la Banque d'Angleterre en 2015, sur trois mensonges : (1) Si la finance est entièrement libre, globalisée et déréglementée, elle développe des instruments d'assurance contre les risques ; (2) Les marchés financiers trouvent spontanément leur équilibre ; (3) Les marchés financiers sont moraux : quels que soient les acteurs, le fonctionnement des marchés est transparent, c'est-à-dire qu'il débusque les déviations en sorte que l'intérêt social est toujours sauvegardé (op. cit., p. 11). D'après les auteurs, "c'est dans les fondements de la science économique, la théorie de la valeur, que ces trois mensonges trouvent leurs racines" (op. cit., p. 13). Cette théorie de la valeur postule en effet : une économie sans monnaie ou avec une monnaie neutre ; une coordination des échanges économiques totalement et exclusivement prise en charge par le marché, c'est-à-dire qui ne doit rien aux liens sociaux et rien à l'espace politique. Au contraire, pour ces auteurs : "La monnaie est ambivalente. D'une part, c'est un système de règles et de normes instituées pour réaliser la coordination économique par les paiements, d'autre part, c'est un objet (concret ou abstrait) appropriable privativement que l'on appelle la liquidité. Pourquoi la possibilité de crises se trouve-t-elle dans cette ambivalence ? Parce que les comportements à l'égard de la liquidité violent les hypothèses que la théorie de la valeur pose pour parvenir à la coordination des échanges par l'équilibre. (...) [D'où] les crises financières pour lesquelles le désir de liquidité l'emporte parce que la continuité des relations financières, donc de la structure des créances et des dettes, est mise en doute ; les crises monétaires où la forme de la liquidité instituée par l'État (...) est rejetée par perte de confiance dans l'ordre monétaire" (op. cit., pp. 16-17).

La théorie de l'efficience financière et sa genèse

Précisons cette théorie moderne, néoclassique, des marchés financiers, avant de revenir à cette question de la monnaie : "Le temps du futur ne peut être que subjectif, c'est-à-dire constitué de croyances. Comment celles-ci vont-elles structurer l'avenir en influençant les décisions présentes qu'elles informent ? La réponse de la théorie économique *mainstream*, c'est la finance. (...) La théorie de marché prétend avoir une réponse pour objectiver les croyances. C'est l'efficience de la finance. Les croyances ne seraient pas des anticipations subjectives, donc ouvertes à l'incertitude du futur, mais des vues sur ce qui se produirait effectivement du moins en moyenne (...). Le marché est un prophète anonyme selon la théorie de l'efficience financière" (op. cit., pp. 24-25). Ainsi : "Cette théorie réalise un tour de force, la coordination par le futur (...). Si incroyable que cela puisse paraître à n'importe quel individu raisonnable, la théorie de l'économie pure dit qu'il existe un « vrai » modèle de l'économie, et le marché financier le révèle à tous les participants au marché (...), l'Équilibre général intertemporel" (op. cit., pp. 34-36).

Les auteurs retracent ensuite (pp. 37-40) le développement de la théorie de l'efficience financière à partir des postulats de l'économie politique néoclassique des années 50 aux années 70 du siècle dernier :

- Markowitz (1952) : "Il généralisa la théorie de l'optimisation de l'utilité en la transposant de la consommation à la richesse. Au lieu d'appliquer leurs choix à rechercher la structure de consommation qui optimise leur bien-être, les individus recherchent celle des placements d'épargne qui optimisent leur richesse. (...) Il a montré que le placement optimal de l'épargne confiée à l'institution financière est un portefeuille [c'est-à-dire une combinaison de placements] diversifié entre catégories d'actifs, découlant de l'optimisation d'une fonction d'utilité de la richesse financière dont les arguments sont le rendement et le risque. Sa démarche (...) et la détermination des prix associés généralisent la théorie walrasienne des prix d'équilibre" (op. cit., pp. 37-38) ;

- Sharpe (1964) : "[II] a fait faire un pas pratique essentiel à la gestion financière en identifiant le portefeuille optimal de Markowitz au portefeuille de marché. Il y a donc bien coordination par le marché, étendue au futur. Cette avancée aboutira au fameux modèle d'évaluation des actifs financiers (...) utilisé par les gestionnaires d'actifs du monde entier" (op. cit., p. 38) ;

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

- Fama (1976) : "Il définit une forme d'efficacité semi-forte où le marché est supposé condenser toute l'information publique et surtout une forte où le marché condense toute l'information « susceptible d'être connue ». Qu'est-ce que cela peut bien signifier ? Quelle relation y a-t-il entre l'efficacité forte au sens de Fama et le « vrai modèle de l'Économie » déterminant les valeurs fondamentales des biens et services futurs ? Il revient ensuite à la révolution des anticipations rationnelles (Muth, 1961) d'achever la théorie de l'économie pure qui va établir ce lien. (...) Le théoricien de l'économie pure dit le « vrai ». Il énonce la parole de l'Équilibre qui est le Dieu de l'économie. L'auto-organisation du marché financier la répercute sur les acteurs dont les anticipations l'autoréalisent. Il s'ensuit que pour un ensemble d'informations donné, qui englobe toute l'information susceptible d'être connue dans un univers stochastique, les anticipations des agents économiques sont distribuées exactement selon les probabilités objectives contenues dans le modèle « vrai » de l'économie. En moyenne, en espérance mathématique (...), les agents qui se conforment à ce modèle en suivant le prix du marché ne peuvent pas se tromper" (op. cit., pp. 38-39) ;

- Lucas (1972) (Prix Nobel d'économie, 1995) : "[II] va adapter la macroéconomie à l'hypothèse d'anticipation rationnelle. Puisque tous les agents connaissent le modèle vrai de l'économie en espérance mathématique, ils sont tous pareils. On peut faire l'hypothèse que l'économie globale elle-même est un seul individu, l'agent représentatif. (...) Dans ce modèle la macroéconomie n'a aucune existence propre. Elle est entièrement déterminée par ses fondements microéconomiques. (...) Seules ont un sens les politiques qui changent les paramètres structurels entrant dans les relations fondamentales. Ce sont les fameuses « politiques structurelles »" (op. cit., p. 39).

Cette théorie de l'efficacité financière nous met d'après les auteurs devant un paradoxe de taille : "Dans toute cette élaboration de l'équilibre, qui va de la transcendance du futur et de celle-ci aux anticipations rationnelles, il n'a jamais été question de monnaie. L'économie pure est entièrement amonétaire. Or la présence de la monnaie est bien notre obsession permanente en tant que sujets de l'économie. (...) Elle fait l'objet de politiques dédiées, elle est l'objet d'une multitude de prévisions. Il faut pourtant que les anticipations rationnelles fassent comme si elle n'existait pas pour se conformer au vrai modèle de l'économie" (op. cit., p. 40).

4. L'économie comme "action humaine" (Ludwig Von Mises)

L. Von Mises est rattaché par les historiens de l'économie politique à l'*École autrichienne*, qui partage plusieurs caractéristiques avec l'*École néoclassique*, hormis sa dévotion servile au

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

concept d'équilibre, et qui fait de l'entrepreneur l'acteur clé de l'économie – c'est là que sa référence à la notion d'action, tout en restant dans le cadre de la vraie-fausse théorie de l'action d'Aristote, n'est pas purement verbale. Les autres auteurs célèbres de celle-ci sont E. Von Böhm-Bawerk, C. Menger et F. Von Hayek (voir, par exemple, Campagnolo, 2008, et Von Hayek, 1991). On peut leur joindre éventuellement J. A. Schumpeter, si l'on met de côté la haine anti-marxiste viscérale exprimée de façon répétitive par L. Von Mises et F. Von Hayek, alors que J. A. Schumpeter, s'il a fait l'apologie de la libre entreprise, a été aussi un grand admirateur de l'œuvre de K. Marx et a argumenté au début de la guerre froide la thèse de la convergence en matière d'économie du socialisme bureaucratique de l'Europe de l'Est et du capitalisme occidental (Schumpeter, [1947], 1951, et [1954], 1983). Son ouvrage fondamental (Von Mises, [1966], 1985) est d'une lecture éprouvante du fait des préjugés haineux qui y sont affirmés tout au long et de son verbalisme. Mais il constitue la seule tentative explicite dans le cadre de l'économie politique de penser l'économie comme action humaine, d'où son titre : *L'action humaine*, et d'en faire ainsi une "praxéologie". Cette tentative est plus verbale qu'effective, mais elle s'accompagne de thèses épistémologiques originales, contrairement à celle des "actions logiques" de V. Pareto (que j'ai laissées de côté dans cet ouvrage car elles n'apportaient rien de plus à mon propos que les "actions" de L. von Mises) et à celle de l'"action sociale" de A. Marshall. Je parcourrai donc cet ouvrage en éliminant ce qui est par trop lamentable, même si cela montre à l'envi que ses professions de foi de neutralité scientifique ne sont que mensonge.

Une "science de l'agir humain ?

L. Von Mises inscrit sa tentative dans l'histoire de la pensée économique : "Jusque vers la fin du 19^{ème} siècle, l'économie politique resta une science des aspects économiques de l'agir humain, une théorie de la richesse et de l'intérêt égoïste (...). L'économie subjectiviste moderne, qui a transformé la théorie des prix du marché en une théorie générale du choix humain (...). C'est la science de tous les genres de l'agir humain. L'acte de choisir détermine toutes les décisions de l'homme (...). Ainsi émerge de l'économie politique de l'école classique une théorie générale de l'agir humain, la praxéologie" (p. 3).

L'"action"

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

Après une profession de foi empirique ["La principale question à laquelle doit répondre l'économie porte sur la relation entre les lois qu'elle formule et la réalité de l'agir humain" (p. 7)], il propose une définition de l'action humaine : "L'action humaine est un comportement intentionnel" (p. 13) qui couvre aussi bien ce qu'on entend usuellement comme action que "l'acte de choisir" (voir la citation de la p. 3 plus haut), donc semble déborder quelque peu l'action vers l'activité, ce qui n'est pas le cas, comme on peut très vite le constater. Tout d'abord, alors que, dans l'agir humain, moyens et buts se déterminent mutuellement dans le cours de l'action, L. Von Mises peut écrire : "Il est exact que l'économie est une science théorique et, comme telle, s'abstient de jugements de valeur. (...) Elle est une science des moyens à mettre en œuvre pour la réalisation de fins choisies, et non pas, assurément, une science du choix des buts" (p. 10). Ensuite, alors que l'action, comme l'activité, relie l'intérieur et l'extérieur du corps de l'acteur, il écrit : "Le domaine de notre science est l'action de l'homme, non les événements psychologiques qui aboutissent à une action. C'est précisément cela qui distingue la théorie générale de l'activité humaine, la praxéologie, de la psychologie. Le thème de la psychologie est constitué par les événements intérieurs qui aboutissent, ou peuvent aboutir, à un certain acte, le thème de la praxéologie est l'action en tant que telle" (p. 14). Enfin, il confond allègrement "l'homme énergique" avec "l'action" et "l'homme indolent" avec "l'omission d'action" : "La praxéologie, par conséquent, ne distingue pas entre l'homme « actif » ou énergique et l'homme « passif » ou indolent. (...) Agir n'est pas seulement faire mais tout autant omettre de faire ce qu'il serait possible de faire" (p. 15).

Cela lui permet de formuler sa propre psychologie de sens commun en même temps que ses choix philosophiques existentiels personnels :

- "Pour faire agir un homme, une gêne et l'image d'un état plus satisfaisant ne sont pas à elles seules suffisantes. Une troisième condition est requise : l'idée qu'une conduite adéquate sera capable d'écarter, ou au moins de réduire la gêne ressentie" (p. 16) ;

- "L'action est précédée par la pensée réfléchie. Penser, c'est délibérer sur l'action avant d'agir, et réfléchir après-coup sur l'action passée" (p. 188) (on retrouve notre ami Aristote, voir section 1) ;

- "La praxéologie est indifférente aux buts ultimes de l'action (...). C'est une science des moyens et non des fins. (...) L'idée que le ressort de l'activité humaine est toujours quelque gêne, que son but est toujours d'écarter cette gêne autant qu'il est possible (...), telle est l'essence des doctrines de l'Eudémonisme et de l'Hédonisme" (p. 17).

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

Pour lui, d'ailleurs, cette psychologie de sens commun et cette philosophie ne font qu'un :

- "La valeur est l'importance que l'homme qui agit attache à ses buts ultimes (...). La valeur n'est pas intrinsèque, elle n'est pas dans les choses. Elle est en nous ; elle est la façon dont l'homme réagit aux états de son environnement. (...) Nonobstant toutes les déclarations en sens contraire, l'immense majorité des hommes visent avant tout une amélioration de leurs conditions matérielles de bien-être (...) (abondance et santé)" (p. 102).

- "Pour la praxéologie, c'est une doctrine de fait que tous les hommes désirent jouir de loisir" (p. 138).

Il faudrait corriger cette dernière thèse en en excluant tous ceux qui désirent aussi "jouir de travail", mais pas de n'importe lequel, comme les adeptes du stoïcisme et les "existentialistes" (voir *L'Enaction et l'Expérience*, Chapitre 10, section 7), alors que L. Von Mises ne voit comme exceptions que les "génies" : "L'œuvre créatrice du génie est un donné ultime pour la praxéologie. Elle apparaît dans l'histoire comme un don gratuit du sort. Elle n'est en aucune manière le résultat d'une production au sens où la théorie économique emploie ce terme" (p. 147).

L'action et la coopération

D'après lui : "La philosophie communément appelée individualisme est une philosophie de coopération sociale et d'intensification croissante des relations sociales complexes (...) [à la différence du] collectivisme, cause principale de tous les tourments et désastres de notre temps" (p. 161). Suit une apologie du libéralisme (pp. 162 sq).

L'antagonisme est exclu, sauf entre lui et le collectivisme : "Lorsque la praxéologie parle de l'individu isolé, agissant pour son propre compte et indépendant de ses semblables humains, elle le fait en fonction d'une meilleure compréhension des problèmes de coopération sociale" (p. 174). Cette visée de compréhension de la coopération sociale le conduit à distinguer idéologie et vision du monde, ce qui n'est pas facile mais a au moins le mérite de poser des limites à son entreprise : "Le concept d'une idéologie est plus étroit que celui de vision du monde. En parlant d'idéologie, nous n'avons en vue que l'agir humain et la coopération sociale, à l'exclusion des problèmes de métaphysique et de dogmes religieux, des sciences naturelles et des technologies qui en sont dérivées. L'idéologie est la totalité de nos doctrines concernant la conduite individuelle et les relations sociales" (p. 189).

Les problèmes épistémologiques de la praxéologie

Ayant mis de côté la psychologie en proposant sa psychologie réduite de sens commun, il peut annoncer sans sourciller : "Il existe deux branches principales des sciences de l'activité humaine : la praxéologie et l'histoire" (p. 34), toutes deux étant à la fois empiriques et *a priori* : "Toutefois, cette référence à l'expérience n'affaiblit pas le caractère aprioriste de la praxéologie et de l'économie. L'expérience oriente simplement notre réflexion vers certains problèmes et la détourne de certains autres. Elle nous dit ce que nous devrions explorer, mais elle ne nous dit pas comment nous devons procéder dans notre recherche de connaissance" (p. 70). C'est à ce point que l'auteur formule plusieurs thèses concernant l'épistémologie de sa praxéologie

Temps et causalité

L. Von Mises énonce plusieurs thèses sur l'action humaine qui éloignent son processus idéal de connaissance de celui d'éléments d'un système quelconque :

- "Ce qui différencie, au point de vue de l'épistémologie, le système praxéologique du système logique est précisément qu'il comporte les deux catégories de temps et de causalité (...) [à la différence d'un] système a prioriste de déductions (logique ou mathématique) dans lequel les notions d'antériorité ou de conséquence sont uniquement métaphoriques (...). Le système [logique] en lui-même n'implique ni la catégorie du temps, ni celle de la causalité" (p. 105) ;
- "Dans le cadre du système praxéologique, toute référence à quelque correspondance fonctionnelle n'est ni plus ni moins métaphorique et source de méprise, que la référence à l'antériorité et la conséquence, dans le cadre du système logique (...). L'action est toujours dirigée vers le futur" (p. 106) ;
- "L'échelle de valeur ne se manifeste que dans l'agir réel ; elle ne peut être discernée que par l'observation de l'agir réel. Il n'est par conséquent pas admissible de la mettre en contraste avec l'agir réel et de s'en servir comme référence pour apprécier les actions réelles (...). Les plans d'hier ne nous fournissent pas une référence plus objective et moins arbitraire pour apprécier l'agir réel d'aujourd'hui, qu'aucune autre espèce d'idées et de normes. (...) Les jugements de valeur ne sont pas immuables et (...) par conséquent une échelle de valeur, qui est déduite de diverses actions nécessairement non synchrones d'un individu, peut se contredire elle-même. L'on ne doit pas confondre le concept logique de cohérence (absence de contradiction) et le concept praxéologique de cohérence (de constance, de s'en tenir aux mêmes principes)" (p. 109).

Incertitude scientifique

Pour lui, la connaissance scientifique de l'action humaine, même réduite à des "actes de choix", a donc des limites proches de celle de l'activité humaine dans le programme de recherche 'cours d'action' :

- "La science naturelle ne permet pas de prédire l'avenir. Elle rend possible d'annoncer les résultats qui résulteront d'actions définies. Mais elle laisse régner l'imprévisibilité dans deux domaines : celui des phénomènes naturels insuffisamment connus et celui des actes de choix des hommes" (p. 111) ;

- "Il existe deux exemples entièrement différents de probabilité : probabilité de classe (ou de fréquence) [sciences naturelles – causalité] et probabilité de cas (c'est l'appréciation spécifique des sciences de l'agir humain) [sciences de l'agir humain – téléologie]" (p. 113) ;

- "La probabilité de cas est un trait particulier des problèmes de l'agir humain. Ici, toute référence à la fréquence est inappropriée, car nos constatations portent toujours sur des événements uniques qui comme tels – c'est-à-dire quant au problème en question – ne font pas partie d'une classe quelconque. Nous pouvons constituer en classe « les élections présidentielles américaines ». Ce concept de classe peut s'avérer utile et même nécessaire pour différentes sortes de raisonnement (...). Mais si nous nous occupons de l'élection de 1944 – soit avant l'élection, concernant son résultat futur, soit après l'élection, concernant une analyse des facteurs qui déterminent le résultat – nous sommes aux prises avec un cas isolé, unique, non reproductible. Le cas est caractérisé par ses qualités propres, c'est une classe à lui tout seul" (p. 117).

Prévision qualitative versus imprévision quantitative

Mais il en conclut :

- "Risquer la chance, dresser une combinaison en ingénieur et spéculer ["Toute action est spéculation. Il n'y a dans le cours des événements humains aucune stabilité, et donc aucune sûreté"] sont trois modes différents de traiter l'avenir" (pp. 118-119) ;

- "Le savoir praxéologique rend possible de prédire avec une certitude apodictique l'issue de différents modes d'action. Mais, bien entendu, une telle prédiction ne peut jamais comporter d'élément quantitatif. Les problèmes quantitatifs, dans le champ de l'agir humain, ne sont susceptibles d'être éclairés que par appréciation" (p. 124).

C'est ramener la connaissance de l'action humaine à une pure spéculation et la quantification à une pure appréciation subjective. Au contraire, d'après le programme de recherche 'cours

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

d'action', il y a assez de stabilité des structures des processus d'activité dans des familles de situations d'activité données pour modéliser ces activités, donc développer les quantifications nécessaires. Mais, comme nous le verrons à propos du calcul économique, l'évaluation en monnaie permet à L. Von Mises de définir une "technologie économique" usant de quantifications monétaires.

Méthode

La "méthode des modèles imaginaires" est, d'après lui, celle de la praxéologie (pp. 250 sq). Au lieu d'analyses historiques et de situations simulées multi-niveaux, comme dans une analyse multi-niveaux de l'activité humaine, il propose ainsi une méthode de spéculation qu'il précise et exemplifie en matière d'économie politique : "La praxéologie ne peut pas, comme les sciences naturelles, fonder ses enseignements sur des expériences de laboratoire et la perception sensorielle d'objets extérieurs (...). La formule essentielle pour l'agencement de modèles théoriques consiste à abstraire de l'opération certaines des conditions présentes de l'action réelle. Nous sommes alors en mesure d'identifier les conséquences hypothétiques de l'absence de ces conditions et de concevoir l'effet de leur présence. Exemples : l'économie de pur marché ; les deux variantes de l'image d'une économie autistique (individu isolé ; économie d'une collectivité socialiste) ; l'état de repos ; l'économie stationnaire ; les types idéaux" (p. 250).

La monnaie, le calcul économique et la technologie économique

Contrairement au courant majoritaire de l'économie politique néoclassique, L. Von Mises insiste sur l'importance de la monnaie :

- "Les prix en monnaie sont l'unique véhicule du calcul économique" (p. 214) ;
- "Le système du calcul économique en termes de monnaie est conditionnée par certaines institutions sociales (division du travail, propriété privée des moyens de production, monnaie) (p. 242) ;
- "La théorie de la monnaie est une partie essentielle de la théorie catallactique [qualification par l'auteur de l'économie de marché, voir la sous-section suivante]" (p. 421).

Après avoir fustigé deux erreurs liées entre elles, "(1) la supposition [erronée] que le moyen d'échange n'est qu'un facteur neutre" (p. 215) ; "(2) l'erreur de la valeur objective" (p. 217), il distingue le "calcul économique" comme évaluation sans calcul du "calcul économique"

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

comme mesurage ou évaluation quantitative et soumet le second, comme affaire technologique, au premier, comme affaire théorique. Ainsi : "Le caractère distinctif du calcul économique est de n'être basé ni lié à quoi que ce soit qui pourrait être décrit comme un mesurage. (...) Il y a des unités monétaires, et il y a des unités de mesure physiques des différents biens économiques et de beaucoup – mais pas de la totalité – des services achetés et vendus. Mais les taux d'échange auxquels nous avons affaire sont fluctuants en permanence" (p. 223). Mais le "calcul économique" comme mesurage ou évaluation quantitative est nécessaire à la technologie économique : "La technologie [= science appliquée de l'agir possible dans le champ des événements externes] opère sur des quantités comptables et mesurables de choses et d'effets externes ; elle connaît des relations causales entre elles, mais elle est étrangère à leur impact sur les besoins et les désirs humains. Son domaine est uniquement celui de la valeur d'usage objective (...). Pour la notion de valeur d'usage subjective, pour le point de vue spécifiquement humain, et pour les dilemmes de l'homme et de l'action, il n'y a point de place dans ce qu'enseigne la technologie (...). La technologie et les considérations qui en dérivent seraient de peu d'utilité pour l'homme dans l'action s'il n'était possible d'introduire dans leurs trames les prix en monnaie des biens et services" (pp. 221-222).

Cette distinction lui permet de distinguer l'évaluation du revenu national ou de la richesse d'une nation (non quantitative) de l'évaluation (quantitative) de "la somme des revenus ou des richesses d'un certain nombre de gens", qui constitue un élément de leur "action", et de distinguer l'économie politique classique de la sienne : "Il est possible de déterminer en termes de prix monétaires la somme des revenus ou des richesses d'un certain nombre de gens. Mais chiffrer un revenu national ou la richesse d'une nation n'a pas de sens ; dès que l'on s'engage dans des considérations étrangères au raisonnement d'un homme opérant dans le cadre d'une société de marché, nous ne pouvons plus nous appuyer sur les méthodes de calcul monétaires" (p. 230). C'est alors qu'il introduit, en passant, une critique de "l'erreur de l'idée de stabilisation" (pp. 232 sq), qui, poussée jusqu'au bout, ruinerait toute l'économie politique néoclassique centrée sur la notion d'"équilibre".

La catallactique ou économie de la société de marché

L. Von Mises fait du terme de 'catallactique' un autre nom pour l'économie de la société de marché, comme spécification de la praxéologie générale : "La mission de cette branche du

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

savoir [l'économie politique] = la détermination des taux d'échange mutuels des biens et services négociés sur les marchés, leur source dans l'agir de l'homme et leurs répercussions sur les actions ultérieures. La complexité d'une définition précise du domaine de l'économie (...) est due au fait que les efforts pour élucider les phénomènes en question doivent aller au-delà de la portée du marché et des transactions de marché. Afin de concevoir pleinement le marché, l'on est obligé d'étudier l'agir d'individus hypothétiquement isolés, d'une part ; et de comparer le système de marché avec une imaginaire société socialiste, d'autre part. En étudiant l'échange interpersonnel, l'on ne peut éviter de considérer l'échange autistique. Mais alors il n'est plus possible de définir de façon tranchée les frontières entre le genre d'actions qui est le champ propre de la science économique au sens étroit et le reste de l'agir. (...) La question qui se présente est celle du moyen de distinguer avec précision, à l'intérieur du domaine plus large de la praxéologie générale, un terrain plus restreint des problèmes spécifiquement économiques" (pp. 245-246). Bonne question pour un programme de recherche sur l'analyse économique comme multi-niveaux de l'activité humaine !

En ce qui concerne le détail de cette spécification catallactique de la praxéologie, je renverrai le lecteur courageux à la lecture de l'ouvrage de L. Von Mises, toujours constamment réédité. Une part non négligeable est consacrée à la propagande, dont je ne donnerai que deux exemples qui ont traversé le siècle :

- "chômage catallactique = engendré par le marché ; chômage institutionnel = résultat de contrainte et coercition imposant des taux de salaires plus importants que ceux qui seraient formés sur le marché" (p. 630) ;
- "La notion d'un minimum physiologiquement vital manque de précision et de rigueur scientifique" (p. 634). Comme l'a montré mon ami D. Michaels dans son ouvrage consacré aux travaux de chercheurs corrompus qui ne visent qu'à semer le doute sur la valeur épistémologique des recherches sur les effets sur la santé et les accidents des conditions de travail, des produits de consommation et des pollutions de l'environnement : *Doubt is my product !* (titre de Michaels, 2008).

La science économique comme praxéologie : un absolu reposant sur la raison ... de l'auteur

Le caractère à part de la science économique comme praxéologie élimine d'après L. Von Mises toute "aide possible de l'expérimentation" : "Ce qui confère à la science économique

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

une place particulière et unique dans la sphère tant de la connaissance pure que de l'utilisation pratique du savoir, c'est que ses théorèmes propres ne sont susceptibles d'être vérifiée ni d'être démentis sur la base de l'expérience. Assurément, une mesure suggérée par un raisonnement économique correct aboutit à produire les effets visés, et une mesure suscitée par un raisonnement fautif n'y parvient pas. Mais une telle expérience est toujours, malgré tout, une expérience historique, c'est-à-dire l'expérience de phénomènes complexes. (...) Le critère ultime de l'exactitude d'un théorème économique ou de son inexactitude, est uniquement la raison, sans aide possible de l'expérimentation" (p. 907). À défaut d'expérimentation, on pourrait avoir la tentation de faire appel à l'histoire, mais ce ne peut être d'après lui que dans les limites d'une praxéologie non expérimentale : "Aucune controverse concernant les causes d'un événement historique ne peut être résolue sur la base d'un examen des faits qui n'est pas guidé par des théories praxéologiques définies" (p. 921). Et, pour qui croirait faire appel à l'expérimentation ou à l'histoire, non pas pour le tout de l'économie, mais pour certaines de ses parties, il le prévient à l'avance : "L'économie ne saurait s'émietter en branches spéciales. Elle traite invariablement de l'interconnexion de fait entre tous les phénomènes d'activité" (p. 921). En définitive, la définition de l'économie politique comme praxéologie ne sert qu'à en faire un absolu hors de toute contestation empirique. C'est pourquoi la profession de foi empirique citée plus haut est si abstraite : "La principale question à laquelle doit répondre l'économie porte sur la relation entre les lois qu'elle formule et la réalité de l'agir humain" (p. 7).

5. Un bilan avant la dernière catastrophe de l'économie politique néoclassique : la Méthodologie économique (Gilles-Gaston Granger)

En définitive, l'"action logique" de V. Pareto, l'"action sociale" de A. Marshall et l'"action" de L. Von Mises ne constituent qu'autant d'hommages verbaux du vice à la vertu et laissent l'activité humaine en dehors de l'économie politique dans la lignée d'Aristote. Ne restent en définitive que des sophistications mathématiques de l'œuvre de L. Walras dont le sommet est le modèle Arrow-Debreu et qui abandonnent toute référence, même purement verbale, à l'action. Je m'appuierai sur un bilan de l'économie politique néoclassique qui porte sur son état le plus avancé, la synthèse néoclassique, telle qu'elle pouvait être perçue en France une trentaine d'années après la catastrophe de 1929 et une vingtaine d'années avant le triomphe du néo-libéralisme et son aboutissement, une trentaine d'années encore après, la catastrophe des *subprimes* de 2008 et ses suites aujourd'hui.

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

L'ouvrage de G.-G. Granger, *Méthodologie économique*, qui constitue une épistémologie descriptive et normative externe de l'économie politique, rédigée par un philosophe universitaire, ancien résistant, en relation avec l'épistémologie des sciences humaines dominante de l'époque, est aussi intéressant à considérer. Il est en effet paru en 1959, plus de trente ans avant la chute du mur de Berlin, donc alors que le "système socialiste" était encore loin d'avoir fait faillite et que le Plan indicatif français existait, et un an avant la *Critique de la Raison dialectique* de J.-P. Sartre et son effort de reconstruction du marxisme (voir *Texte complémentaire 1*, section 4). J.M. Keynes avait déjà initié la Macroéconomie et sa remise en cause de l'économie politique néoclassique avait ouvert de nouvelles possibilités d'action des pouvoirs publics sur l'économie. Mais il n'avait pas encore été intégré à la synthèse néoclassique moyennant suppression de ce qui résistait à cette intégration.

Cet ouvrage inaugurerait chez son auteur une série d'ouvrages portant sur l'épistémologie des sciences humaines et sociales (Granger, 1960, 1968, 1992), dont le premier (Granger, 1960) s'est efforcé, contribuant ainsi en 1987 à l'élaboration de l'objet théorique 'cours d'action', de penser la pratique ("l'activité considérée dans son contexte complexe, et en particulier les conditions sociales qui lui donnent signification dans un monde effectivement vécu", op. cit., p. 6), le travail ("l'activité pratique s'objectivant dans des œuvres", *ibidem*) et l'expérience ("un moment vécu comme totalité, par un sujet, ou des sujets formant une collectivité (...). Le caractère de totalité d'une expérience ne s'érige nullement en un absolu ; c'est simplement une certaine fermeture, circonstancielle et relative, comportant des horizons, des premiers plans, des lacunes", op. cit., p. 112).

Malaise dans la relation entre économie politique et sciences humaines et sociales

L'ouvrage s'ouvre sur un constat : "L'un des malaises radicaux qui affligent l'économie politique vient de l'ambiguïté de son statut comme science humaine (...). On ne saurait douter que l'Économique n'y doive trouver sa place. Toutefois, l'importance des éléments non humains qui sont introduits par les économistes de toute obédience est de nature à provoquer la réflexion. Ce que les statistiques nous présentent, bien plus que des évaluations de « désirs », de « besoins », de « satisfactions », tout autant que les caractères d'une population, de ses variations et de ses actes, ce sont des mouvements de marchandises, l'évolution de grandeurs techniques" (Granger, 1959, p. 1). Ce constat de malaise reste pertinent

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

aujourd'hui, même si (1) humain / non humain n'est pas la distinction pertinente et ne devrait intervenir que relativement à la séparation des programmes de recherche empiriques en analyse des activités humaines de ceux en analyse des activités animales, et si (2) l'économie politique devrait être située, ou bien quelque part entre la technologie (en relation organique avec d'autres sciences empiriques que les sciences physiques et biologiques, comme l'ergonomie) et la science empirique (les sciences humaines et sociales qui traitent les activités comme des choses, mais aussi l'analyse de l'activité qui, conformément à l'hypothèse de l'enaction, incluent du non humain dans la situation), ou bien dans l'une ou l'autre.

L'auteur enrichit ce constat en faisant référence à l'intentionnalité, l'action humaine, l'activité humaine et les actes humains :

- "Le fait économique est visé, sans doute possible, comme un fait humain différent d'une conception purement comptable. (...) L'Économie se présente simultanément et confusément comme une science des choses, science des actions, science des structures sociales" (op. cit., p. 2) ;

- "[L'Économie est] une science des produits intentionnels de l'activité humaine et de leur cycle de consommation (...). Les disciplines qui fondent les procédés de création et de manutention des produits intentionnels de l'homme ne font donc pas partie de la science économique. Le processus de création et de manutention, en lui-même, ne constitue pas le fait économique ; il le conditionne, l'engendre, et, en un certain sens radical, il est vrai, comme l'affirme Marx, il le détermine. Tous les travaux des économistes sous-entendent apparemment, en effet, qu'il n'y a fait économique que s'il y a processus intentionnel de production au sens très large" (op. cit., p. 3) ;

- "Cet objet [de l'étude de l'économiste] enveloppe pourtant, d'une certaine manière, les produits et les actes humains. Mais il s'agit des actes stratégiques, orientant dans son ensemble l'activité technique de l'homme, plutôt que les actes mêmes de la production. (...) Le Marginalisme définit implicitement l'Économie comme théorie générale des stratégies de production et de manutention des produits humains" (op. cit., p. 4).

L'objet (ou les objets) de l'économie politique et les disciplines

Échouant à attribuer à l'économie politique une place dans les "disciplines" existantes, l'auteur en fait un "carrefour" aux multiples "aspects" : "L'Économie politique ne saurait être

ni une science de la conduite humaine – qui relève de la psychologie – ni une science des structures sociales, chapitre d'une sociologie (...). Toutefois, elle se présente en fin de compte comme une discipline de synthèse, au carrefour des sciences psycho-sociologiques. Suivant que ses adeptes inclinent davantage vers l'un ou l'autre de ses aspects, ils en font tour à tour : un vaste système comptable, décrivant le circuit des produits, en liaison plus ou moins étroite avec l'articulation et le fonctionnement d'une société (1) ; une théorie de la conduite rationnelle, orientée vers des fins et réglée selon une hiérarchie des utilités (2) ; une description des organismes sociaux qui assurent la production et la répartition des biens (3)" (Granger, 1959, p. 6). Alors que les mathématiques et leurs notions de temps n'ont rien à voir avec les sciences empiriques et leurs notions de temps (voir *L'Enaction et l'Expérience*, Chapitre 6), G.-G. Granger situe cette économie politique entre deux pôles, celui des mathématiques et celui de l'histoire, définis justement par la notion de temps : "À l'heure actuelle, la séparation s'est faite plus nette, non pas entre ces sciences et les sciences de la nature, mais entre les disciplines « pures » décrivant des produits spirituels (par exemple, la logique *stricto-sensu*) et les disciplines « mixtes », décrivant et expliquant à la fois des produits, des fonctions, des aptitudes : telle la psychologie et les sciences sociales (...). Ce principe d'une classification fonctionnelle des sciences, nous croyons le trouver dans leurs traitements respectifs de la notion de temps. De ce point de vue, les différentes disciplines scientifiques s'ordonnent entre deux pôles, deux types de connaissance qui marquent, en deux directions opposées, les limites de la science. Ce sont les mathématiques et l'histoire (...). Or, le trait le plus significatif des mathématiques et de l'histoire, en tant que savoir et non pas en tant que méthode, c'est le caractère strictement intemporel de l'objet mathématique, et la temporalité essentielle de l'objet de l'histoire (op. cit., p. 8).

L'épistémologie de l'économie politique

Heureusement, la recherche épistémologique de G.-G. Granger ne se résume pas à cette recherche d'un placement *a priori* de l'économie politique dans ou entre les "disciplines" existantes, un jeu qui est perdu d'avance puisque les dites "disciplines" ne sont que des produits de la contingence historique. Selon lui : "Une philosophie des sciences est possible, puisqu'elle existe déjà pour des domaines assez vastes de la connaissance du monde physique. Reste à l'étendre aux sciences humaines. Car, s'il a existé de tous temps une philosophie de la conduite humaine, une philosophie de l'histoire humaine, une philosophie politique des

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

sociétés, on ne voit point qu'existe vraiment – sauf, peut être, pour l'Histoire – de philosophie de la connaissance ayant pour objet ces divers aspects du savoir humain. C'est que, là plus qu'ailleurs, la difficulté est de dissocier les valeurs, comme objets et contenu de connaissance, des valeurs comme sources d'actes judiciaires, qui constitueraient cette connaissance même" (op. cit., p. 17). Il en conclut : "Notre dessein peut s'exprimer par la question très simple : Qu'est-ce aujourd'hui que connaître en Économie politique ? Il nous a paru que les organes essentiels de cette connaissance pouvaient être communément décrits sous les trois chefs de concepts, de structures et de lois" (op. cit., p. 18). Plus précisément : "La doctrine de la science a besoin, non d'une philosophie de la conscience, mais d'une philosophie des concepts" (citation de J. Cavaillès) qui soit "orientée vers un dépassement de cette philosophie des concepts par une philosophie des structures" (op. cit., p. 19). Suivons ce mouvement de l'auteur qui va de la conscience aux concepts puis aux structures.

Le concept essentiel d'équilibre économique

Le concept essentiel de l'économie politique néoclassique est celui d'équilibre, directement issu de la psychologie : "Walras (...) passe de l'équilibre psychique individuel à l'équilibre du marché (comme ensemble d'individus qui cherchent à rendre maximum leur utilité finale)" (op. cit., p. 81). L'auteur note très justement :

- "La notion même d'équilibre, dans la mesure où elle implique l'image de l'immobilité, expulse le temps de la phénoménologie qu'elle commande" (Granger, 1959, p. 83) ;

- "La théorie de l'équilibre statique de l'*École de Lausanne* [se caractérise par] : (1) les postulats de simultanéité des actions et des effets ; (2) l'exclusion de l'effet des prévisions individuelles ou collectives ; (3) la réciprocité et la réversibilité des liaisons entre les facteurs de l'équilibre ; (4) la continuité des grandeurs et l'unicité des solutions" (op. cit., pp. 99-101).

Au contraire :

- "L'équilibre ne joue chez Marx qu'un rôle très secondaire (...). L'un des thèmes essentiels de l'économie marxiste est en effet l'affirmation du caractère relatif et évolutif de l'économie" (op. cit., p. 96) ;

- "La méthode marxiste (*Anti-Duhring*, 2^{ème} section, 1, pp. 121-122) [est de] partir du concret, nécessairement dynamique, et dégager si possible des lois vraiment générales et indépendantes du contexte historique. « L'économie politique est une science essentiellement historique », conclut Engels" (op. cit., p. 97).

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

Rappelons cependant qu'avant 1959, K. Marx n'avait pas été le seul à penser l'économie réelle comme dynamique et historique. J.A. Schumpeter l'avait fait aussi, certes en s'inspirant largement de K. Marx que, dans son ouvrage *Capitalisme, socialisme et démocratie* (Schumpeter, [1947], 1951), il qualifie de "prophète", de "sociologue", d'"économiste" et de "professeur", consacrant dans sa première partie autant de chapitres à ces différentes facettes. En effet, comme le résume J.C. Casanova :

- "Sa *Théorie de l'évolution économique* (1912) n'est guère lue (...), il reste que ses intuitions centrales – que le capitalisme se définit par la rupture constante de l'équilibre et par l'innovation, que les agents fondamentaux du développement sont l'entrepreneur et le progrès technique, que les formes imparfaites de la concurrence constituent une source de progrès – continuent d'éclairer notre interprétation de l'histoire économique" (op. cit., *Préface*, p. I) ;

- "Dans sa vision, la dépression, la crise, l'inflation, les manquements à la concurrence sont complémentaires de l'expansion capitaliste. La croissance seule, en définitive, compte (...). Elle constitue le phénomène économique principal, en permettant à la fois le succès et, à terme, l'échec du système [ce qui diffère] du discours des économistes sur la régulation politique du capitalisme" (op. cit., *Préface*, p. IV).

Ainsi, l'économie politique néoclassique traduit un mouvement idéal fait "pour que rien ne bouge", selon la formule du roman de G. Lampedusa (*Le guépard*), dont on peut trouver une expression systématique dans la philosophie de l'Hindouisme. Nous verrons (*Le cours d'action : Économie & Activités*, Chapitre 2) jusqu'à quel point G.-G. Granger peut étendre son propos comme il l'a fait à la Macroéconomie selon J.M. Keynes. Je reviendrai (*Le cours d'action : Économie & Activités*, Chapitre 4, section 5) sur cet ouvrage de J.A. Schumpeter à propos de la façon particulière dont il considère la dynamique du capitalisme : comme "processus de destruction créatrice" (titre du Chapitre 7 de Schumpeter, [1947], 1951).

Dénivellation épistémologique entre microstructures et macrostructures

Après avoir formulé sa "loi de dénivellation épistémologique entre les structures [macro et micro]" (Granger, 1959, pp. 245 sq), donc entre deux niveaux définis en termes de structures, G.-G. Granger formule la difficulté épistémologique associée : "Les analyses précédentes montrent que les tentatives de construction du macrocosme par agrandissement simple du microcosme conduisent à des impasses épistémologiques (...). Comment coordonner une théorie du sujet économique à une théorie des grandes unités économiques ?" (op. cit., p.

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

245). Il cherche ensuite à éclairer cette difficulté épistémologique par les difficultés sémantiques de la notion de valeur, chez K. Marx et dans le Marginalisme. Il conclut : "La même dénivellation épistémologique entre l'univers des macrostructures et celui des microstructures en commande les difficultés. Mais les perspectives s'y trouvent inversées [relativement au Marginalisme]. Le problème marxiste de la valeur est en effet posé sans référence aucune au microcosme où s'enferme le Marginalisme. Il s'agit de trouver un fondement objectif et socialement défini pour le mécanisme de répartition des produits. Le concept central, pour Marx, n'est donc point celui de « bien » mais celui de « marchandise » ; une marchandise peut certes être envisagée aussi comme objet de consommation et d'usage, c'est-à-dire qu'elle a sa place dans la phénoménologie individualiste du consommateur. Mais ce point de vue est immédiatement écarté par Marx. (...) Les valeurs d'usage, dit-il, forment la matière de la richesse, quelle que soit la forme sociale de cette richesse » (...). Le temps de travail « socialement nécessaire » à la production servant de mesure objective à la valeur, participe, par son origine, à un arrière-plan de pensée normative. Il est d'abord, cela va sans dire, une « norme » au sens un peu spécial de grandeur conventionnellement adoptée pour exprimer un état moyen de la technique productive [incluant les procédures des opérateurs !], prise dans son ensemble. Mais on passe tout naturellement de ce sens technologique de la norme à son sens éthique. La notion de valeur-travail, chez Marx, avec la théorie de la plus-value, se révèle comme l'expression d'un choix éthique, d'un idéal de justice sociale dans la répartition des produits"(op. cit., p. 249).

Cette difficulté épistémologique associée à la dénivellation épistémologique entre structures micro et macro, G.-G. Granger l'a trouvée ravivée par l'existence, depuis J.M. Keynes, d'une Macroéconomie construite sans référence aucune à la micro-économie. Sa mise en évidence par G.-G. Granger encourage à reprendre la question autrement, en l'occurrence en termes de niveaux d'activité humaine et non pas en termes de niveaux structurels, à partir de l'activité humaine comme enaction. En éliminant ainsi le "sujet économique", on élimine cette difficulté de la dénivellation épistémologique entre structures micro et macro. En le remplaçant par le couplage structurel in-formatif entre acteurs et environnement, on rencontre d'autres difficultés.

Liaisons et systèmes

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

Ces structures, comment les connaître empiriquement ? L'auteur examine les "obstacles épistémologiques de la mise en œuvre du concept de liaison empirique" : "(a) la difficulté d'une détermination des échelles d'observation et de définition des facteurs empiriques ; (b) l'exigence de « compréhension » des phénomènes, exigence enracinée en nous comme habitude de pensée plutôt que comme règle d'investigation ; (c) la notion de fonction" (op. cit., pp. 272 sq). Il montre que "les initiateurs efficaces d'une description mathématique de l'économie usent donc de la notion de fonction qui correspond à une étape sur certains points dépassée des sciences de la Nature" (op. cit., p. 275). Il constate aussi que : "Lorsque fut introduite la méthode statistique dans la pratique courante des expérimentateurs, la notion de loi statistique s'en est certes trouvée altérée, mais d'une manière extrêmement confuse. Alors que les créateurs du calcul des chances paraissent toujours s'exprimer en termes d'appréciations subjectives, la technique des statisticiens qui dérive de leur construction s'est bien plutôt constituée comme une théorie des fréquences subjectives" (op. cit., p. 313).

Notons que, revenant bien plus tard sur l'épistémologie de l'économie politique, G.-G. Granger est plus critique : "La question de la validité, de la « fiabilité » des données, assez curieusement, ne semble guère intéresser la plupart des économistes, qui apparemment se placent en aval du processus [de recueil de données]" (Granger, 1992, p. 191). Alors, les économistes se contentent de prendre comme notions et comme données ce qui se présente, par exemple, les prix, et ne peuvent répondre à la question suivante : "Comment pouvons nous être sûrs que les prix signaux que le marché envoie sont les bons ? Ce n'est pas parce que la planification centralisée échoue que s'ensuit nécessairement que les marchés fassent toujours bien" (Cassidy, 2010, p. 49).

La science économique et les sciences humaines et sociales face à l'intervention pratique

L'auteur bénéficie ici de l'existence de la Macroéconomie de J.M. Keynes, qui a ouvert de nouveaux possibles à l'action économique des pouvoirs publics. Son propos est valable pour la synthèse néoclassique qui, après la parution de son ouvrage, a intégré un Keynes édulcoré, et à laquelle je me tiendrai ici.

Il part de ce qu'il considère, en compagnie de l'épistémologie enactive, comme un acquis : "G. Bachelard a montré comment l'abandon de cette neutralité épistémologique par le

physicien et le chimiste constituaient un renouvellement du rationalisme scientifique" (Granger, 1959, p. 321). Alors :

- "Il apparaît clairement à examiner les idées récentes des économistes que la distinction classique de Pareto entre les trois économiques est périmée. Économique pure, Économique appliquée et Économique sociale ne pouvaient être aussi nettement séparées que pour un état encore archaïque de la connaissance" (op. cit., p. 324) ;

- "Toutefois, le concept d'application dans les sciences humaines est loin d'être aussi clair que dans les sciences de la nature. (...) La notion d'application semble s'y exfolier en aspects fort distincts et graduels : (1) prévision ; (2) thérapeutique ; (3) planification" (op. cit., p. 325).

Parmi ces aspects, la planification est évidemment le plus ambitieux : "La planification (...) prétend s'attaquer non seulement au fonctionnement de l'appareil économique mais à sa structure" (op. cit., p. 372). Ainsi définie, la planification, qui constitue une sorte de politique économique, est à rapprocher de l'ingénierie des situations.

Plus largement : "Le problème de l'intervention économique se pose (...) de plus en plus distinctement comme un prolongement du problème de la connaissance économique (...). Les analyses antérieures nous ont conduit à mettre en lumière trois faits méthodologiques nouveaux dont les conséquences pour la dialectique d'application sont essentielles : (1) la conscience d'un temps économique propre ; (2) l'idée de liaison stochastique ; (3) l'idée d'une délimitation et d'une hiérarchisation nécessaire des objets économiques, le pluralisme structural né de l'opposition réfléchie des micro et macro concepts (...). C'est en liaison avec ces éléments nouveaux de la méthodologie économique que nous chercherons maintenant à dégager l'apport positif de la technique à la connaissance" (op. cit., p. 328).

Son bilan est que :

- "Si l'Économie politique doit poursuivre l'évolution commencée, et acquérir le titre incontesté de connaissance scientifique, c'est donc vraisemblablement en tant que connaissance appliquée (Bachelard)" (op. cit., p. 395) ;

- "Les tendances sont : (1) globalisation de l'objet économique ; (2) esprit économétrique ; (3) [mouvement de la] connaissance appliquée [vers la] planification" (op. cit., p. 400).

Aujourd'hui que n'existent plus, ni la planification soviétique, ni le plan indicatif français, il faut élargir la notion de planification à toute intervention sur ce que l'auteur appelle les "structures" et moi "situations d'activité humaine". Et l'épistémologie enactive conduit à quitter la notion d'application de la science pour celle de relation organique 1 entre science et technologie.

La théorie des jeux, la modélisation mathématique et l'abandon de toute référence à l'action

Pour G.-G. Granger, nous avons vu que "le Marginalisme définit implicitement l'Économique comme théorie général des stratégies de production et de manutention des produits humains" (op. cit., p. 4). Il ajoutait : "La notion même de stratégie (...), nous la rencontrons sous la forme la plus abstraite dans la théorie des jeux. Elle est alors une notion strictement mathématique, autant et plus encore que l'idée simple de choix dans le calcul économique marginaliste orthodoxe. Pourtant elle se formule d'emblée dans un schéma d'univers social, où la pluralité des sujets, coopérateurs et antagonistes, est un trait essentiel de sa définition" (op. cit., p. 5). Effectivement, l'ouvrage de J. Von Neumann & O. Morgenstern ([1944], 1980) a donné une nouvelle impulsion à la mathématisation de l'économie politique inaugurée par Cournot ([1838], 1974), malgré les remarques de conclusion des auteurs à leur premier chapitre sur la *Formulation du problème économique* qui méritent d'être citées: "Nous répétons avec insistance que notre théorie est essentiellement statique. Une théorie dynamique serait sans conteste plus complète et donc préférable. Mais il est amplement prouvé à partir d'autres domaines de la science qu'il est futile d'essayer d'en construire une tant que le côté statique n'est pas essentiellement compris" (Von Neumann & Morgenstern, ([1944], 1980, p. 44). C'est que justement l'économie politique néoclassique n'a besoin que de concepts dynamiques rudimentaires autour de l'équilibre.

Toute la question est de savoir si cette limitation de l'objet de l'économie politique est raisonnable et fécond. Si l'on pense que l'économie réelle est essentiellement dynamique, donc que les objets de l'économie politique doivent être dynamiques (j'y reviendrai dans le Chapitre 2 de *Le cours d'action : Économie & Activités* à partir de l'œuvre néo-keynésienne de H. Minsky), ou bien l'on dispose de mathématiques dynamiques, ou bien l'on doit se contenter de relayer la description des processus par des modélisations mathématiques étroitement limitées. L'étude scientifique des activités humaines aux niveaux moyens d'analyse dispose aujourd'hui de mathématiques dites dynamiques, mais dont on a pu montrer les limites en la matière (voir Barthelemy, de Glas & al., 1996, cité déjà dans la *Méthode développée*). Si des modélisations en termes de systèmes dynamiques déterminés par leur état relayent aujourd'hui les descriptions en termes de signes hexadiques effectuées de l'articulation collective des cours d'action dans certaines activités sportives, leur valeur

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

heuristique est limitée à l'approfondissement de certains aspects de cette articulation collective des cours d'action moyennant réduction et limitation, dans le cadre d'un jeu à qui perd gagne. Je renvoie le lecteur aux travaux de G. Debreu, prix Nobel d'économie en 1983, déjà considérés (section 1).

La collusion naturelle de la psychologie de laboratoire et de l'économie politique néoclassique

Nous avons vu que l'économie politique néoclassique avait fait grand usage de la psychologie, qu'elle soit de sens commun, expérimentale ou philosophique. A contrario, on peut noter qu'on n'y trouve aucune trace d'autres disciplines des sciences humaines et sociales, la sociologie, l'anthropologie culturelle et l'histoire. Sous le titre de "*Structures psychologiques et science économique*", G.-G. Granger aborde cette question. En cohérence avec ce titre et suivant la leçon de J. Cavailles, il met d'emblée de côté tout apport à l'économie politique d'une phénoménologie de l'expérience : "La constitution d'une phénoménologie abstraite, nettement distincte d'une phénoménologie de l'expérience rend de moins en moins inefficaces les observations, les prédictions et les interventions de l'économiste, car c'est de l'expérience vulgaire que l'on s'écarte, non point de l'expérience contrôlée" (Granger, 1959, p. 135). Il juge cependant qu'au moment où il écrit, cette phénoménologie abstraite est loin d'avoir triomphé : "Cet élément [psychologique dans la science économique] semble se rattacher à trois groupes hétérogènes par leur origine : propositions de sens commun et d'observation vulgaire ; constructions logiques compréhensivistes ; résultats d'inductions systématiquement dirigées" (Granger, 1959, p. 170). Une fois qu'il a défini cet élément psychologique d'une façon aussi large, il peut même en déceler la présence chez K. Marx (op. cit., p. 185).

Il distingue plus précisément "deux étapes de la construction de l'objet économique marginaliste : une psychologie des appréciations (op. cit., pp. 187 sq) ; une psychologie des actes (op. cit., pp. 200-215)" (op. cit., p. 187). En fait, cette psychologie des actes est soumise à celle des appréciations et cette dernière est à la fois expérimentale et aristotélicienne (voir section 1). C'est là qu'il quitte la psychologie au sens large pour la caractérisation de la psychologie présente dans l'économie politique néoclassique : une psychologie expérimentale, individualiste et aristotélicienne.

Sa conclusion est : "La notion d'une psychologie économique est donc ambiguë. Elle apparaît dans la science moderne sous deux formes, généralement présentées sans liaisons réciproques. D'une part une psychologie empirique des comportements économiques se dessine, mais comme un vœu plutôt qu'une réalité. (...) D'autre part, le développement vigoureux et renouvelé d'une sorte de psychologie rationnelle se produit dans le sens d'une axiomatique (...). L'une et l'autre (...) prennent nettement l'allure d'une « socialisation » du contenu psychologique. Les recherches empiriques concernent des comportements collectifs, se concentrent autour du thème de l'opinion. Elles s'accommodent fort mal des cadres traditionnels de la psychologie (...). De même, la formalisation du comportement économique, telle qu'on la voit se développer de Pareto à Morgenstern, paraît infléchir l'individualisme primitif vers une conception du *socius*. Ce n'est donc plus l'acte individuel de choisir que l'on axiomatise, mais l'attitude complexe d'un sujet parmi d'autres sujets. (...) Finalement, c'est plutôt une image négative qui se dégage d'un examen de la psychologie économique. L'idée d'une substructure psychologique sur le mode individuel s'est estompée peu à peu. (...) Les tentatives pour axiomatiser une psychologie économique visent à définir, en fin de compte, une micro-structure sous-jacente aux macro-phénomènes" (op. cit., pp. 214-215). Mais cela nécessite que l'individuel soit aussi social, ce qui devrait ouvrir sur les sciences humaines et sociales et sortir de la seule psychologie de laboratoire, de son individualisme et de sa généralisation purement spéculative. Ce n'est pas ce qui s'est produit. Aujourd'hui encore, l'économie politique néoclassique dominante reste friande d'expérimentations psychologiques de laboratoire dans lesquelles sont étudiés les comportements d'individus isolés, détachés de toute corporéité, de toute situation et de toute culture. Concernant les choix des consommateurs entre plusieurs produits ayant des prix différents, ces expérimentations psychologiques de laboratoire entretiennent le même rapport avec la réalité que les tests de pollution automobile en laboratoire avec la pollution automobile sur route, c'est-à-dire la pollution automobile réelle, sans même qu'il y ait besoin de tricher comme les entreprises de construction automobile l'ont fait allègrement. Cette économie politique néoclassique dominante est même prête à accueillir des expérimentations psychologiques qui remettent en cause le postulat de rationalité des acteurs économiques. Témoin ce qu'écrit J. Cassidy à propos de D. Kahneman et A. Tversky, psychologues israéliens, prix Nobel 2002 d'économie, "qui étudiaient la façon dont les gens choisissent entre des résultats incertains, dans une série d'articles des années 70 : leurs expérimentations montraient que lorsque les gens font face à des problèmes incluant des

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

résultats incertains, la plupart n'essayaient même pas les mathématiques de von Neumann et Morgenstern, mais revenaient à des règles « pifométriques » (*rules of thumb*) et à des croyances non fondées (biais)" (Cassidy, 2010, p. 194). Pour lui, ces psychologues ont montré en 2003 qu'il existe chez l'homme "deux systèmes de décision, à partir d'expérimentations neuroscientifiques (scanner)" (op. cit., p. 201). Alors, si le scanner était là, tout doute est exclu !!!! Témoin aussi le prix Nobel 2017 d'économie qui a été attribué à R. Thaler qui, dans la foulée de D. Kahneman et A. Tversky, a monté des ateliers d'"économie comportementale" où des cobayes devaient simuler des décisions de marché (achat, vente, échange) dans des conditions déterminées. Si R. Thaler a le mérite de contester ainsi la thèse des marchés efficients (voir section 3), ce qui en fait d'après la Presse un "défricheur", ces sortes de simulation individuelles de choix entre plusieurs alternatives, semblables à celles que réalisaient les psychologues du travail du siècle dernier (par exemple, en ce qui concerne le contrôle aérien, ce qui a permis de financer des laboratoires et étudiants en thèse durant au moins vingt ans), après une petite promenade sur les lieux de travail et quelques discussions, principalement avec l'encadrement et secondairement avec les opérateurs. Ces simulations de choix entre plusieurs alternatives et les traitements statistiques qui s'ensuivaient leur permettaient d'avoir l'air "scientifiques" pour la section *Psychologie* du *Conseil National des Universités*, contrairement aux analystes des activités de travail ... en situation de travail qui, eux, se contentaient de découvrir et expliquer des phénomènes nouveaux, empiriquement intéressants et pratiquement utiles.

Ce monopole de la psychologie de laboratoire en économie politique est même accepté par bon nombre de ceux qui contestent cette économie politique néoclassique, après élimination de son individualisme. Ainsi, le même J. Cassidy peut écrire que "la prolifération des bulles spéculatives a aussi ravivé l'intérêt des économistes pour la psychologie des foules" (op. cit., p. 186). Quand on sait que cette dernière ne repose que sur la spéculation et des expérimentations de psychologie sociale conçues de la même façon que celles de psychologie individuelle, c'est-à-dire en dehors de toute corporéité, de toute situation et de toute culture, on ne peut que chercher des apports plus pertinents et poser la question : Qu'en est-il de la relation entre les autres disciplines des sciences humaines et sociales et l'économie politique néoclassique ?

6. La sociologie classique et l'économie

Considérons donc maintenant les classiques de la sociologie et ce qu'ils nous disent sur l'économie. Il vaudrait d'ailleurs mieux parler de "sociologie néoclassique", même si cette locution n'est pas employée, et réserver la locution de "sociologie classique" à l'origine officielle de la sociologie : la sociologie philosophique de C.H. de St Simon, puis celle d'A. Comte – qui a l'intérêt d'avoir entretenu, comme le St Simonien G. d'Eichtal, une correspondance avec J.S. Mill (voir Littré & Wyrouboff, [1867], 1990)³ –, et enfin et surtout la socio-économie empirique de F. Le Play (voir surtout Le Play, 1867).

E. Durkheim & M. Mauss

Considérons rapidement l'ouvrage de E. Durkheim, [1930], 2007 : *De la division du travail social*. Il est largement considéré comme abordant l'économie du point de vue du sociologue, alors qu'en réalité le problème qu'il prétend traiter est tout autre :

- "Nous insistons à plusieurs reprises, au cours de ce livre, sur l'état d'anomie juridique et morale où se trouve actuellement la vie économique. Dans cet ordre de fonctions, en effet, la morale professionnelle n'existe véritablement qu'à l'état rudimentaire. Il y a une morale professionnelle de l'avocat et du magistrat, du soldat et du professeur, du médecin et du prêtre, etc. Mais si l'on essaye de fixer en un langage un peu défini les idées en cours sur ce que doivent être les rapports de l'employeur et de l'employé, de l'ouvrier avec le chef d'entreprise, des industriels concurrents les uns aux autres ou avec le public, quelles formules indélicates on obtiendrait !" (op. cit., p. II) ;

- "C'est à cet état d'anomie que doivent être attribués, comme nous le montrerons, les conflits sans cesse renaissants et les désordres de toutes sortes dont le monde économique nous donne le triste spectacle" (Durkheim, [1930], 2007, p. III) ;

- "Dans le corps de l'ouvrage, nous nous sommes surtout attaché à faire voir que la division du travail n'en saurait être tenue pour responsable, comme on l'en a parfois et injustement accusée" (op. cit., p. V).

C'est là exprimer le point de vue du petit bourgeois bureaucratique des concours de la 3^{ème} république qui perdure dans les discours politiques d'aujourd'hui : éliminer les conflits par

³ J'ai rappelé dans la *Conclusion de L'Enaction & l'Expérience* l'exclusion par A. Comte de l'économie politique des sciences fondamentales qui a constitué l'objet central de cette correspondance entre A. Comte et J.S. Mill.

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

une meilleure définition des lois et de la morale. Plus précisément : "Pour qu'une morale et un droit professionnel puissent s'établir dans les différentes professions économiques, il faut donc que la corporation, au lieu de rester cet agrégat confus et sans unité, devienne, ou plutôt redevienne un groupe défini, organisé, en un mot une institution publique (...), la défense d'un corporatisme nouveau [différent de] l'ancien associé à l'ancien régime" (op. cit., p. VIII). C'est ce qu'a instauré le Maréchal Pétain et dont il nous reste aujourd'hui l'Ordre des médecins et l'Ordre des architectes.

Si l'on a là une extension du domaine de l'économie politique tel que le conçoit l'économie politique néoclassique, on comprend que l'apport de cet auteur à l'économie politique ait été essentiellement indirect, à travers son "discours de la méthode" dans *Les Règles de la méthode sociologique* (Durkheim, [1937], 1981), dont la principale règle, "traiter les faits sociaux comme des choses", est partagée par l'économie politique néoclassique, même lorsqu'elle parle d'"actions" (voir les sections précédentes).

Au-delà de la question particulière, cet ouvrage *De la division du travail social* se présente d'ailleurs comme un exemple à suivre en matière de recherche en sciences humaines et sociales dans toute sa généralité et de relation de celle-ci avec la philosophie : "Ce livre est avant tout un effort pour traiter de la vie morale d'après la méthode des sciences positives (...) [ou encore pour] faire la science de la morale. (...) Ainsi entendue, cette science n'est en opposition avec aucune espèce de philosophie, car elle se place sur un tout autre plan" (Durkheim, [1930], 2007, pp. XXXVII-XXXVIII).

Il exprime ainsi la même prétention que l'économie politique néoclassique. Si l'on ajoute au dossier les autres ouvrages de cet auteur, en particulier *Le suicide* (Durkheim, 1930), ainsi que des ouvrages de durkheimiens célèbres, par exemple, Mauss (1969), on peut dire qu'il obéit à la fois à un individualisme méthodologique (les données sont recueillies auprès des individus coupés de leur situation ou sont des données statistiques portant sur des individus) et à un collectivisme ontologique (dont l'emblème est la notion de représentation collective), ce qui, relativement à cette économie politique néoclassique, le rapproche d'un côté et l'éloigne de l'autre. Enfin, il s'écarte de celle-ci en ce qui concerne la relation entre science et pratique. Elle pointe dans cet ouvrage, dans sa promotion des corporations (citée plus haut), ainsi que dans le prolongement de sa "science de la morale" : "Ce qui réconcilie la science et la morale, c'est la science de la morale ; car en même temps qu'elle nous enseigne à respecter la réalité morale, elle nous fournit les moyens de l'améliorer" (Durkheim, [1930], 2007, p. XLI).

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

Selon M. Mauss, qui a poursuivi son propos : "Il y a en effet tout un domaine, à mi-chemin de l'action et de la science, dans la région de la pratique rationnelle ou le sociologue doit et peut s'aventurer" (Mauss, 1969, p. 241). Auparavant, cet auteur avait justifié ce point de vue relativement aux économistes : "Mais si la sociologie doit rester pure, elle doit se préoccuper de son application. Durkheim disait qu'elle ne vaudrait pas « une heure de peine » si elle n'avait pas d'utilité pratique. Comme toute spéculation, elle doit en effet correspondre à une technique (...). Les économistes classiques ont échappé aux généralités, mais non à ces prétentions normatives (...). Il est vrai qu'ils sont plus avancés que la plupart des autres zéloteurs des sciences politiques. Mais ils ne sont guère plus fondés à diriger la pratique ; celle-ci, sauf certains points de législation financière et de pratique bancaire, se rit bien de leurs prévisions. Il faut donc appliquer la science. Mais il ne faut pas confondre ces applications avec la science elle-même. (...) Si cette erreur de tant de savants est normale, c'est que la sociologie est plus près qu'aucune autre science de l'art pratique correspondant, de la politique, du moins celle des temps modernes. (...) Tandis que toutes les autres pratiques et industries ont un objet matériel extérieur et extra-conscient (...), au contraire la politique et la sociologie n'ont qu'un seul objet : les sociétés (...). Mais c'est précisément parce que l'art, la pratique politique rationnelle et plus est si proche de la science des sociétés, que la distinction entre les deux est plus nécessaire que partout ailleurs" (op. cit., p. 233).

Notons pour finir que M. Mauss est loin de respecter la division des disciplines universitaires. Après avoir arraché des morceaux plus ou moins importants de ces disciplines pour les confier à la sociologie, il fait de l'économie politique un ancêtre de la sociologie dont elle hériterait : "*III. Divisions de la sociologie* : (1) la sociologie considère comme siens un certain nombre de problèmes qui, jusqu'ici, ressortissaient à des sciences qui ne sont pas des « sciences sociales ». Elle décompose ces sciences, leur abandonne ce qui est leur objet propre et retient pour elle tous les faits d'ordre exclusivement social. Ex : la géographie ; (2) parmi les sciences auxquelles on donne ordinairement le nom de « sciences sociales », il y en a qui ne sont pas à proprement parler des sciences. Elles n'ont qu'une unité factice, et la sociologie doit les dissocier. Ex : la statistique et l'ethnographie ; (3) Par contre, la sociologie adopte et fait siennes les grandes divisions, déjà aperçues par les différentes sciences comparées des institutions dont elle prétend être l'héritière : sciences du droit, des religions, économie politique, etc." (op. cit., pp. 174-176).

F. Simiand

F. Simiand (1873-1935), lui, s'est appuyé sur les *Règles de la méthode sociologique* de E. Durkheim, pour développer une sociologie économique empirique, dont le cœur était constitué par les "représentations sociales" de groupes d'agents dont les intérêts économiques sont opposés, et qui n'hésitait pas à critiquer l'économie politique, du point de vue théorique comme du point de vue épistémologique. Je m'appuierai ici sur Simiand ([1912, 1932, 1934], 2006), un recueil de textes de cet auteur présenté par J.-C. Marcel et P. Steiner.

La méthode positive en science économique

Pour F. Simiand : "Telle que nous la concevons, la science économique positive s'oppose, d'une part, et tout autant, à l'économie politique traditionnelle, dite abstraite ou pure, que, d'autre part, à l'historisme économique ou à la description pure et simple des faits" (op. cit., p. 33). Cette économie politique "abstraite ou pure", dans laquelle on peut reconnaître l'économie politique néoclassique lui apparaît purement arbitraire : "L'hypothèse psychologique initiale étant arbitraire, beaucoup d'autres systèmes de science économique conceptuelle pourraient être construits aussi légitimement, après changement de la base psychologique adoptée. Une théorie économique pourrait être fondée, par exemple, sur l'hypothèse que le travail est un plaisir et non une peine ; sur l'hypothèse que l'homme cherche son moins grand avantage ; sur celle qu'il cherche à satisfaire le moins de besoins le plus mal possible ; et sur chacune des multiples hypothèses de ce genre, plus ou moins précises et plus ou moins fantaisistes, auraient une même valeur. Il n'y aurait pas de raison externe de préférer l'une ou l'autre, puisque le souci de la réalité concrète serait secondaire et accessoire" (op. cit., p. 48).

Il en critique aussi le finalisme et se donne pour l'un de ses buts "l'élimination du finalisme" : "Je pars du postulat, de l'unique postulat que la science économique a pour objet de connaître et expliquer la réalité économique (...). Si la science économique a pour objet de connaître et d'expliquer la réalité économique, elle n'a pas pour objet de construire un idéal économique ou de déterminer une pratique économique, même rationnelle [, c'est-à-dire] les objets d'une discipline pratique (art ou science appliquée) qui sont à distinguer nettement de la science économique proprement dite (...). Regardez même les théories qui se donnent le nom de théories d'économie pure : quel en est le problème fondamental, dont dérivent ou auquel se subordonnent tous les autres ? C'est de déterminer les conditions d'équilibre d'un marché idéalement défini appelé marché libre. Mais pourquoi vouloir déterminer les conditions

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

d'équilibre plutôt que les conditions de déséquilibre, sinon par le postulat finaliste implicite que l'équilibre est l'état normatif, idéal, du marché économique ?" (op. cit., p. 130).

Dans la lignée de E. Durkheim, il considère que "fonder une pratique rationnelle est la tâche de la science appliquée correspondant à la science économique proprement dite" (op. cit., p. 51). Plus que son maître, il insiste sur la séparation de cette science appliquée vis à vis de la science pure et sur la dépendance de la première vis à vis de la seconde : "Les deux sortes de disciplines sont bien distinctes, et, si elles sont en dépendance, le sens de la dépendance n'est logiquement pas douteux (...). Est-ce que dans notre objet, comme dans ceux où la distinction et la dépendance sont dûment établies, science ne précède pas et ne conditionne pas science appliquée ?" (op. cit., p. 132).

Cette science pure est pour lui résolument empirique et même expérimentale. Répondant aux économistes néoclassiques pour qui l'économie politique ne pouvait pas l'être ou devait l'être de façon tout à fait particulière, il s'exclame : "L'expérimentation artificielle est ici impossible ? Ingéniez vous à trouver, dans la réalité, des cas d'expérience topique. Les faits sont trop complexes, analysez les. Ils sortent de l'hypothèse ? Changez votre hypothèse" (op. cit., p. 102). Le seul mérite qu'il reconnaisse à cette économie politique néoclassique est d'avoir mis en évidence à travers ses modèles mathématiques la complexité des phénomènes économiques : "C'est même (...) le principal service rendu jusqu'ici par l'économie mathématique que d'avoir pu, par cette quantification artificielle, mettre en évidence, sur un schéma pourtant grossièrement simplifié, l'extrême complexité des interdépendances impliquées dans les phénomènes économiques (...). Service plutôt négatif sans doute, mais non médiocre, en ce qu'il introduit la critique et l'esprit scientifique dans ce domaine, et de là dans toute la sociologie" (op. cit., p. 90).

Au total, à quelques détails près, ces principes épistémologiques et leur versant critique sont excellents, mais la sociologie économique de F. Simiand reste éloignée d'une considération de l'activité humaine cohérente avec le programme de recherche 'cours d'action', par son collectivisme ontologique et par son individualisme méthodologique. Ce dernier réduit l'observation à celle de l'individu en troisième personne, qu'il partage avec E. Durkheim : "La psychologie collective n'est plus domaine d'introspection individuelle, et si cette loi existe dans l'individu social, il faut l'établir par une observation extérieure, c'est-à-dire changer de méthode. Toute tentative pour substituer à cette loi une loi meilleure, si elle est de même sorte, est condamné d'avance à retrouver au même point le même insuccès" (op. cit., p. 139). C'est pour lui ce qui constitue la "méthode sociologique" à laquelle il propose de

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

soumettre l'étude de tous les faits humains : "La thèse capitale et décisive m'apparaît être qu'en fait, tous ces phénomènes religieux, juridiques, moraux, économiques, ont, dans la réalité offerte à notre étude, le caractère essentiel d'être d'abord et avant tout des phénomènes sociaux, et que la méthode positive, pour en aborder la connaissance et l'explication, est la méthode sociologique" (op. cit., p. 144).

La centralité de la monnaie

En tout cas, cette limite, de mon point de vue, de la sociologie économique de F. Simiand ne l'a pas empêché de mettre en évidence l'importance de la monnaie, niée par l'économie politique néoclassique, et de développer une théorie qu'il qualifie de "théorie expérimentale" et qui, elle : "(1) reconnaît les moyens monétaires comme formant l'essentiel de tout le fonctionnement du système économique dès qu'il est d'un type assez avancé ; (2) reconnaît comme caractéristique de leur action dans l'évolution moderne et contemporaine, une variation dans le mouvement des quantités de ces moyens monétaires ; (3) reconnaît cette variation alternative comme la condition provocatrice initiale des grands ordres divers de faits par où se caractérise (...) le développement général économique ; (4) parvient à lier à ces incitations (...) le jeu des actions et réactions des hommes (...) concernés [de sorte que] le volume de moyen monétaire (...) est le premier moteur (...) du progrès économique général" (op. cit., *Présentation*, p. 147). F. Simiand rapproche ainsi l'étude des phénomènes économiques et celle des phénomènes religieux à travers une thèse selon laquelle : "la monnaie est un fait social. Elle doit donc être étudiée comme une croyance et une foi sociale, à la lumière de ce que les sociologies de la religion (Durkheim, Mauss) ont fait pour la croyance religieuse" (op. cit., *Présentation*). Nous verrons (*Le cours d'action : Économie & Activités*, Chapitre 3) que des économistes hétérodoxes contemporains peuvent y trouver une partie de leur inspiration, jointe à celle de la "philosophie de l'argent" de G. Simmel que je vais maintenant aborder.

G. Simmel

G. Simmel est considéré comme étant un sociologue, bien que ses travaux soient purement livresques et se situent de mon point de vue entre la recherche philosophique et la part spéculative de la recherche scientifique. Son œuvre porte essentiellement sur la culture, la littérature et l'art. Son ouvrage (Simmel, [1977], 1987 : *Philosophie de l'argent*) constitue une

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

exception dans cette œuvre et marque un écart avec l'économie politique classique et néoclassique en soulignant l'importance de la monnaie (comme, on vient de le voir, la sociologie économique de F. Simiand) et du désir de monnaie (ce qui, au contraire, l'éloigne des "représentations sociales" de F. Simiand et le ramène aux subjectivités individuelles, à moins de postuler des "désirs collectifs" qui ne traduiraient pas seulement le constat d'une communauté entre divers désirs individuels). Il n'a eu aucun effet sur l'économie politique jusqu'à très récemment où sa lecture, conjointe à celle de F. Simiand, a accompagné le développement des apports de certains auteurs de l'*École de la régulation* à la théorie de la monnaie et des crises financières.

La Philosophie de l'argent

Il présente ainsi cet ouvrage :

- "La 1^{ère} partie de ce livre déduira l'argent des conditions qui portent son essence et la signification de son existence. Le phénomène historique de l'argent, dont je cherche par conséquence à déployer la structure et l'idée en partant des sentiments de valeur, de la praxis envers les choses, et des relations interhumaines de réciprocité vus comme leurs présupposés – ce phénomène sera étudié dans la 2^{ème} partie synthétique, à travers ses effets sur l'univers intérieur : sur le sentiment vital des individus et l'enchaînement de leur destin, sur la culture dans sa généralité" (op. cit., p. 14) ;
- "Du point de vue de la méthode : il s'agit de construire, sous le matérialisme historique, un étage laissant toute sa valeur explicative au rôle de la vie économique parmi les causes de la culture spirituelle, tout en reconnaissant les formes économiques elles-mêmes comme le résultat de valorisations et de dynamiques plus profondes, de présupposés psychologiques voire métaphysiques" (op. cit., p. 17).

La notion de valeur est centrale :

- "Les humains ont des représentations axiologiques [= qui sont en relation avec des valeurs] (...). On s'avise rarement que toute notre vie, sous sa face consciente, s'écoule en sentiments de valeur et en examens de valeur, n'acquiert de signification et d'importance que dans la mesure où les éléments de la réalité (...) possèdent à nos yeux, au-delà de leur teneur factuelle, des degrés et des modes de valeur d'une infinie multiplicité" (op. cit., pp. 22-23) ;
- "La conscience découvre (...) la valeur comme un fait qu'elle est aussi peu capable de modifier que les réalités elles-mêmes" (op. cit., p. 26).

Il la rapporte à la "praxis volontaire" : "Ce processus, qui établira finalement notre image intellectuelle du monde, s'accomplit également au sein de la praxis volontaire" (op. cit., p.

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

30) ; "Notre idée de la réalité objective émane de la résistance que nous éprouvons de la part des choses [et est] transposable d'emblée au problème pratique. Nous désirons les choses seulement par-delà leur abandon inconditionnel à notre usage et jouissance, c'est-à-dire pour autant qu'elles leur prêtent une quelconque résistance" (op. cit., p. 31). Si une telle idée, dans laquelle on peut reconnaître l'influence de J.G. Fichte (voir la *Méthode réfléchie*, Chapitre 1), pourrait ouvrir sur une théorie de l'action, sinon de l'activité humaine, nous verrons plus loin que G. Simmel en reste aux prémisses.

Il la retrouve donc dans l'économie réelle : "La forme technique du circuit économique crée un empire de valeurs plus ou moins autonomisé relativement à son infrastructure individuelle et subjective. Autant l'individu achète parce qu'il apprécie et désire consommer l'objet, autant il lui est impossible d'exprimer efficacement ce désir autrement qu'avec et à travers un autre objet qu'il échange contre le premier ; ainsi le processus subjectif par lequel l'objet devient une « valeur » (...) et s'élargit en une relation objective, supra-individuelle entre les objets. (...) Cette compensation réciproque par laquelle tout objet de l'économie exprime sa valeur dans un autre objet les arrache tous deux à leur pure signification affective : la détermination de la valeur, par sa relativité, les objective" (op. cit., p. 49).

Du fait même que l'activité d'échange, y compris celle de la "force de travail" (op. cit., p. 75), constitue le domaine économique, il se sent fondé à écrire : "Si nous acceptons la valeur comme une donnée (...) [, cela implique que] la valeur économique en tant que telle ne s'attache pas à un objet singulier en fonction de son être-pour-soi, mais seulement par la dépense d'un autre objet donné en échange" (op. cit., p. 63). D'où l'importance de l'argent : "La faculté qu'a l'argent de représenter toute valeur économique spécifiquement déterminée – puisque son essence à lui n'est liée à aucune d'elles, mais à leur relation, dans laquelle toutes peuvent entrer indifféremment – fonde la continuité de la série des événements économiques" (op. cit., p. 116).

Ainsi, dans une économie développée :

- "Le principe de plus en plus actif de l'économie des forces et substances mène à une utilisation de plus en plus étendue de substituts et de symboles qui n'ont absolument aucune parenté de contenu à ce qu'ils représentent. Ainsi, il en va tout à fait de même, quand les opérations avec des valeurs se réalisent au moyen d'un symbole qui perd de plus en plus toute relation matérielle avec les réalités dernières de son domaine propre et n'est plus autre chose que pur symbole. (...) L'augmentation des capacités intellectuelles d'abstraction caractérise

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

l'époque où l'argent, de plus en plus, devient pur symbole, indifférent à sa valeur propre" (op. cit., p. 157) ;

- "Le monde des valeurs, qui plane au dessus du monde réel, sans lien avec lui, et néanmoins le dominant de toute sa hauteur, aurait alors trouvé avec l'argent la « forme pure » de sa représentation (...). À cet égard, aucune espèce de valeur ne bénéficie d'une position plus favorable que les valeurs économiques. Tandis que la valeur religieuse s'incarne dans les prêtres et églises, la valeur éthico-sociale dans les administrations et les institutions visibles, la valeur cognitive dans les normes de la logique, aucune ne surplombe avec plus de détachement les objets et les processus concrets de caractère précieux, aucune n'est davantage le pur support abstrait de la valeur" (op. cit., p. 165).

En relation avec cette importance de l'argent, G. Simmel insiste sur le rôle de la "confiance" en économie (op. cit., pp. 196 sq) : "L'économie monétaire n'est pas la seule à reposer sur une telle croyance, mais c'est le cas pour toute économie. Si l'agriculteur ne croyait pas que son champ va porter des fruits cette année comme les années précédentes, il ne sèmerait pas ; etc. Cette sorte de foi n'est rien d'autre qu'un savoir inductif atténué. Mais dans le cas du crédit, de la confiance en quelqu'un, vient encore s'ajouter un moment autre, difficile à décrire, qui s'incarne de la façon la plus pure dans la foi religieuse. Quand on dit qu'on croit en Dieu, il ne s'agit pas seulement d'un degré imparfait dans le savoir relatif à Dieu, mais d'un état d'âme qui ne se situe absolument pas dans la direction du savoir ; c'est, d'un côté, absolument moins, de l'autre, bien davantage que ce savoir. (...) Le crédit commercial, lui aussi, comporte dans bien des cas un élément de cette foi supra-théorique, et cette confiance a pour effet sur la communauté rien moins que de l'amener à nous garantir les contrevaleurs concrètes des marques symboliques pour lesquelles nous avons cédé les produits de notre travail. (...) Le sentiment de sécurité personnelle qu'assure la possession de l'argent est peut être la forme et l'expression la plus concentrée et la plus aigüe de la confiance dans l'organisation et l'ordre éthico-social" (op. cit., p. 197).

L'action humaine dans Les problèmes de la philosophie de l'histoire

Nous verrons (*Le cours d'action : Économie & Activités*, Chapitre 3) ce qu'en ont tiré des économistes hétérodoxes contemporains. Je reviendrai pour conclure cette sous-section sur la place de l'action ou de l'activité humaine chez G. Simmel. Dans cet ouvrage, il en reste à des formules vagues : "L'action finalisée a pour sens d'impliquer consciemment nos énergies subjectives dans une existence objective, et cette implication se traduit par une double extension de la réalité jusqu'à l'intérieur du sujet : d'abord par la participation du contenu de

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

celle-ci sous la forme de l'intention subjective, ensuite par l'effet en retour de sa réalisation sous la forme d'un sentiment subjectif" (op. cit., p. 238). Dans un autre ouvrage (Simmel, [1923], 1984 : *Les problèmes de la philosophie de l'histoire*), il en dit un peu plus. Comme l'écrit R. Boudon : "Le point de départ de Simmel est que tout ce qui a un intérêt du point de vue historique est l'expression ou le produit de phénomènes psychiques. (...) L'histoire, comme Simmel nous le dit dès les toutes premières phrases de son livre, a pour objet « les représentations et les sentiments des acteurs historiques » (...). Les processus « externes », « les processus observables, qu'ils soient politiques ou sociaux, économiques ou religieux, juridiques ou techniques, ne nous paraissent intéressants et compréhensibles que parce qu'ils sont les effets et causes des processus psychiques ». Ainsi, le fait que les rapports de production évoluent d'une certaine manière (...) est le résultat des actions des hommes et ces actions sont elles-mêmes le produit de processus psychiques qui se développent chez les acteurs sociaux. Mais d'un autre côté, ces processus psychiques dépendent des circonstances dans lesquelles les auteurs se sont trouvés dans le passé et de la situation et de l'environnement dans lesquels ils se trouvent dans le présent" (op. cit., *Présentation*, p. 10). Effectivement, pour G. Simmel : "Kant nous a libérés du naturalisme. Il s'agit de nous libérer de l'historisme [= l'histoire comme réalité extérieure, une force supra-individuelle] (...). La réalité mentale que nous appelons histoire est le résultat de l'activité des hommes" (op. cit., p. 54). Il caractérise cette histoire comme "psychique", ayant "affaire à des acteurs irréductiblement uniques" :

- "Le caractère psychique des processus historiques paraît donc prescrire à l'histoire un idéal, celui d'être une psychologie appliquée qui — à supposer qu'il existe une psychologie comme science nomothétique — entretiendrait avec cette dernière un rapport identique à celui que l'astronomie entretient avec les mathématiques" (op. cit., p. 58) ;

- "L'histoire a affaire à des acteurs irréductiblement uniques (...). Chercher à comprendre un individu historique comme le simple point de rencontre de lois psychologiques générales qui produiraient d'autres individus si elles étaient différemment combinées apparaît donc comme une entreprise non seulement utopique mais carrément absurde" (op. cit., p. 58).

Cette histoire a aussi, selon lui, la particularité épistémologique de reposer de façon importante sur la "subjectivité" de l'historien :

- "Du point de vue de la théorie de la connaissance, le lien qui unit les différents traits du sujet historique, qui transforme en unité significative les complexes de représentations accompagnant une action historique n'est ni une cause ni une raison. Il ne représente ni une

loi de type empirique comme celles qui gouvernent le devenir psychique, ni une loi de type formel comme celles qui peuvent gouverner les contenus de conscience, mais un troisième type de loi, de type sémantique. En effet, les éléments factuels n'ont de relation entre eux et n'ont d'unité que par leur coloration et leur disposition" (op. cit., p. 97) ;

- "On peut bien sûr considérer que cette détermination de la connaissance historique par la subjectivité est un signe d'imperfection. Mais il faut voir aussi qu'en éliminant cette condition, on perdrait par là même le bénéfice qu'on prétend obtenir en la repoussant. Sur ce point, on peut évoquer l'image classique de la colombe de Kant, à qui la résistance du vent suggère qu'elle volerait mieux dans le vide que dans l'atmosphère (...). La raison profonde de tout cela réside dans le fait que le facteur formel de l'individualité tel qu'il apparaît dans tout acteur historique doit aussi être présent chez l'historien lui-même, s'il veut reconstruire et saisir la personnalité de l'acteur" (op. cit., pp. 118-119) ;

- "Mais ce serait une vue superficielle de ramasser cette différence à l'opposition entre sciences de la nature et sciences de l'esprit. (...) L'objectivité de la connaissance ne peut dans le cas qui nous occupe être isolée des éléments subjectifs qui la rendent possible, et ces éléments subjectifs ne peuvent être isolés de l'analyse. Le problème est donc plutôt de critiquer et de structurer ces éléments à partir des principes méthodologiques et empiriques appropriés" (op. cit., p. 120).

Tout cela constituerait un point de départ intéressant, qui recouperait les visées du présent ouvrage, si G. Simmel le dépassait. Au milieu de telles abstractions théoriques, on trouve cependant des analyses réflexives concrètes de ce genre : "un processus psychologique remarquable : supposons que j'interrompe la lecture d'un livre et que je la reprenne après des jours ou des semaines ; ce que je lis maintenant est associé sans difficulté dans mon esprit à ce que j'ai lu antérieurement. Tout se passe comme si tout ce que j'ai vécu entretemps était oublié, et je vis l'instant présent comme la suite de ces instants passés, alors qu'il n'y a suite que dans le livre. C'est bien à ce type de processus qu'on a affaire dans le cas du savant qui poursuit ses recherches, ou du prince qui conduit son action politique. Notre vie est continuellement traversée de séries qui s'interrompent mutuellement, dont chacune ne se développe de façon continue dans notre conscience que par fragments, bien que, d'autre part, chacune de ces séries continue sa carrière, guidée par le contenu factuel qui en constitue l'unité, sans être troublée ni influencée par les autres. (...) Cette fonction, par laquelle le psychisme rétablit la continuité logique de séquences interrompues explique, non seulement la possibilité mais l'attrait de l'histoire (...). On pourrait même aller jusqu'à dire que la réalité

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

vécue et l'histoire résultent d'une ébauche commune. Mais d'un autre côté, il subsiste entre les deux une différence de signification fondamentale [= la sélection par l'historien]" (op. cit., p. 106).

V. Pareto : la sociologie générale comme théorie des « actions non logiques »

Les 1818 pages de ce *Traité de sociologie générale* de V. Pareto, radicalement séparé de ses ouvrages d'économie politique, m'ont fasciné dès que j'ai eu l'occasion de le feuilleter (entre 1982 et 1987, c'est-à-dire entre mon passage de l'étude de la cognition dans le travail à celle de l'action dans la lignée d'A. Schutz, puis à ma première formulation du programme de recherche empirique 'cours d'action' proprement dit), provoquant chez moi à la fois rire (devant sa "théorie", son argumentation et ce qu'elles révélaient de son économie politique), ébahissement (devant la richesse de ses références culturelles classiques) et révélation (devant certaines de ses idées)⁴. L'effet comique est encore accentué par la *Préface* infiniment sérieuse à sa réédition que R. Aron a écrit dans la foulée de T. Parsons :

- "Le problème central qui se posait [à Durkheim, Weber, Pareto au] tournant du siècle – et qui peut-être continue à se poser – se formulerait dans les termes suivants : à quelle sorte d'intelligibilité peut atteindre la science des sociétés ou encore la science des conduites sociales, conduites dont le sociologue qui assimile rationalité et vérité scientifique devra reconnaître la non-rationalité ? En quoi consiste la connaissance scientifique des conduites non scientifiques ? Quel est le « cadre » qui rendra intelligible l'apparente incohérence du social ? Quelle est la spécificité de l'intelligibilité proprement sociologique ? (...) Durkheim oscille entre deux pôles : *De la division du travail* social (il prolonge la tradition St Simonienne et Comtiste et tend à construire le fait social macroscopique de telle sorte que la totalité soit posée la première et que les conduites des individus paraissent déterminées par le contexte et les institutions) ; *Les formes élémentaires de la vie religieuse* (le fait social lui-

⁴ Comme je l'avais fait lors de ma première lecture, on peut extraire de ce fatras, en plus des histoires savoureuses et stimulantes fournies comme exemples, divers éclaircs de connaissance. En voici quelques uns : l'omniprésence des sentiments, que ce soit dans la pratique ou la théorie, est à retenir, sans nécessairement en faire des causes ; l'idée selon laquelle "les résidus contradictoires peuvent subsister ensemble dans l'esprit d'un même homme" peut être interprétée comme pointant une caractéristique du Référentiel à chaque instant ; l'idée selon laquelle "le scepticisme constitue une base inadéquate de l'action" (*Traité de sociologie générale*, p. 2147) pointe vers la notion d'Engagement ontologique, épistémologique et éthico-politico-religieux ; l'idée de multi-causalité ; le rôle du langage dans la consolidation des habitudes de toutes sortes, comme le suggérait déjà l'hypothèse de l'homme continu de Chrisippe (voir la *Méthode réfléchie*, Chapitre 2, section 2) ; l'idée selon laquelle la justification ne doit pas être prise comme engendrant l'action correspondante. Mais tout cela laisse intacte son économie politique, action logique oblige.

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

même, parcellaire ou global, tend à se confondre avec les valeurs collectives elles-mêmes, avec les significations inhérentes aux expériences vécues par les consciences, socialisées par leur rassemblement ou leurs relations" (Pareto, [1917-1919], 1968, *Préface*, p. XII) ;

- "Weber et Pareto, même point de départ : la conduite économique conçue comme modèle de la conduite que l'un appelle rationnelle par rapport à une fin et l'autre logique (...) : l'économie pure, élaboration rigoureuse et schématique de l'équilibre économique dans l'hypothèse d'une conduite logique des acteurs (il faut ajouter d'autres hypothèses relatives à la fluidité du marché) ; la sociologie avec la double fonction d'étudier les conduites non logiques aussi bien que les conduites logiques et de saisir l'ensemble du système social et non pas le seul sous-système économique, les « intérêts » ne figurant plus qu'à titre d'une des variables entre les quatre variables principales (résidus, dérivation, hétérogénéité sociale, intérêts) et représentant pour ainsi dire le sous-système économique" (op. cit., *Préface*, p. XIII).

R. Aron énonce cependant une critique :

- "L'édifice du *Traité* repose donc tout entier sur une base étroite et peut-être fragile : l'opposition logique / non logique. Première difficulté [:] dans la définition même. Les actions dites logiques « sont logiquement unies à leur but, non seulement par rapport au sujet qui accomplit les opérations, mais encore pour ceux qui ont des connaissances plus étendues » (§ 149) (...). Le sociologue a-t-il le droit de mesurer le caractère logique ou non logique d'une action en les rapportant à des connaissances non accessibles aux acteurs ? Ce qui, dans les actions non logiques, ne ressortit pas à la pensée logico-expérimentale s'explique-t-il nécessairement par le sentiment ?" (op. cit., *Préface*, p. XIII) ;

- "La logique secrète qui se dissimule derrière la végétation exubérante des mythes et des coutumes apparemment bizarres, Pareto ne veut pas et ne peut pas les découvrir puisqu'il l'élimine au point de départ, d'abord en postulant que le non logique obéit au sentiment, ensuite en se livrant à une analyse à la fois générale et parcellaire" (op. cit., p. XIV). Effectivement : "Toutes les motivations, tous les idéaux sont en tant que tels non logiques (...). La catégorie du non logique englobe à la fois les erreurs (même commises par les savants), les mythes, les contenus symboliques, les illusions ou utopies politiques ou sociales, les affirmations de valeurs, les croyances religieuses ou humanitaires. Inévitablement cet amalgame augmente la résonance irrationaliste du *Traité*" (op. cit., *Préface*, p. XIX).

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

Cependant, si R. Aron n'est pas sensible au comique non intentionnel de V. Pareto, c'est sans doute aussi en partie parce que certaines de ses idées sont toujours stimulantes, comme j'ai pu l'éprouver moi-même (voir la Note de bas de page précédente).

Résidus, dérivations, agrégats et actions non logiques

Après sa critique des sociologies précédentes que je laisserai de côté, V. Pareto passe à la construction de sa théorie : "Arrivés à ce point, grâce à l'induction, nous avons les éléments d'une théorie. Il nous faut maintenant la constituer, c'est-à-dire abandonner la méthode inductive pour la déductive et voir quelles sont les conséquences des principes que nous avons trouvés ou cru trouver. Nous comparerons ensuite ces déductions aux faits" (op. cit., p. 451). Cette théorie consiste en quatre notions, qui sont documentées empiriquement par une infinité d'exemples tirés des journaux, de l'histoire et de la littérature dont l'interprétation fournie par V. Pareto pose souvent problème et est donc stimulante pour le lecteur d'aujourd'hui. Ces notions sont : action non logique, sentiment, résidu, dérivation :

- "Les actions logiques sont, au moins dans leur partie principale, le résultat d'un raisonnement ; les actions non logiques proviennent principalement d'un certain état psychique (nous partons de là sans remonter plus haut) : sentiment, subconscience, etc. [qui renvoient à la] psychologie" (op. cit., p. 76) ;

- "résidus = manifestation de sentiments et instincts" (op. cit., p. 461) = "partie constante" (op. cit., p. 459), sachant que "les résidus contradictoires peuvent subsister ensemble dans l'esprit d'un même homme" (op. cit., p. 599) ;

- "Le même sentiment qui pousse les hommes à s'abstenir de faire une action B (relation AB), les pousse à créer une théorie C (relation AC)" (op. cit., p. 77) = "dérivation = partie déductive [= relation AC] ; dérivées = résultante [= théorie C]" (op. cit., p. 459).

L'auteur ajoute secondairement que ces dérivations peuvent constituer des agrégats et que : "Le langage est un excellent moyen de faire persister les agrégats et de les personnifier. Il suffit souvent de donner un nom à un agrégat d'abstraction pour le transformer en une réalité objective. Vive versa, on suppose qu'à un nom quelconque doit nécessairement correspondre une telle réalité" (op. cit., p. 568). Il consacre un nombre important de pages bourrées d'exemples à l'établissement de ses classifications des résidus et des dérivations.

Explication et dérivation

La distinction entre action logique et action non logique lui permet d'expliquer la préférence des théoriciens scientifiques pour les actions logiques : "Les théoriciens ont de plus un autre

motif très puissant pour substituer les actions logiques aux actions non logiques. Si nous supposons que certaines actions sont logiques, il devient beaucoup plus facile d'en faire une théorie (en utilisant la déduction logique), que si nous les supposons non logiques (il faut recourir à l'observation de nombreux faits, dans l'espace et le temps). Si l'économie politique est beaucoup plus avancée que la sociologie, cela dépend en grande partie du fait qu'elle étudie des actions logiques. Elle aurait été dès le début une science bien constituée, si elle n'avait pas rencontré un grave obstacle dans le fait que les phénomènes étudiés étaient mutuellement dépendants, alors que les personnes qui s'adonnaient à cette étude étaient incapables de suivre la seule voie qui nous soit connue, pour tenir compte de la dépendance mutuelle, les mathématiques. D'autres motifs agissent pour éloigner les théoriciens du champ des actions non logiques, et pour les refouler dans celui des actions logiques. La majeure partie de ces théoriciens ne se contentent pas d'étudier ce qui est, mais veulent savoir et enseigner ce qui doit être. Dans cette dernière recherche, la logique est pour eux souveraine" (op. cit., pp. 156-157).

Ses notions de résidu et de dérivation président à son analyse des théories qu'il considère comme non scientifiques :

- "Puisqu'elles renferment la raison pour laquelle certaines théories sont produites et acceptées, nous étudierons les théories au point de vue subjectif. Résidus (expression de sentiments) → dérivations" (op. cit., p. 785) ;
- "Là où n'existe pas d'explications, les dérivations font aussi défaut ; mais sitôt qu'on recourt aux explications, ou qu'on tente d'y recourir, les dérivations apparaissent" (op. cit., p. 788) ;
- "Celui qui écrit un livre en ayant pour but de pousser les hommes à agir d'une certaine manière, doit nécessairement recourir aux dérivations, puisqu'elles constituent le langage au moyen duquel on parvient jusqu'aux sentiments des hommes et par lequel on peut en conséquence modifier leur activité, à la différence de celui qui vise une étude logico-expérimentale" (op. cit., p. 791).

Cette même distinction entre action logique et action non logique le rapproche, au contraire, de son ami, G. Sorel, un essayiste français dont la biographie est riche de rebondissements qu'il vaut la peine de citer : "[Il] a commencé sa vie comme conservateur pour se convertir brusquement, vers 1893 (...) à un marxisme orthodoxe, à une époque où la chose était plutôt rare en France ; puis 5 années plus tard, proclame la crise du marxisme, prend le parti de Bernstein [qualifié alors par les marxistes de "révisionniste"], approuve l'expérience Millerand et semble incliner vers un certain réformisme politique ; puis, tout à trac, vers 1902,

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

se convertit au syndicalisme révolutionnaire [une tradition française qui a donné à la fois la promotion de la grève générale et du sabotage de la production et la création des bourses du travail] (...); puis, vers 1910, connaît une certaine tentation d'extrême droite; pacifiste en 1914 et soutien de la révolution russe [voir les textes inclus dans Sorel, [1908], 1972 : *Réflexions sur la violence*] (...). [La] continuité de sa pensée [est à trouver dans :] l'introduction de la pensée scientifique et technique dans l'univers politique [voir Sorel, 1927 : *Les illusions du progrès*, et 1928 : *De l'utilité du pragmatisme*]; l'invention d'une morale appliquée au même objet ou, pour reprendre son expression, « la genèse historique de la morale » (*lettre à B. Croce*); la défense intransigeante du prolétariat dont il s'est voulu jusqu'au bout le « serviteur désintéressé » (Sorel, 1929 : *Matériaux pour une théorie du prolétariat*)" (Julliard & Sand, 1985, pp. 15-17, auquel j'ai rajouté entre crochets quelques précisions et références). Au lendemain de la mort de ce dernier, V. Pareto écrivit que leur entente permanente "se fondait l'acceptation de deux postulats : (1) le rejet total des « dogmes démocratiques et humanitaires » [ce qui les a associés à l'étoile montante de B. Mussolini] ainsi que de toutes les constructions idéologiques dissimulant les véritables rapports sociaux et pervertissant la connaissance correcte, non finalisée, de la réalité ; (2) la reconnaissance du poids primordial des instincts, des sentiments et des passions dans l'histoire des sociétés, des mouvements sociaux : la théorie des mythes de Sorel [par exemple, celle du « mythe de la grève générale »] n'était qu'un cas particulier de la théorie des résidus" (op. cit., pp. 313-314). Effectivement, d'une part, si la "réalité" est celle du "poids primordial des instincts, des sentiments et des passions", elle change à tout instant et la biographie de G. Sorel en est l'expression, d'autre part, si la "connaissance correcte, non finalisée, de la réalité" est fournie par la "pensée scientifique et technique", l'économie politique néoclassique de V. Pareto et son application prétendent être de ce genre.

Système social et spinozisme

L'essentiel de la théorie de V. Pareto, dans la lignée de B. Spinoza, est que : "les individus = les molécules du système social = ayant des sentiments, manifestés par des résidus, les résidus se manifestant par les dérivations, qui sont ainsi un indice des forces qui agissent sur les molécules sociales (...). C'est pourquoi, prenant le signe pour la chose, on peut dire que les hommes sont poussés à une action énergique par ces dérivations [mais en fait c'est] par les sentiments qui s'expriment par ces dérivations" (Pareto, [1917-1919], 1968, pp. 1317-1318). Ce n'est pas le cas selon l'hypothèse de l'activité signe : les sentiments constituent des sortes d'anticipation préalable à l'interprétation, à l'action, etc. ; ils ne les causent pas. Nous

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

retrouverons ce spinozisme aujourd'hui chez A. Orléan et F. Lordon (*Le cours d'action : Économie & Activités*, Chapitre 3, section 5) et, en relation avec ces auteurs, dans le passé de la psychologie française, chez le précurseur qu'a été G. Tarde (*ibidem*).

M. Weber

M. Weber, sauf dans quelques rares enquêtes empiriques de jeunesse, a mené essentiellement des travaux livresques, comme G. Simmel. Contrairement à ce dernier, il les a consacrés pour la plupart à l'économie et à son histoire et, dans son ouvrage théorique principal (Weber, [1956, 1967], 1971, Vol. 1 : *Économie et Société* ; Weber, 1978 : *Economy and Society*, Vol. 2, qui met en œuvre des catégories plus anciennes que celles qui sont mises en œuvre dans le Vol. 1), il a proposé de faire de la notion d'action ou d'activité sociale le centre de l'analyse économique. C'est cette notion qu'a reprise A. Schutz en l'associant à l'inspiration par la Phénoménologie de E. Husserl, et qui a participé à la préhistoire du programme de recherche 'cours d'action'. Nous verrons que sa définition de l'action ou activité par "le sens visé par l'agent ou les agents" l'éloigne autant de l'absence d'action que de la réduction de cette dernière à l'action rationnelle définie comme conforme à la "science économique", donc l'éloigne de l'économie politique néoclassique, mais aussi que son idéal de rationalité et de rationalisation peut y ramener, et enfin que sa définition arbitraire de l'idéal-typique justifie méthodologiquement l'usage par cette économie politique néoclassique de l'utopie libérale et des modèles économiques abstraits du même genre.

Je m'appuierai ici sur la relecture des deux tomes de cet ouvrage, sur celle de son ouvrage *Histoire économique* (Weber, [1923], 1991), ainsi que sur celle de l'un de ses ouvrages sur *L'éthique économique des religions mondiales*, écrits dans le prolongement du célèbre *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, celui sur *Confucianisme et Taoïsme* (Weber, [1989], 2000), le seul de ces ouvrages à avoir été amplement remanié pour sa réédition.

Les concepts fondamentaux de la sociologie

M. Weber commence son ouvrage par une clarification de la notion de sens chez G. Simmel : "Je m'éloigne de la méthode de Simmel (exposée dans sa *Soziologie* et sa *Philosophie des Geldes*) en séparant nettement le « sens » visé et le sens objectivement valable que Simmel ne distingue pas toujours mais confond souvent intentionnellement" (Weber, [1956, 1967], 1971, p. 3). Il peut alors proposer les définitions de ses notions fondamentales : "Notion de la

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

sociologie et du « sens » de l'activité sociale : **Sociologie** = une science qui se propose de comprendre par interprétation l'activité sociale et par là d'expliquer causalement son déroulement et ses effets ; **activité** (*Handeln*) = un comportement humain (peu importe qu'il s'agisse d'un acte extérieur ou intime, d'une omission ou d'une tolérance), quand et pour autant que l'agent ou les agents lui communiquent un sens subjectif ; **activité sociale** = l'activité qui, d'après son sens visé par l'agent ou les agents, se rapporte au comportement d'autrui par rapport auquel s'oriente son déroulement ; **sens** = ou bien (a) le sens visé subjectivement en réalité i) par un agent dans un cas historique donné, ii) en moyenne ou approximativement par des agents dans une masse donnée de cas, ou bien (b) ce même sens visé subjectivement dans un pur type construit conceptuellement par l'agent ou les agents conçus comme des types. [Il n'est ainsi ni] un sens quelconque objectivement « juste » ni un sens « vrai » élaboré métaphysiquement. C'est en cela que consiste la différence entre les sciences empiriques de l'activité, comme la sociologie et l'histoire, et toutes les sciences dogmatiques, telles que la juristique, la logique, l'éthique et l'esthétique qui cherchent à explorer le sens « juste » et « valable » de leurs objets. (...) La frontière entre activité significative (*sinnhaftes handeln*) et un comportement (que j'appellerai ici) simplement réactionnel, parce que non associé à un sens visé subjectivement est absolument flottante ; Exemple : l'activité purement traditionnelle. (...) La capacité de reproduire soi-même une activité d'autrui analogue ne constitue pas comme telle une condition de la compréhensibilité : « Il n'est pas besoin d'être César pour comprendre César ». La possibilité de « revivre » entièrement est importante pour l'évidence propre à la compréhension, mais elle n'est pas une condition absolue de la compréhension significative. Les éléments compréhensibles et incompréhensibles sont souvent emmêlés et liés" (op. cit., p. 4). On a là autant d'éléments qui pouvaient être intégrés à une conception de l'activité humaine comme enaction, expérience, activité-signe, ayant ses contraintes et effets dans les corps, les situations et les cultures.

M. Weber justifie même ce que j'ai appelé "la primat de l'intrinsèque" dans la recherche des contraintes et effets de l'activité humaine ainsi définie :

- "Une interprétation causale juste d'une activité concrète signifie que le déroulement extérieur et le motif sont reconnus comme se rapportant l'un à l'autre et compréhensibles significativement dans leur ensemble. Une interprétation causale juste d'une activité typique (type d'acte compréhensible) signifie que l'on peut établir que le déroulement de l'activité reconnue comme typique est aussi bien significativement adéquat (à un degré quelconque)

que causalement adéquat (à un degré quelconque). L'adéquation significative fait-elle défaut, nous ne sommes plus en présence que d'une simple probabilité statistique non compréhensible (ou seulement imparfaitement compréhensible) (...). Seules les régularités qui correspondent à un sens compréhensible d'une activité sociale constituent des types d'actes compréhensibles ou régularités sociologiques" (Pareto, [1917-1919], 1968, pp. 10-11) ;

- "Déterminants de l'activité sociale : Comme toute autre activité, l'activité sociale peut être déterminée : (a) de façon rationnelle en finalité par des expectations du comportement des objets du monde extérieur ou de celui des autres hommes, en exploitant ces expectations comme « conditions » ou « moyens » pour parvenir rationnellement aux fins, propres, mûrement réfléchies, qu'on peut atteindre ; (b) de façon rationnelle en valeur, par la croyance en la valeur intrinsèque inconditionnelle – d'ordre éthique, esthétique, religieux ou autre – d'un comportement déterminé qui vaut pour lui-même et indépendamment de son résultat ; (c) de façon affective, et particulièrement émotionnelle ; (d) de façon traditionnelle par coutume invétérée" (Pareto, [1917-1919], 1968, p. 22).

Il propose de traiter des "structures collectives" comme "des développements et des ensembles d'une activité spécifique de personnes singulières", tout en entretenant un dialogue avec d'autres approches : "Il ne saurait exister, à notre avis, d'activité au sens d'une orientation significativement compréhensible d'un comportement propre que sous la forme d'un comportement d'une ou plusieurs personnes singulières" (Weber, [1956, 1967], 1971, p. 11). En conséquence : "Pour la sociologie (au sens que nous employons ici, ainsi que pour l'histoire), c'est précisément l'ensemble significatif de l'activité qui constitue l'objet de l'appréhension. (...) Il peut d'autre part être opportun et directement indispensable, pour une autre série de fins de la connaissance (par exemple juridiques) ou pour des buts pratiques, de traiter certaines structures sociales (l'« État », les « coopératives », les « sociétés par actions » ou les « fondations ») exactement de la même façon que les individus singuliers (...). Par contre, pour l'interprétation compréhensive de l'activité que pratique la sociologie, ces structures ne sont que des développements et des ensembles d'une activité spécifique de personnes singulières, puisque celles-ci constituent seules les agents compréhensibles d'une activité orientée significativement. Malgré tout, la sociologie ne peut pas, même pour ses propres fins, ignorer les formes collectives de pensée qui ressortissent à d'autres procédés de recherche. En effet, l'interprétation de l'activité entretient avec ces concepts collectifs trois sortes de rapports : (a) Elle est souvent même obligée d'opérer avec des concepts collectifs

tout à fait analogues (...); (b) L'interprétation de l'activité doit tenir compte d'un fait d'importance fondamentale : ces structures collectives qui font partie de la pensée quotidienne ou de la pensée juridique (ou d'une autre pensée spécialisée) sont des représentations de quelque chose qui est, pour une part, de l'étant, pour une autre part, du devant-être, qui flotte dans la tête des hommes réels (non seulement les juges et les fonctionnaires, mais aussi le « public »), d'après quoi ils orientent leur activité ; et ces structures comme telles ont une importance causale fort considérable, souvent même dominante, pour la nature du déroulement de l'activité des hommes réels. (...); (c) La méthode de la sociologie « organiciste » (...) cherche à expliquer la coopération sociale à partir de la notion de « tout » (par exemple celui de l'économie) au sein duquel elle interprète pareillement l'individu singulier et son comportement (...). Pour une sociologie interprétative ce langage peut être utile pour deux raisons : (1) aux fins d'illustrer pratiquement et d'orienter provisoirement la recherche (...); (2) seul il peut, le cas échéant, nous aider à déceler l'activité sociale dont la compréhension par l'interprétation est importante pour l'explication d'un ensemble" (Pareto, [1917-1919], 1968, p. 12). Chez M. Weber, individualisme méthodologique et individualisme ontologique vont donc de pair, ce qui le distingue à la fois du programme de recherche 'cours d'action' et de l'économie politique néoclassique.

Mais l'ennui principal est qu'il justifie par des raisons méthodologiques l'étude de l'activité humaine, non pas en elle-même, mais en référence à une supposée "action rationnelle", comme "déviation" ou conformité relativement à cette dernière : "Pour l'étude scientifique qui construit des types, la façon la plus pertinente d'analyser et d'exposer toutes les relations significatives irrationnelles du comportement, conditionnées par l'activité et exerçant une influence sur l'activité, consiste à les considérer comme des « déviations » du déroulement de l'activité en question, construit sur la base de la pure rationalité en finalité (...). C'est dans cette mesure et uniquement pour ces raisons de convenance méthodologique que la méthode de la sociologie « compréhensive » est rationaliste (...). Pour toutes les sciences de l'activité les processus et les objets étrangers à une signification entrent en ligne de compte comme occasion, résultat, élément qui favorise ou entrave l'activité humaine. Par contre, restent étrangers à cette signification tous les processus ou états — inanimés, animés ou extra-humains — qui n'ont aucun contenu significatif visé, pour autant qu'ils n'entrent pas en rapport avec l'activité comme « moyen » ou « fin » et jouent seulement un rôle d'occasion" (Pareto, [1917-1919], 1968, p. 6).

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

On a là un ancêtre de l'impasse dans laquelle se sont engouffrées les approches de la psychologie du travail qui étudiaient l'activité humaine, non pas en elle-même mais comme écart relativement à la "tâche". C'est malheureusement là qu'il rejoint l'économie politique néoclassique. Il définit ainsi l'"entreprise" comme "activité continue en finalité", le "groupement organisé en entreprise" comme "sociation comportant une direction administrative en continu, agissant en finalité", l'"association" comme "groupement formé par entente dont les règlements statutaires ne revendiquent de finalité que pour ceux qui y entrent librement de leur chef" et l'"institution" comme "groupement dont les règlements statutaires sont octroyés avec un succès (relatif) à l'intérieur d'une zone d'action délimitable" (Weber, [1956, 1967], 1971, p. 55). Toutes ces définitions sont juridiques – et entretiennent ainsi quelque relation avec la réalité empirique – et traduisent un même idéal de rationalité que les définitions de l'économie politique néoclassique.

Les catégories fondamentales de l'économie

M. Weber fixe des limites étroites à son propos relativement à l'économie : "Nous n'avons pas l'intention d'élaborer ici une « théorie économique » mais de définir quelques termes dont nous ferons par la suite un fréquent usage et de préciser certaines relations sociologiques extrêmement simples appartenant au domaine économique" (Pareto, [1917-1919], 1968, p. 61). Il poursuit en fait la série de définitions idéales qu'il vient d'inaugurer : "action à orientation économique = quand elle vise dans son intention à aller au devant d'un désir d'« utilité » ; activité économique = l'exercice pacifique d'un droit de disposition d'orientation essentiellement économique ; activité économique rationnelle = activité économique rationnelle en finalité, donc planifiée ; économie = activité économique autocéphale ; exploitation économique = une activité économique continue et ordonnée à la manière d'une entreprise. La définition de l'économie doit être aussi large que possible, elle doit mettre en évidence que tous les processus et objets « économiques » se signalent comme tels par le sens que leur confère l'activité humaine – comme but, moyen, frein, succès accessoire (...). La définition de l'économie devra se faire de telle sorte qu'elle englobe aussi l'entreprise moderne à but lucratif, qu'elle ne prenne pas comme point de départ les « besoins du consommateur » et leur « satisfaction » mais plutôt le fait – qui s'applique aussi à l'activité purement lucrative – que les « utilités » sont l'objet d'un désir, ainsi que cet autre fait – s'appliquant aussi à l'activité primitive visant la satisfaction d'un besoin – qu'on tente de combler ce désir précisément par des initiatives ; « activité économique » = toute activité subjectivement et essentiellement économique, en ce sens que l'accent est sur la conviction

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

subjective de la nécessité de l'initiative et non sur le caractère objectif de cette nécessité (...); « activité à orientation économique » = toute activité qui (a) est orientée en principe à d'autres fins mais qui tient compte dans son déroulement de « faits économiques » (la nécessité subjectivement reconnue d'initiatives économiques) ou qui (b) est essentiellement d'orientation économique mais utilise pour parvenir à ses fins des moyens violents" (Weber, [1956, 1967], 1971, p. 62). Ces définitions lui permettent de limiter les objets de la recherche économique. Par exemple, l'« activité à orientation économique » permet d'élargir (point (b) de sa définition) l'objet limité par l'« activité économique » à l'économie de la drogue et du blanchiment de ses profits, si florissante aujourd'hui (voir, par exemple, de Choiseul-Praslin, 1991). Leur défaut est qu'elles limitent ces objets de façon purement spéculative et non pas à partir d'une première approche de la réalité empirique.

M. Weber rejoint ainsi l'économie politique néoclassique. P. Raymond peut même écrire : "L'usage rationnel du « compte en capital » occupe bien chez Weber la même place que la « main invisible » chez A. Smith et que la plus-value chez Marx (...). La théorie de la « main invisible » a une triple fonction : elle permet à la fois de comprendre la rationalité globale des sociétés humaines (qui reste invisible aux acteurs), de fonder la légitimité du calcul rationnel « égoïste » et de mettre à jour les conditions effectives de l'harmonie entre intérêt privé et intérêt général. Weber retient sans doute l'enseignement purement économique de Smith : le « marché » est pour lui une forme généralement plus efficace que la direction centralisée ; mais il écarte, en revanche, la philosophie de l'histoire et l'anthropologie de Smith : la création du capitalisme moderne est le fruit d'une institution à la fois contingente et plus violente, dont l'origine (l'« ascétisme intra-mondain ») est antérieure à la promotion de l'*Homo economicus*, et la théorie des formes de l'activité montre par ailleurs que l'activité sociale ne peut pas être pensée si l'on réduit ses différentes formes à des figures élémentaires de la « rationalité instrumentale » = rejoint l'historicisation des catégories de l'économie par Marx" (Weber, [1923], 1991, *Préface*, pp. VII-VIII). J.A Schumpeter, lui, est ironique : "Dans les sciences sociales, l'explication suppose l'intelligence des « contenus culturels », l'interprétation des significations : d'où le terme de sociologie interprétative (...). Cette théorie de la logique des sciences sociales – quels qu'en soient les mérites ou les servitudes, et même s'il en faut chercher les sources dans la philosophie professionnelle – demeure neutre à l'égard des différents genres d'activité analytique. En particulier, la théorie économique au sens traditionnel du terme n'est pas éliminée. Jolie différence dans le travail pratique du théoricien, si Mr le Méthodologue lui dit qu'en étudiant les conditions du profit maximal, il

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

étudie des « significations voulues » d'un « type idéal », ou s'il lui dit qu'il est en quête de « lois » ou de « théorèmes » (...). Weber ne voyait aucune objection de principe à ce que les économistes faisaient dans la réalité, tout en n'étant pas d'accord avec eux sur ce qu'ils croyaient qu'ils faisaient, c'est-à-dire sur l'interprétation épistémologique de la démarche suivie" (Schumpeter, [1954], 1983, Tome 3, p. 100).

Les analyses historiques

C'est pourquoi M. Weber, dans la suite de ce Volume 1, dans le Volume 2, et dans les œuvres d'histoire économique que je considère ici (voir plus haut), ne tire rien de ces définitions et n'apporte de neuf à l'analyse économique que l'étude des rapports de pouvoir et de domination en jeu ("Notre premier objectif ici est d'établir des propositions générales concernant la relation entre les formes d'organisation et de domination", Weber, 1978, p. 942) et celle de la relation entre économie et éthique religieuse, trop connues pour que j'aie besoin de les détailler ici. La critique qu'il fait de l'œuvre de K. Marx, de même que son histoire alternative du capitalisme comme rationalisation n'ont pas de lien avec ces études, et renvoient strictement à son point de vue subjectif et à son idéal de rationalité, pour le meilleur comme pour le pire. Comme l'écrit encore P. Raymond : "Max Weber ne se contente pas de donner un autre statut que Marx au déterminisme économique : il met aussi au premier plan de son analyse de l'histoire économique (et tout particulièrement de son interprétation du « capitalisme ») un autre concept que celui de Marx : là où celui-ci s'intéressait avant tout aux modalités de l'extraction du « surtravail », [Max Weber] fait du problème de la rationalisation le fil conducteur de ses interprétations (...) [, ce qui] modifie du tout au tout la portée de l'analyse « sociale » : les phénomènes sociaux qui sous-tendent l'histoire réelle de l'Esprit sont interprétés à travers une théorie de l'activité qui est elle-même étroitement tributaire de la tradition idéaliste allemande, dans son effort pour penser l'histoire comme processus de rationalisation" (Weber, [1923], 1991, *Préface*, pp. IV-V).

T. Parsons

La sociologie de T. Parsons a dominé longtemps la sociologie anglo-saxonne, tout particulièrement à travers ses développements par R.K. Merton, et reste présente aujourd'hui dans la sociologie des organisations. Elle s'est présentée au départ comme opérant une synthèse entre (dans cet ordre) la sociologie spéculative de V. Pareto, E. Durkheim et M.

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

Weber (que j'ai abordés dans la présente section), auxquels T. Parsons ajoute A. Marshall : "Parmi les influences les plus décisives que j'ai subies, se place en tout premier lieu celle du Français Émile Durkheim et une autre moins décisive, bien qu'à la vérité très importante, fut pour moi celle de Vilfredo Pareto, que j'ai d'abord lu et étudié en Français. (...) Le schéma qu'à l'époque [de *Structure of social action*] j'appelais la théorie « volontariste » de l'action trouve ses premières références dans l'individualisme utilitaire qui eut son siège d'élection en Angleterre, et dans la théorie économique qui s'en est dégagée. Quelques étapes furent parcourues dans la bonne voie par le grand économiste anglais Alfred Marshall. De son côté, mais dans des proportions tout à fait différentes, Pareto, à la fois économiste et sociologue (...) poussait ses recherches. Alors vinrent le Français Durkheim et l'Allemand Max Weber" (Parsons, 1955, p. I). Elle s'inscrit comme complémentaire avec l'économie politique néoclassique :

- "La base sur laquelle les quatre auteurs furent rassemblés pour leur étude fut plutôt empirique. Ce fut le fait que tous furent concernés de différentes façons par l'ensemble des problèmes empiriques soulevés par l'interprétation de certains des traits principaux de l'ordre économique, du « capitalisme », de la « libre entreprise », de l' « individualisme économique »" (Parsons, 1949, p. VI) ;

- "L'inclusion de Marshall est justifiée par le fait que la théorie économique et la question de son statut incluent un ensemble crucial de problèmes en relation avec la théorie de l'action en général et avec le système positiviste, particulièrement sa variante utilitariste" (op. cit., pp. 11-12).

Dans *L'Enaction & l'Expérience* (Chapitre 2), j'ai insisté sur son rôle dans la sociologie des organisations, en relation avec le problème d'analyse d'activité humaine multi-niveaux et d'ingénierie de la sûreté que posent les industries à risques, ainsi que sur la place qu'y occupe la notion d'action, ce qui, d'après moi, lui permettait d'évoluer vers une notion d'activité humaine plus pertinente. Pour ainsi dire, je la considérais ainsi comme "un verre à moitié plein". La considération de l'économie politique en fait plutôt "un verre à moitié vide". J'utiliserai ici pour le montrer : Parsons, 1955, *Éléments pour une sociologie de l'action* (introduction et traduction, F. Bourricaud) ; Parsons, [1937], 1949, *The structure of social action* ; Parsons, 1951, *The social system* ; Merton, [1957], 1997, *Éléments de théorie et de méthode sociologique*.

La structure de l'action sociale

La notion centrale de T. Parsons est "l'acte unitaire" (*unit-act*) :

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

- "En ce sens donc, un « acte » correspond logiquement à ce qui suit : (1) il implique un agent, ou « acteur » ; (2) Pour des objectifs de définition, l'acte doit avoir une « fin », un état de choses futur vers lequel le processus d'action est orienté ; (3) il doit être initié dans une « situation » (...) analysable en ce qui dépend de l'acteur (= sur lequel il a un contrôle) et ce qui n'en dépend pas (...) ; (4) un certain mode de relation entre ces éléments est inhérent à la conception de cette « unité »" (Parsons, 1949, p. 44) ;

- Ceci implique plusieurs caractéristiques : "(1) un acte est toujours un processus temporel (...). Ce processus, vu primordialement en termes de relation à des fins est appelée de façon variée « attente », « réalisation » et « achèvement » ; (2) orientation normative de l'action [d'où] possibilité d' « erreur », d'échec ; (3) le cadre de référence du schéma est subjectif dans un sens particulier c'est-à-dire qu'il a affaire aux phénomènes, avec les choses et événements tels qu'ils apparaissent du point de vue de l'acteur (...). C'est pourquoi le chercheur social est très concerné par les esprits des personnes dont il étudie l'action [et par la] distinction entre « objectif » et « subjectif » (...). L'unité de référence est un « ego » ou « soi » (...). Le corps de l'acteur forme, pour lui, seulement autant une partie de la situation que l' « environnement externe ». (...) ; (4) les limites de l'analyse dépendent du cadre de référence (...) ; (5) ce schème conceptuel peut être employé sur deux niveaux différents : concret / analytique" (op. cit., 1949, pp. 45-47).

T. Parsons affirme son accord avec le "système utilitariste de théorie sociale" (Talcott Parsons, 1949, pp. 51 sq) , son "atomisme" (op. cit., p. 52), sa reconnaissance d'une "norme rationnelle d'efficacité" (op. cit., p. 56), son "empirisme" et sa considération du "caractère aléatoire des fins" (op. cit., p. 59). Plus précisément encore :

- "La branche de la pensée utilitariste qui a inclus le postulat de l'identité naturelle des intérêts a tendu à focaliser le centre de l'attention analytique en étude de l'action humaine sur une théorie des relations économiques. (...) La grande découverte révolutionnaire qui a marqué l'avènement de la nouvelle ère fut celui du principe de l'utilité marginale (rareté)" (op. cit., p. 129) ;

- "Doctrines de la satisfaction maximale (...) : Les plus importantes de ses hypothèses peuvent être ainsi résumées : (1) l'édifice est construit essentiellement sur une base compétitive ; (2) les demandes sont données indépendamment des aspects d'utilité des processus conduisant à leur satisfaction c'est-à-dire qu'ils sont des constantes dans le problème de l'équilibre économique. Le concept global fait référence à la satisfaction de demandes données et pas à l'explication de leur existence ; (3) toutes les ressources économiques possiblement mobiles

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

sont effectivement mobiles et divisibles ; (4) l'action doit être dirigée rationnellement vers la satisfaction des demandes (...). Cette théorie de l'utilité accomplit deux choses : (1) elle fournit, pour autant que ses hypothèses soient valides et utilisables, une explication de pourquoi les processus économiques prennent le cours qu'ils prennent ; (2) elle fournit une norme d'efficacité, en termes d'optimum de distribution des ressources et de maximum de satisfaction possible de la demande sous les conditions données" (op. cit., p. 132).

Tout ceci fait de l'action selon cet auteur quelque chose de proche de l'action selon L. Von Mises (voir section 4). Il faut noter cependant qu'il rend justice à l'originalité de l'économie politique de A. Marshall :

- "[Pour] A. Marshall, l'objet de l'économie [est à considérer] comme champ de phénomènes concrets : « l'étude de l'humanité dans la tâche quotidienne de la vie" (op. cit., p. 130) ;

- "On peut dire que, tout bien considéré, Marshall voyait le champ de l'entreprise comme l'opportunité principale de l'exercice de ce qu'il considérait comme les traits les plus nobles du caractère humain. La richesse acquise dans le processus n'était pas le but mais le sous-produit (...). On doit aussi avoir à l'esprit que l'expansion des demandes à laquelle pense Marshall comprend des demandes d'une sorte très particulière, des demandes qui sont « ajustées aux activités »" (op. cit., p. 143) ;

- "La dévotion désintéressée aux « activités » [n'est pas un] altruisme (...). Alors que la position de Marshall l'a conduit à rejeter radicalement l'égoïsme de l'homme économique traditionnel, le tout contraire est vrai de sa rationalité. L'homme est non seulement rationnel mais il le devient régulièrement de plus en plus ; et c'est une marque essentielle de la libre entreprise. (...) Il y a une obligation éthique d'être rationnel" (op. cit., pp. 163-164).

C'est sans doute cette référence à A. Marshall qui lui fait formuler, pour ainsi dire "dans un coin", une critique dévastatrice de l'économie politique néoclassique : "La considération de l'ordre économique strictement comme mécanisme de satisfaction de la demande réduit les activités associées à des moyens pour des fins, et les qualités humaines exprimées dans ces activités au même statut. (...) Mais : « Si l'on proclame être l'interprète de l'histoire l'humanité, que ce soit du côté économique ou de tout autre, c'est la science des activités et non pas des demandes »" (op. cit., p. 138). Mais il se rattrape rapidement grâce à V. Pareto : "Les activités de Marshall appartiennent aux éléments sociologiques de Pareto" (op. cit., p. 264), c'est-à-dire aux "actions non logiques" (que V. Pareto avait soigneusement exclues de l'économie politique et versées dans sa *Sociologie générale* (Pareto, [1917-1919], 1968).

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

Elles n'appartiennent donc pas à l'analyse économique mais en sont complémentaires, comme il pense que l'est sa propre sociologie. Ouf !

J'épargne au lecteur la juxtaposition éclectique qu'il opère entre les différentes autres notions et éléments d'épistémologie de ses auteurs de référence. Il conclut son ouvrage par l'intégration de sa sociologie dans les disciplines universitaires : "Cinq disciplines analytiques : économie (schéma offre-demande), discipline politique (relations sociales, dans la forme spéciale des relations de pouvoir), sociologie (les *schemata* de relation et de groupe), psychologie (schéma de personnalité), histoire (= la science historique générale de l'action humaine)" (Parsons, 1949, p. 570).

Le système social

Son second ouvrage se présente comme : "une tentative de regrouper, sous une forme systématique et généralisée, les principaux traits d'un schème conceptuel pour l'analyse de la structure et des processus des systèmes sociaux" : "Selon la nature du cas, à l'intérieur du cadre de référence de l'action, un tel schème conceptuel doit se focaliser sur la délimitation du système des rôles institutionnels et des processus motivationnels organisés à leur propos. Du fait de cette focalisation et du traitement très élémentaire des processus d'échange économique et d'organisation du pouvoir politique, le livre doit être considéré comme une formulation d'une théorie sociologique générale = partie de la théorie des systèmes sociaux qui est centrée sur les phénomènes d'institutionnalisation des patterns d'orientation de valeurs dans les rôles = un niveau d'analyse « structurelle-fonctionnelle » (différente de celle de Pareto" (Parsons, 1951, p. VII). Il élargit ainsi son "schème conceptuel de l'action" en définissant "trois modes de systématisation de l'action : personnalité, systèmes culturels, systèmes sociaux" (op. cit., p. IX) ou encore "trois foyers intégrateurs : l'acteur individuel ; le système interactif ; un système de modélisation culturelle" (op. cit., p. 27) et en ajoutant à l'acte unitaire (*unit-act*) trois autres notions : "le rôle statutaire = unité supérieure à l'acte = analogue à la particule en mécanique et non pas à la masse ou à la vitesse ; le statut = aspect positionnel de l'acteur dans le système social ; rôle = aspect processuel" (op. cit., p. 24). À travers ces notions plus ou moins métaphoriques, il vise la définition de niveaux d'analyse.

Les développements de R.K. Merton

Ces notions développées par T. Parsons concernant le "système social" ont en fait fourni un langage commode pour aborder une grande variété de phénomènes et isoler des domaines et institutions pour en faire l'étude empirique avec plus ou moins de succès. R. K. Merton a

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

rassemblé dans Merton ([1957], 1997) un ensemble d'études écrites une à une censées montrer la fécondité de cette analyse fonctionnelle en sociologie. La liste qui est fournie en *Introduction* des "notions forgées ou redéfinies par R.K. Merton" est impressionnante : "paradigme, dysfonction sociale, fonction manifeste *versus* fonction latente, prophétie autoréalisatrice, sociologie anticipatrice, effet Matthieu, entretien ciblé, modèle de rôle" (op. cit., p. 3). Dommage que, pour un expert comme P. Bourdieu, ce ne soit que "la sociologie américaine officielle [qui] ne parle en fait que de la société américaine, c'est-à-dire de l'inconscient social des sociologues américains" (op. cit., p. 27), jugement que, selon mon expérience, la lecture, même charitable, de ces études n'arrive pas à effacer.

7. Thorstein Veblen et les prémises de l'institutionnalisme.

T. Veblen (1857-1929) est de la même génération que M. Weber (1864-1920). Comme l'écrit R. Aron, contrairement au destin de M. Weber, "le destin de Veblen, reconnu grand esprit dans des milieux étroits, par quelques professeurs réputés, et en peine de trouver un poste honorablement rétribué, contraint de quitter l'université parce qu'il avait une liaison hors mariage appartient, comme sa pensée elle-même à une phase aujourd'hui dépassée du *higher learning* et de la *leisure class*" (Veblen, [1899], 1970, *Préface*, p. XI). Contrairement aux auteurs présentés dans la section précédente, il n'est pas plus assimilable à la discipline sociologique qu'à la discipline économique. En dépit de ses critiques de l'œuvre de K. Marx, il s'en rapproche par son a-disciplinarité. Si on le crédite aujourd'hui d'avoir initié l'institutionnalisme, que partage, nous le verrons, les auteurs que j'aborderai dans le Chapitre 3 de *Le cours d'action : Économie & Activités*, il faut savoir que, "discrédité, voire ridiculisé depuis la fin des années 1930, l'institutionnalisme avait pratiquement disparu des universités des Etats-Unis" (Vinokur, 1969, p. 9). J'ai lu il y a longtemps et avec d'autres objectifs : Veblen ([1899], 1970) : *Théorie de la classe de loisirs*, Veblen ([1908, 1921], 1971) : *Les ingénieurs et le capitalisme*, et Veblen ([1914], 1990) *The instinct of workmanship and the state of industrial arts*. J'ai rajouté récemment Camic & Hodgson (2011) : *Essential writings of Thorstein Veblen*, ainsi que deux commentaires : Jaffé (1924) : *Les théories économiques et sociales de T. Veblen*, et Vinokur (1969) : *Thorstein Veblen et la tradition dissidente dans la pensée économique américaine*. Cette lecture est à la fois rafraichissante et décevante.

Je m'appuierai ici surtout sur ses commentateurs et je n'essaierai pas de donner une vue complète de son œuvre qui est celle d'un essayiste, multipliant les essais ici et maintenant et

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

ne craignant pas les contradictions entre eux. Comme l'écrit A. Vinokur, "toute présentation de la pensée de Veblen ne peut résulter que d'un choix, souvent arbitraire et critiquable, parmi des idées et des jugements contradictoires" (Vinokur, 1969, p. 45). T. Veblen constitue pour moi une version nord-américaine de G. Sorel, l'ami français de V. Pareto (voir section 6). Il s'en rapproche par la genèse et la forme de l'œuvre, par la période historique et par les relations qu'il a tissées avec les *Industrial Workers of the World (IWW)*, l'anarcho-syndicalisme nord-américain, décimé par la police et les milices patronales (voir Dubofsky, 1969), alors que G. Sorel, lui, s'est attaché durant un temps à l'anarcho-syndicalisme français. Je me contenterai d'exposer quelques uns de ses thèmes qui concernent le plus directement le présent ouvrage. Je considérerai plus spécialement l'un de ses textes, son "*Memorandum pour un soviet de techniciens*", dans la dernière section, conclusive, du Chapitre 4 de *Le cours d'action : Économie & Activités*.

Une critique à la fois de l'économie classique, du marginalisme et de Karl Marx

T. Veblen fait sienne "la théorie de la valeur-travail", qui, selon lui, se déduit de la philosophie matérialiste de l'histoire, du néo-hégélianisme moderne : "À la lumière de la conception matérialiste générale de l'histoire, la proposition : la valeur = le coût en travail, est par elle-même évidente, pour ne pas dire tautologique" (cité in Veblen, [1899], 1970, p. XV). Mais il rejette autant d'autres aspects du *Capital* de K. Marx (voir *Le cours d'action : Économie & Activités*, Chapitre 1) que l'ensemble de l'économie politique classique et néoclassique : "[Pour Veblen] l'économie classique ou marginaliste (...) commet une double erreur : elle repose sur une conception pauvre, caricaturale de la nature humaine, faite de désirs, d'instincts ou pulsions multiples, nullement réductible à la recherche du plaisir et à la crainte de la souffrance ; elle néglige l'acquis de la biologie et de l'ethnologie en se refusant à introduire un point de vue évolutionniste, inspiré du darwinisme. Le marxisme ne commet pas l'erreur d'accepter l'hédonisme, comme l'économie classique, mais il emprunte à la philosophie de cette dernière certains éléments, par exemple la philosophie du droit naturel et l'idée d'une proportionnalité entre la valeur et une réalité ultime, cette dernière se confondant non plus avec la balance des plaisirs et des peines mais avec la force vitale. De plus, il surmonte le statisme de l'économie classique mais pas la métaphysique hégélienne. (...) Veblen rejette également la doctrine de la lutte des classes qu'il insère dans le système néo-

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

hégélien en tant que pièce indispensable : « Les forces profondément agissantes, celles qui sont en jeu dans le processus de la vie sociale en déploiement, ce sont (apparemment) les agents matériels engendrés dans le mécanisme de la production ; mais la dialectique du processus – la lutte des classes – suit son cours seulement en fonction des forces secondaires (épigénétiques), celles de la conscience humaine, qui s'occupe d'apprécier les produits matériels de l'industrie »" (Veblen, [1899], 1970, p. XVIII). Lorsque je proposerai (*Le cours d'action : Économie & Activités*, Chapitre 4, section 4) de repenser la notion de valeur-travail en termes de charge de travail, ce sera dans le prolongement d'une partie de ces idées de T. Veblen.

Méthode critique

T. Veblen s'intéresse essentiellement aux fondements des théories qu'il critique :

- "Le système de critique adopté par Veblen [est] : non pas examiner l'édifice, mais juger des fondations. Il n'affronte pas les économistes orthodoxes sur leur propre terrain, celui de la « validité » des théories, c'est-à-dire de leur cohérence logique avec les prémisses. (...) Par contre, il porte la discussion sur le terrain où sa vaste culture lui assure un net avantage, celui de la « vérité » des théories, c'est-à-dire du « réalisme des prémisses » [c'est-à-dire des « préconceptions »]" (Vinokur, 1969, p. 46) ;

- "Sa critique théorique frappe les fondements de l'économie néo-classique. Il mine l'hypothèse fondamentale selon laquelle les individus sont des maximiseurs rationnels d'utilités, et critique son orientation vers l'analyse des revenus à l'équilibre. Veblen développe une perspective alternative qui est influencée principalement par la philosophie pragmatiste de C.S. Peirce et autres, l'instinct-habitude de W. James et les principes évolutionnistes de C. Darwin" (Camic & Hodgson, 2011, *Introduction*, pp. 8-9)

- "Les théories courantes de la production et de la distribution sont construites sur des principes individualistes, notamment lorsqu'elles sont fondées sur des principes hédonistes, comme c'est ordinairement le cas (...). L'homme n'a jamais vécu comme un individu isolé se suffisant à lui-même, ni réellement ni virtuellement" (Veblen, [1908, 1921], 1971, p. 107).

Par contre : "En ce qui concerne son apport méthodologique positif, les plus vebleniens reconnaissent que l'œuvre de Veblen souffre « d'une absence presque totale de l'analyse du type de méthode qui serait la mieux adaptée à son économie évolutionniste »" (Vinokur, 1969, p. 66).

Instinct prédateur et instinct artisan

Deux sortes d'instincts sont considérées par lui comme essentielles : l'instinct artisan (*workmanship*) / les instincts prédateurs, qui distinguent les hommes et les institutions :

- 2 catégories d'hommes : l'homme travailleur / l'homme prédateur : "[Les individus et les classes pécuniaires diffèrent] des individus et des classes qui participent directement aux opérations techniques et manuelles de la production (...). Les aptitudes et penchants qui distinguent le prédateur, hérités par tradition du passé barbare de la race, sont ici en voie d'atrophie. Ainsi la vie économique est une éducatrice de la société mais elle n'agit pas uniformément" (op. cit., p. 152) ;

- "2 catégories d'institutions économiques : pécuniaires (= celles qui ont trait à la production et aux règles de l'art) / industrielles (occupations qui ressortissent à la propriété et à l'acquisition). Il en va de même avec les activités (...). La discipline des emplois pécuniaires tend à conserver et à cultiver certaines aptitudes à la rapacité, et l'animus prédateur lui-même. Elle le fait de 2 façons : en éduquant les individus et les classes qui s'adonnent à ces professions ; en refoulant et éliminant les individus et les lignages qui s'y montrent inaptes (Veblen : *Préjugés de la science économique* (1899), repris en 1921 dans *The place of science in modern civilization*" (op. cit., p. 150).

Une deuxième antithèse se cumule avec celle des deux sortes d'instincts, l'antithèse entre la connaissance utilitaire et la curiosité libre, gratuite, vagabonde. D'après T. Veblen :

- "Le rôle dominant des hommes d'affaires dans la gestion des universités américaines tend à paralyser l'accomplissement de l'autre fonction qui revient aux foyers de culture : offrir les conditions favorables à l'exercice de la « curiosité gratuite" (Veblen, [1899], 1970, p. XXII) ;

- "La « curiosité libre » du chercheur s'oppose à l'instruction purement utilitaire que donnent les universités, régies par les « capitaines d'éducation », frères jumeaux des « capitaines d'industrie ». Le « *parental bent* », le penchant à éprouver et manifester les affections typiques des parents, s'oppose à la fois à l'instinct artisan et à l'instinct prédateur" (op. cit., p. XXIII).

Les activités et leur théorie

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

D'après les introducteurs de ses œuvres essentielles : "Les initiateurs du pragmatisme ont insisté sur la priorité de l'habitude sur la croyance et la raison (...). Veblen adopta une théorie pragmatiste de l'action dans laquelle l'activité et l'habitude précèdent la délibération rationnelle. (...) =/= de la plupart des sciences sociales (...). Contrairement à ce que suppose beaucoup de [théories des] sciences sociales du 20^{ème} siècle, le caractère unique de l'humanité ne repose pas sur quelque relégation de l'instinct ou de l'habitude, mais dans le déploiement critique supplémentaire de la délibération rationnelle consciente quand un nouveau problème ou une nouvelle situation l'exige. Raisons et intentions émergent d'un processus continu d'interaction avec le monde, alors que nous sommes toujours dirigés par des habitudes et autres dispositions" (Camic & Hodgson, 2011, *Introduction*, p. 22). Ainsi :

- "Empruntant ses éléments de psychologie [à] William James et John Dewey [Selon John Dewey, « au lieu d'un état psychique dépendant d'une excitation physique, la recherche montre (...) une activité qui détermine à l'avance où l'attention sera dirigée, et donne à l'état psychique le contenu même que l'on utilise pour l'identifier »], l'homme économique de Veblen « n'est pas une simple molécule de désirs que l'on sature en la plaçant dans (...) l'environnement, mais plutôt une structure cohérente de propensions et d'habitudes qui cherchent leur réalisation et leur expression dans le déploiement d'une activité »" (Vinokur, 1969, p. 58) ;

- "C'est évidemment l'expérience des individus qui constitue le complément de connaissances technologiques ainsi détenues, utilisées et transmises dans la vie de la communauté. (...) La possibilité qu'a ce fonds commun [de la communauté] de croître dépend de la faculté qu'a l'individu d'accumuler des connaissances acquises par l'expérience et l'initiative individuelle ; elle dépend donc de la faculté qu'a chaque individu d'apprendre à partir de l'expérience d'autrui" (Veblen, [1908, 1921], 1971, p. 109).

D'après A. Vinokur : "Lorsqu'il reproche aux économistes « d'appréhender les comportements économiques à l'aide de concepts qui ne sont pas ceux à l'aide desquels les agents considèrent leur propre action au moment d'agir », il ne fait que reprendre le thème central de sa théorie de la connaissance : les économistes devraient prendre modèle sur les habitudes de pensée des hommes d'action qui, plus proches qu'eux de la technologie, sont supposés mieux éduqués par elle dans des schémas intellectuels concrets, positifs et dégagés de toute métaphysique finaliste" (Vinokur, 1969, p. 47). Si l'on renvoie cette "métaphysique finaliste" à Aristote (voir *Texte complémentaire 1*, section 1), on peut renvoyer "les habitudes de pensée des hommes d'action" aux Stoïciens (voir la *Méthode réfléchie*, Chapitre 2). Le

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

versant positif de sa critique des économistes néoclassiques, "appréhender les comportements économiques à l'aide des concepts qui sont ceux à l'aide desquels les agents considèrent leur propre action au moment d'agir" traduit une partie du projet du présent ouvrage : développer en économie politique l'analyse des niveaux moyens de l'activité humaine.

Conclusion : Sans parler de l'activité humaine ...

Au total, l'économie politique néoclassique se caractérise par le choix individuel (du rentier isolé à l'actionnaire isolé), la providence collective du marché (reprise de l'économie classique) pour assurer l'équilibre et un saut entre niveaux hétérogènes mais dont une théorie abstraite postule l'engendrement à partir du niveau inférieur ! On peut lui reconnaître au moins le mérite de ne pas sacrifier au collectivisme ontologique de E. Durkheim, M. Mauss et F. Simiand et à ses "représentations collectives" improbables. Si certains des auteurs passés de cette économie politique néoclassique se réfèrent à l'action, c'est dans le cadre d'une vraie-fausse théorie de l'action, celle du choix aristotélicien. D'où le titre de cette *Conclusion* qui paraphrase le titre d'un roman de Science fiction (*Sans parler du chien*) qui traite de façon humoristique des paradoxes des voyages dans le temps et où le passage imprévu d'un chien dans le paysage met à mal tous les plans d'une équipe de voyageurs temporels venus du futur pour modifier de façon contrôlée un fragment du passé (pour la pertinence pour l'économie politique néoclassique de ce jeu entre futur et présent, voir section 3).

Nous avons vu qu'une part des sociologies classiques (E. Durkheim, T. Parsons) et toute une part de la sociologie spéculative de M. Weber ne risquaient pas de perturber cette économie néoclassique, mais qu'une autre part, les recherches spéculatives et empiriques de F. Simiand, les recherches spéculatives de G. Simmel et une part de la sociologie spéculative de M. Weber, ainsi que certains essais a-disciplinaires de T. Veblen auraient pu le faire. Des sociologues et économistes hétérodoxes contemporains y ont puisé une partie de leur inspiration. En attendant, il nous faut considérer ce qu'on appelle la "Macroéconomie", keynésienne, néokeynésienne (tradition internationalement répandues) et sraffienne (internationalement moins répandue).

Thèses : L'économie politique néoclassique et la discipline économique

1. Les auteurs que recouvre l'étiquette d'"économie néoclassique" sont distingués en écoles diverses qui se recoupent : "École de Lausanne", "École marginaliste", "École autrichienne",

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

etc. L'intérêt pour l'activité humaine conduit à privilégier, parmi ces auteurs, un auteur de l'"École autrichienne", L. von Mises, et le pilier de l'économie britannique et professeur de J.M. Keynes, A. Marshall, qui s'opposent sur certains points au courant principal.

2. *La Théorie de la valeur de G. Debreu constitue le sommet théorique de l'économie politique néoclassique inaugurée par L. Walras et toujours dominante dans les universités et les entreprises de par le monde. Ses éléments de base sont : un espace de biens (espace vectoriel) ; un système de prix (fonction linéaire sur l'espace de biens) ; des unités de consommation caractérisées par une relation de préférence (relation binaire), des dotations initiales et des parts de profits ; des unités de production (caractérisées par leur ensemble de production). À partir de ces éléments de base, sont définies des notions telles que la demande, l'offre, les états réalisables ou d'équilibre. Des hypothèses portant sur les représentations mathématiques des éléments de base sont explicitement et entièrement spécifiés. À partir de ces éléments, on démontre la possibilité d'un équilibre général pour une économie de marché ainsi définie. La rigueur dont l'auteur a fait preuve a permis de montrer que cet équilibre général reposait sur la satisfaction d'un ensemble de conditions irréalistes et aurait dû sonner le glas de l'économie politique néoclassique. L'essentiel, en ce qui concerne les visées du présent ouvrage est que les éléments de base de la théorie sont les mêmes que ceux de la théorie de L. Walras, sauf usage de mathématiques plus évoluées. Ils ne font aucune référence à l'action ou à l'activité humaine, mais traduisent une théorie de l'action, celle d'Aristote qui la réduit à un "choix des moyens [de réalisation d'un but] consécutif à une délibération". Si la plupart des économistes néoclassiques ne parlent que de choix entre moyens pour une fin donnée d'avance, la satisfaction hédoniste de besoins ou de désirs, d'autres ont choisi de parler d'action pour exprimer la même chose. Ainsi l'économie politique néoclassique est d'abord une "économie politique du rentier", avec ses "trois traits psychologiques : (1) séparation d'avec la vie économique ; (2) individualisme ; (3) [point de vue] anti-historique" (Boukharine). Mais elle a évolué en une "économie politique de l'actionnaire", moins séparé que le rentier de la vie économique car entretenant au moins une relation active avec les institutions financières.*

3. *L'économie politique néoclassique hérite plusieurs présuppositions et préoccupations (themata) de l'économie politique classique : l'individualisme possessif ; la main invisible du marché comme Dieu laïcisé ; la poursuite de l'utopie libérale prise pour la réalité ; l'absence de spécificité de la monnaie et de la finance. Cet individualisme possessif est ontologique et méthodologique. De plus, l'économie politique néoclassique radicalise la construction de*

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

l'économie politique comme discipline universitaire séparée. Ce faisant, alors que A. Smith et D. Ricardo considéraient l'économie politique comme une science appliquée, elle poursuit la séparation instaurée par J.-B. Say entre théorie et pratique, c'est-à-dire entre économie politique et politique économique. S'il y a des retours périodiques à la non séparation lors des crises, c'est dans les limites du rétablissement à terme de ces présuppositions et préoccupations (themata) de l'économie politique classique. En passant d'une économie politique du rentier à une économie politique de l'actionnaire, cette séparation – sauf de façon transitoire et limitée lors des crises – reste globalement effective en macroéconomie (voir thèse 4 suivante), mais pas en microéconomie où la recherche économique se préoccupe, par exemple, de placement optimal de l'épargne confiée à l'institution financière par un actionnaire.

4. La théorie moderne des marchés financiers, ou théorie de l'efficience financière, repose sur trois mensonges : (1) Si la finance est entièrement libre, globalisée et déréglementée, elle développe des instruments d'assurance contre les risques ; (2) Les marchés financiers trouvent spontanément leur équilibre ; (3) Les marchés financiers sont moraux : quels que soient les acteurs, le fonctionnement des marchés est transparent, c'est-à-dire qu'il débusque les déviances en sorte que l'intérêt social est toujours sauvegardé. Elle étend ainsi aux marchés financiers la présupposition de la main invisible et la préoccupation de l'utopie libérale de l'économie politique néoclassique.

*5. A. Marshall a dominé l'économie politique néoclassique anglo-saxonne jusqu'à J.M. Keynes qui en a été l'élève et même au-delà. Si son œuvre principale, *Principles of economics*, n'apporte pas d'innovation théorique à celle de L. Walras et de V. Pareto mais élargit la considération des visées pratiques en revenant de ce point de vue à A. Smith et D. Ricardo, qu'il baptise "tradition anglaise", et enrichit la présence de la notion d'action dans l'économie politique. Il définit ainsi "l'action économique normale des membres d'un groupe industriel relativement à des conditions" comme "le cours d'action qui peut être attendu sous certaines conditions de la part des membres de ce groupe industriel". Sa thèse selon laquelle la théorie des désirs ne peut revendiquer aucune suprématie sur la théorie des efforts pourrait le faire sortir de l'économie politique néoclassique. Mais il n'en sort pas car son "action économique normale" et ses "efforts" ne donnent lieu à aucune théorisation qui sorte de la vraie-fausse théorie de l'action d'Aristote.*

6. L. von Mises se rattache à l'École autrichienne, qui partage plusieurs caractéristiques avec l'École néoclassique, hormis sa dévotion au concept d'équilibre et sa négligence de la

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

monnaie, et fait de l'entrepreneur l'acteur clé de l'économie. Il a effectué la seule tentative explicite dans le cadre de l'économie politique de penser l'économie comme action humaine, d'où le titre de son ouvrage principal : L'action humaine, et d'en faire ainsi une "praxéologie". Cette tentative est plus verbale qu'effective, puisque, selon lui, "l'acte de choisir détermine toutes les décisions de l'homme" et "la praxéologie est indifférente aux buts ultimes de l'action, c'est une science des moyens et non des fins", mais elle s'accompagne de thèses épistémologiques originales, contrairement à celle des "actions logiques" de V. Pareto et à celle de l'"action sociale" de A. Marshall. Cette originalité consiste essentiellement à faire de la praxéologie, donc de l'économie, un système a priori, purement déductif, qui diffère d'un système logique en ce qu'il comporte les deux catégories de temps et de causalité. Sa méthode est la "méthode des modèles imaginaires", qui est purement spéculative et qu'il oppose à la méthode expérimentale au sens étroit d'expérimentation en laboratoire. Il distingue le "calcul économique" comme évaluation sans calcul sur la base des notions praxéologiques du "calcul économique" comme mesurage ou évaluation quantitative et soumet le second, comme affaire technologique, au premier, comme affaire théorique. Au total, cet ouvrage, bourré d'invectives adressées au "marxisme" et à ses assimilés et de slogans publicitaires sur les bienfaits de la société de marché, contient aussi des critiques d'importants éléments de l'économie politique néoclassique que sont la possibilité de lois empiriques universelles, les illusions associées des anticipations quantitatives, la non considération du rôle fondamental de la monnaie, enfin "l'erreur de l'idée de stabilisation", qui, poussée jusqu'au bout, ruinerait toute l'économie politique néoclassique centrée sur la notion d'"équilibre". Positivement, sa "méthode des modèles imaginaires" peut être prise pour un appel à l'élaboration théorique, en particulier phénoménologique, concernant l'agir humain. Négativement, l'impasse où mène l'usage monopoliste de cette méthode face à l'impasse de la méthode expérimentale au sens étroit d'expérimentation en laboratoire, justifie le développement d'une méthode empirique de terrain en économie politique, donc contribue à justifier en particulier le développement d'une analyse multi-niveaux de l'activité humaine en relation de paire et la politique économique et la philosophie économique associées dans le cadre d'une épistémologie enactive.*

7. L'ouvrage de G.-G. Granger, *Méthodologie économique*, qui constitue une épistémologie descriptive et normative externe de l'économie politique, rédigée par un philosophe universitaire, ancien résistant, en relation avec l'épistémologie des sciences humaines dominante de l'époque, est aussi intéressant à considérer. Il date de 1959, alors que : (1)

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

l'économie politique keynésienne, née à l'occasion de la crise de 1929, n'avait pas encore été absorbée moyennant transformation dans l'économie politique néoclassique à travers la dite "synthèse néoclassique", mais lui était seulement juxtaposée de façon éclectique dans l'enseignement de la discipline économique ; (2) le système dit "socialiste" ne s'était pas encore écroulé ; (3) le Plan indicatif français existait encore. Il part du constat de l'ambiguïté du statut de l'économie politique comme science humaine et enrichit ce constat en faisant référence à l'intentionnalité, l'action humaine, l'activité humaine et les actes humains. Les thèses suivantes iront de la critique de ce que l'auteur fait essentiellement de ce point de départ à la prospective.

8. *Échouant à attribuer à l'économie politique une place dans les "disciplines" existantes, G.-G. Granger en fait un "carrefour" aux multiples "aspects". Alors que les mathématiques et leurs notions de temps n'ont rien à voir avec les sciences empiriques et leurs notions de temps, G.-G. Granger situe cette économie politique entre deux pôles, celui des mathématiques et celui de l'histoire, définis justement par la notion de temps. Pour l'épistémologie enactive, ou épistémologie des activités de recherche, avec son renvoi des "disciplines" à la contingence historique au profit de la notion de programme de recherche et avec ses pôles de définition des programmes de recherche, c'est là que l'auteur signe l'échec de sa référence de départ à l'intentionnalité, l'action humaine, l'activité humaine et les actes humains.*

9. *G.-G. Granger pose ensuite la question très simple : Qu'est-ce aujourd'hui que connaître en Économie politique ? Sa réponse est que les organes essentiels de cette connaissance pouvaient être communément décrits sous les trois chefs de concepts, de structures et de lois. Il remarque que le concept essentiel de l'économie politique néoclassique est celui d'équilibre, directement issu de la psychologie, alors qu'il joue un rôle secondaire chez K. Marx. Ce qui est plus original, c'est qu'après avoir formulé sa "loi de dénivellation épistémologique entre les structures [macro et micro]", donc entre deux niveaux définis en termes de structures, G.-G. Granger formule la difficulté épistémologique associée : comment coordonner une théorie du sujet économique à une théorie des grandes unités économiques ? Il remarque que cette difficulté épistémologique associée à la dénivellation épistémologique entre structures micro et macro, a été ravivée par l'existence, depuis J.M. Keynes, d'une Macroéconomie construite sans référence aucune à la micro-économie. Il encourage ainsi à reprendre la question autrement, en l'occurrence en termes de niveaux d'activité humaine et*

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

non pas en termes de niveaux structurels, à partir de l'activité humaine comme enaction, c'est-à-dire sans "sujet économique" mais avec couplage structurel in-formatif.

10. G.-G. Granger, bénéficiant, d'une part, de l'épistémologie de G. Bachelard, d'autre part, de l'existence de la Macroéconomie de J.M. Keynes, qui a ouvert de nouveaux possibles à l'action économique des pouvoirs publics, peut écrire que "si l'Économie politique doit poursuivre l'évolution commencée, et acquérir le titre incontesté de connaissance scientifique, c'est donc vraisemblablement en tant que connaissance appliquée (Bachelard)". Cette notion d'application semble d'après lui s'y exfolier en aspects fort distincts et graduels : (1) prévision ; (2) thérapeutique ; (3) planification. En reliant ainsi science empirique et pratique, l'auteur se rapproche d'une épistémologie enactive mais la "connaissance approchée" selon G. Bachelard n'est pas la technologie mais une façon de lier organiquement les sciences empiriques de la nature avec l'ingénierie des artefacts. La question d'une politique économique comme technologie reste ouverte.

11. Une autre caractéristique essentielle de l'économie politique néoclassique, qui, à partir d'elle, s'est étendue à toute l'économie politique, est le rôle qu'y joue les mathématiques. Mais ces mathématiques ne sont pas toutes les mathématiques mais les mathématiques dynamiques autour de l'équilibre issues de la théorie des jeux de J. Von Neumann & O. Morgenstern. Ce sont celles qu'a utilisées G. Debreu (voir thèse 2). Si l'on abandonne le concept central d'équilibre au profit d'une conception dynamique de l'économie, la question du remplacement en économie politique de ces mathématiques dynamiques autour de l'équilibre par des mathématiques pleinement dynamiques reste ouverte. Rappelons que l'étude scientifique des activités humaines aux niveaux moyens d'analyse dispose aujourd'hui de mathématiques dites dynamiques, mais dont on a pu montrer les limites en la matière. Si des modélisations en termes de systèmes dynamiques déterminés par leur état relayent aujourd'hui les descriptions en termes de signes hexadiques effectuées de l'articulation collective des cours d'action dans certaines activités sportives, leur valeur heuristique est limitée à l'approfondissement de certains aspects de cette articulation collective des cours d'action moyennant réduction et limitation, dans le cadre d'un jeu à qui perd gagne.

12. Une autre caractéristique essentielle de l'économie politique néoclassique est la référence à des résultats de la psychologie expérimentale. L'empirisme non expérimental des résolutions de problèmes en laboratoire de H. Simon, qui ont contribué à sa théorie de la firme et à celle de la décision sous information limitée et permis ainsi d'obtenir le Prix Nobel d'économie, a fait de lui un économiste hétérodoxe. G.-G. Granger distingue deux étapes de

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

la construction de l'objet économique néoclassique : une psychologie des appréciations ; une psychologie des actes. En fait, cette psychologie des actes reste soumise à celle des appréciations et reste aristotélicienne (voir thèse 1). La question reste ouverte après lui d'une science empirique des activités humaines et de sa relation avec l'économie politique.

13. *L'essentiel de ce qu'on appelle la sociologie classique s'est intéressé à l'économie politique néoclassique et s'est positionnée de façon variée relativement à elle : comme complémentaire et la laissant inchangée (V. Pareto, M. Weber, T. Parsons), ou comme opposant à son individualisme ontologique et méthodologique la combinaison d'un collectivisme ontologique avec un individualisme méthodologique (E. Durkheim, M. Mauss et F. Simiand), ou comme critique purement spéculative (G. Simmel). Une critique radicale de l'économie politique néoclassique a été formulée avant la critique keynésienne par T. Veblen, un essayiste, qu'il est bien difficile de rattacher à une discipline universitaire quelconque et qu'on peut qualifier de philosophe à la fois de l'économie, de la sociologie et de la politique. Il est considéré comme l'un des deux initiateurs de l'institutionnalisme, avec K. Polanyi.*

14. *L'ouvrage de E. Durkheim, De la division du travail social, est largement considéré comme abordant l'économie du point de vue du sociologue, alors qu'en réalité le problème qu'il prétend traiter est : éliminer les conflits (entre l'employeur et l'employé, l'ouvrier et le chef d'entreprise, les industriels concurrents entre eux ou avec le public) par une meilleure définition des lois et de la morale. Il milite ainsi pour "la défense d'un corporatisme nouveau [différent de] l'ancien associé à l'ancien régime". C'est ce qu'a instauré le Maréchal Pétain. Mais il aurait pu dans cette défense se réclamer de l'association des "producteurs" selon C.H. de St Simon, dont son ouvrage Le Socialisme se contente de résumer la pensée. L'apport de E. Durkheim à l'économie politique a été indirect, à travers son "discours de la méthode" dans Les Règles de la méthode sociologique, dont la principale règle, "traiter les faits sociaux comme des choses", est partagée par l'économie politique néoclassique, même lorsqu'elle parle d'"actions". Cet ouvrage prétend en effet traiter de la recherche en sciences humaines et sociales dans toute sa généralité en excluant toute relation de celle-ci avec la philosophie. Il se sépare en partie de l'économie politique néoclassique en ce qu'il obéit à la fois à un individualisme méthodologique (les données sont recueillies auprès des individus coupés de leur situation ou sont des données statistiques portant sur des individus) et à un collectivisme ontologique (dont l'emblème est la notion de représentation collective). Il s'en écarte aussi en ne séparant pas la science et la pratique comme application de la science.*

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

15. *L'œuvre anthropologique culturelle de M. Mauss est souvent citée pour nier la généralité de l'économie de marché. Son œuvre sociologique se situe dans le droit fil de celle de E. Durkheim. Il précise la relation entre science et application selon ce dernier : "Il faut donc appliquer la science. Mais il ne faut pas confondre ces applications avec la science elle-même. Si cette erreur de tant de savants est normale, c'est que la sociologie est plus près qu'aucune autre science de l'art pratique correspondant, de la politique, du moins celle des temps modernes. Mais c'est précisément parce que l'art, la pratique politique rationnelle et plus est si proche de la science des sociétés, que la distinction entre les deux est plus nécessaire que partout ailleurs". Après avoir arraché des morceaux plus ou moins importants des différentes disciplines universitaires pour les confier à la sociologie, il fait de l'économie politique un ancêtre de la sociologie dont elle hériterait.*

16. *F. Simiand s'est appuyé sur Les Règles de la méthode sociologique de E. Durkheim, pour développer une sociologie économique empirique, dont le cœur était constitué par les "représentations sociales" de groupes d'agents dont les intérêts économiques sont opposés. Il a critiqué l'économie politique néoclassique, du point de vue théorique comme du point de vue épistémologique : arbitraire de son hypothèse psychologique hédoniste ; finalisme de son utopie libérale ; et, évidemment, individualisme ontologique et méthodologique auquel il oppose la combinaison durkheimienne d'un collectivisme ontologique et d'un individualisme méthodologique. Dans la lignée de E. Durkheim, il considère que "fonder une pratique rationnelle est la tâche de la science appliquée correspondant à la science économique proprement dite". Répondant aux économistes néoclassiques pour qui l'économie politique ne pouvait pas l'être ou devait l'être de façon tout à fait particulière, il s'exclame : "L'expérimentation artificielle est ici impossible ? Ingéniez vous à trouver, dans la réalité, des cas d'expérience topique. Les faits sont trop complexes, analysez les. Ils sortent de l'hypothèse ? Changez votre hypothèse". Où F. Simiand ne fait pas que traduire et développer la pensée de E. Durkheim en économie politique, c'est dans sa mise en évidence de l'importance de la monnaie, niée par l'économie politique néoclassique, et de développer une théorie qu'il qualifie de "théorie expérimentale", qui "reconnaît les moyens monétaires comme formant l'essentiel de tout le fonctionnement du système économique dès qu'il est d'un type assez avancé".*

17. *G. Simmel est considéré comme sociologue, bien que ses travaux soient purement livresques et se situent entre la recherche philosophique et la part spéculative de la recherche scientifique. Son œuvre porte essentiellement sur la culture, la littérature et l'art. Son ouvrage*

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

Philosophie de l'argent constitue une exception dans cette œuvre et marque un écart avec l'économie politique classique et néoclassique en soulignant l'importance de la monnaie (comme la sociologie économique de F. Simiand) et du désir de monnaie (ce qui, au contraire, l'éloigne des "représentations sociales" de F. Simiand et le ramène aux subjectivités individuelles, à moins de postuler des "désirs collectifs" qui ne traduiraient pas une communauté entre divers désirs individuels). Chez lui, la notion de valeur est centrale. Il la rapporte à la "praxis volontaire" et la retrouve dans l'économie, à travers l'argent : "Lorsque le développement de l'économie lui fait atteindre sa pleine capacité d'expansion, de complexité, d'interactions internes, alors seulement naît cette interdépendance entre les hommes qui, par l'élimination de l'élément personnel, renvoie bien plus fortement l'individu à lui-même et porte sa liberté à une conscience plus positive que tout ce qu'il pourrait atteindre dans l'absence de relations. L'argent est le support absolument approprié pour un rapport de ce genre, car il crée certes des relations entre les humains, mais en laissant les humains en dehors de celles-ci". D'où l'importance de la "confiance" en économie. G. Simmel traite de l'action humaine dans *Les problèmes de la philosophie de l'histoire*, mais en reste à des abstractions théoriques, ponctuées d'analyses réflexives concrètes. Je noterai cependant que, pour G. Simmel : "Kant nous a libérés du naturalisme. Il s'agit de nous libérer de l'historisme [= l'histoire comme réalité extérieure, une force supra-individuelle]. La réalité mentale que nous appelons histoire est le résultat de l'activité des hommes".

18. V. Pareto a inauguré par sa *Sociologie générale* une relation de complémentarité et d'absence de contestation mutuelle entre l'économie politique néoclassique (la sienne) et la sociologie. Cet ouvrage de 1818 pages traite de ce que leur auteur appelle les "actions non logiques", alors que ses ouvrages d'économie politique, qui se contentent de développer les *Éléments d'économie politique pure* de son maître L. Walras, sont censés traiter des "actions logiques". Sa théorie consiste en quatre notions, qui sont documentées empiriquement par une infinité d'exemples tirés des journaux, de l'histoire et de la littérature : action non logique, sentiment, résidu, dérivation. Les individus, qui sont les molécules du système social, individualisme ontologique et méthodologique oblige, ont des sentiments qui se manifestent par des résidus (partie constante, l'action non logique elle-même constituant la partie variable) qui, eux-mêmes, donnent lieu à des dérivations (des justifications, des théories) qui, elles-mêmes, constituent éventuellement en agrégats. Le reste de la théorie consiste en un classement des résidus et des dérivations. Au total, V. Pareto retrouve le primat des passions chez B. Spinoza. On retrouve ce spinozisme dans le passé de la psychologie française, avec le

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

précurseur qu'a été G. Tarde. Rappelons que, selon l'hypothèse de l'activité signe, les sentiments constituent des sortes d'anticipation préalable à l'interprétation, à l'action, etc. et n'en sont pas les causes. On peut extraire cependant de cet ouvrage, en plus des histoires savoureuses et stimulantes fournies comme exemples, divers éclairs de connaissance. Mais la tentation est grande d'appliquer contre la volonté de l'auteur sa théorie à l'économie. C'est ce que font aujourd'hui A. Orléan et F. Lordon, ce qui ne la rend pas pour autant valable.

19. *M. Weber, sauf dans quelques rares enquêtes empiriques de jeunesse, a mené essentiellement des travaux livresques, comme G. Simmel. Contrairement à ce dernier, il les a consacrés pour la plupart à l'économie et à son histoire. Et il a proposé de faire de la notion d'action ou d'activité sociale le centre de l'analyse économique. Ses notions fondamentales sont : **Sociologie** = une science qui se propose de comprendre par interprétation l'activité sociale et par là d'expliquer causalement son déroulement et ses effets ; **activité** (Handeln) = un comportement humain (peu importe qu'il s'agisse d'un acte extérieur ou intime, d'une omission ou d'une tolérance), quand et pour autant que l'agent ou les agents lui communiquent un sens subjectif ; **activité sociale** = l'activité qui, d'après son sens visé par l'agent ou les agents, se rapporte au comportement d'autrui par rapport auquel s'oriente son déroulement ; **sens** = ou bien (a) le sens visé subjectivement en réalité i) par un agent dans un cas historique donné, ii) en moyenne ou approximativement par des agents dans une masse donnée de cas, ou bien (b) ce même sens visé subjectivement dans un pur type construit conceptuellement par l'agent ou les agents conçus comme des types. On a là autant d'éléments qui pouvaient être intégrés à une conception de l'activité humaine comme enaction, expérience, activité-signe, ayant ses contraintes et effets dans les corps, les situations et les cultures. M. Weber justifie même ce que j'ai appelé "la primat de l'intrinsèque" dans la recherche des contraintes et effets de l'activité humaine ainsi définie. Il propose de traiter des "structures collectives" comme "des développements et des ensembles d'une activité spécifique de personnes singulières", ce qui le rapproche de l'idée d'analyse multi-niveaux de l'activité humaine. Mais chez M. Weber, individualisme méthodologique et individualisme ontologique vont de pair, ce qui le distingue à la fois du programme de recherche 'cours d'action' et de l'économie politique néoclassique. Pire, il justifie par des raisons méthodologiques l'étude de l'activité humaine, non pas en elle-même, mais en référence à une supposée "action rationnelle", comme "déviation" ou conformité relativement à cette dernière. On a là un ancêtre de l'impasse dans laquelle se sont engouffrées les approches de la psychologie du travail qui étudiaient l'activité humaine, non pas en elle-*

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

même mais comme écart relativement à la "tâche". C'est malheureusement là qu'il rejoint l'économie politique néoclassique. En la matière, je partage le jugement ironique de J.A. Schumpeter : "La théorie économique au sens traditionnel du terme n'est pas éliminée. Jolie différence dans le travail pratique du théoricien, si Mr le Méthodologue lui dit qu'en étudiant les conditions du profit maximal, il étudie des « significations voulues » d'un « type idéal », ou s'il lui dit qu'il est en quête de « lois » ou de « théorèmes ». Weber ne voyait aucune objection de principe à ce que les économistes faisaient dans la réalité, tout en n'étant pas d'accord avec eux sur ce qu'ils croyaient qu'ils faisaient".

20. *La sociologie de T. Parsons a dominé longtemps la sociologie anglo-saxonne, tout particulièrement à travers ses développements par R.K. Merton, et reste présente aujourd'hui dans la sociologie des organisations. Elle s'est présentée au départ comme opérant une synthèse entre V. Pareto, E. Durkheim et M. Weber (dans cet ordre), compte tenu du développement de l'individualisme utilitaire britannique par A. Marshall. Si E. Durkheim est là pour assurer le traitement des faits humains comme des choses, partagé par l'économie politique néoclassique, V. Pareto et M. Weber assurent, eux, la complémentarité de la sociologie de T. Parsons avec cette dernière. La première notion centrale de T. Parsons est "l'acte unitaire", qui partage plusieurs caractéristiques avec l'activité humaine comme enaction et expérience (un processus temporel orienté normativement et incluant des attentes ; ayant affaire avec les choses et événements tels qu'ils apparaissent du point de vue de l'acteur) mais les assortit d'autres caractéristiques (accord avec le "système utilitariste de théorie sociale", "atomisme", reconnaissance d'une "norme rationnelle d'efficacité", doctrine de la satisfaction maximale) empruntées à l'économie politique néoclassique. La seconde notion centrale de T. Parsons est celle de "système social", qui lui permet de définir un niveau d'analyse « structurelle-fonctionnelle ». Il élargit ainsi son "schème conceptuel de l'action" en définissant "trois modes de systématisation de l'action : personnalité, systèmes culturels, systèmes sociaux". Ces notions et d'autres secondaires concernant le "système social" ont fourni un langage commode, en particulier à R. K. Merton, pour aborder une grande variété de phénomènes et isoler des domaines et institutions pour en faire l'étude empirique avec plus ou moins de succès, en ne touchant pas à la théorie économique.*

21. *T. Veblen, de la même génération que M. Weber, est un d'un essayiste nord-américain, multipliant les essais ici et maintenant et ne craignant pas les contradictions entre eux. Il n'est rattachable à aucune discipline universitaire, a été exclu de l'université, comme l'avait été le savant, mathématicien et philosophe C.S. Peirce, pour raison de liaison hors mariage, a*

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

tissé des relations avec les Industrial Workers of the World (IWW), l'anarcho-syndicalisme nord-américain, décimé par la police et les milices patronale. S'il fait sienne "la théorie de la valeur-travail", il rejette autant d'autres aspects du Capital de K. Marx que l'ensemble de l'économie politique classique et néoclassique, en s'intéressant essentiellement à leurs fondements. Je peux faire mienne le bilan de C. Camic et G.M. Hodgson, introducteurs d'un recueil récent de ses œuvres choisies : "Sa critique théorique frappe les fondements de l'économie néo-classique. Il mine l'hypothèse fondamentale selon laquelle les individus sont des maximiseurs rationnels d'utilités, et critique son orientation vers l'analyse des revenus à l'équilibre. Veblen développe une perspective alternative qui est influencée principalement par la philosophie pragmatiste de C.S. Peirce et autres, l'instinct-habitude de W. James et les principes évolutionnistes de C. Darwin". J'ajoute seulement que cette perspective alternative n'est qu'esquissée, comme l'est donc ce rapprochement, à travers le pragmatisme, avec l'analyse de l'activité humaine comme enaction et expérience. Reste que, par sa critique de l'économie politique classique et néoclassique, son introduction des habitudes et son évolutionnisme, T. Veblen est considéré aujourd'hui comme le premier des deux précurseurs de l'institutionnalisme.

Références

- Aglietta M. (1976) *Régulation et crises du capitalisme*, Calmann-Lévy, Paris.
- Aglietta M., Orléan M. (1982) *La violence de la monnaie*, PUF, Paris.
- Aglietta M., Rebérioux A. (2004) *Dérives du capitalisme financier*, Albin Michel, Paris.
- Aglietta M., Ould Ahmed P., Ponsot J.-F. (2016) *La monnaie – Entre dettes et souveraineté*, Odile Jacob, Paris.
- Aristote (1979) *L'éthique à Nicomaque*, Vrin, Paris.
- Aristote (1977) *La Politique*, Vrin, Paris.
- Aubenque P. ([1963], 1993) *La prudence chez Aristote*, Quadrige / PUF, Paris.
- Boukharine N. ([1919], 1967) *L'économie politique du rentier – La théorie de la valeur et du profit de l'école autrichienne (Critique de l'économie marginaliste)*, EDI, Paris.
- Camic C., Hodgson G.M. (2011) *Essential writings of Thorstein Veblen*, Routledge, London-New York.
- Campagnolo G. (2004) *Critique de l'économie politique classique – Marx, Menger et l'école historique*, PUF, Paris.
- Cassidy J. (2010) *How markets fail : The logic of economic calamities*, Picador, New York.
- Cournot A. ([1838], 1974) *Recherches sur les principes mathématiques de la théorie des richesses*, Calmann-Lévy, Paris.
- Debreu G. ([1959, 1983], 2001) *Théorie de la valeur – Analyse axiomatique de l'équilibre économique, suivi de Existence d'un équilibre concurrentiel*, Dunod, Paris.
- Durkheim E. ([1930], 1973) *De la division du travail social*, PUF, Paris.
- Durkheim E. (1930) *Le suicide*, PUF, Paris.
- Durkheim E. ([1937], 1981) *Les règles de la méthode sociologique*, PUF, Paris.
- Durkheim E. (1978) *Le socialisme*, Retz, Paris.
- Engels F. (1966) *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, Éditions sociales, Paris.

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

- Gislain J.-J., Steiner P. (1995) *La sociologie économique 1890-1920 : Durkheim, Pareto, Schumpeter, Simiand, Veblen, Weber*, PUF, Paris.
- Granger G.-G. (1959) *Méthodologie économique*, PUF, Paris.
- Granger G.-G. (1960) *Pensée formelle et science de l'homme*, Aubier-Montaigne, Paris.
- Granger G.-G. (1968) *Essai d'une philosophie du style*, Armand Colin, Paris.
- Granger G.-G. (1992) *La vérification*, Odile Jacob, Paris.
- Von Hayek F. (1991) *Scientisme et sciences sociales*, Plon, Paris.
- Jaffé W. (1924) *Les théories économiques et sociales de Thorstein Veblen. Contribution à l'histoire des doctrines économiques aux États Unis*, Burt Franklin, New York.
- Keen S. ([2011], 2014) *L'imposture économique*, Les éditions de l'atelier, Ivry s/Seine.
- List F. ([1841], 1998) *Système national d'économie politique*, Gallimard, Paris.
- Litré E., Wyrouboff G. ([1867], 1990) *Auguste Comte et John Stuart Mill, Stuart Mill et la philosophie positive*, Thoemmes Antiquarian Books, Bristol (G.B.).
- Lucas R. (1972) Expectations and the neutrality of money, *Journal of Economic Theory*, Vol. 4, N° 2, pp. 103-124.
- Macpherson C. B. ([1962], 1964) *La théorie de l'individualisme possessif de Hobbes à Locke*, Gallimard, Paris.
- Marshall A. ([1920], 1997) *Principles of economics*, Prometheus books, Amherst (NY).
- Mauss M. (1969) *Œuvres 3. Cohésion sociale et divisions de la sociologie*, Éditions de Minuit, Paris.
- Von Mises L. ([1966], 1985) *L'action humaine – Traité d'économie*, PUF, Paris.
- Muth J. (1961) Rational expectations and the theory of price movements, *Econometrica*, Vol. 29, N° 3, pp. 315-334.
- Von Neumann J., Morgenstern O. ([1944], 1980) *Theory of games and economic behavior*, Princeton University Press.
- Orléan A. (2011) *L'empire de la valeur – Refonder l'économie*, Seuil, Paris.
- Pareto V. ([1896], 1954) *Cours d'économie politique*, Droz, Genève.
- Pareto V. ([1909], 1966) *Manuel d'économie politique*, Droz, Genève.
- Pareto V. ([1917-1919], 1968) *Traité de sociologie générale*, Droz, Genève.
- Pareto V. (1978) *Les systèmes socialistes*, Droz, Genève.
- Parsons T. (1949) *The structure of social action*, The Free Press, New York (U.S.A).
- Parsons T. (1951) *The social system*, The Free Press, New York (U.S.A).
- Parsons T. (1955) *Éléments pour une sociologie de l'action*, Plon, Paris.
- Schumpeter J. A. ([1947], 1951) *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Payot, Paris.
- Schumpeter J. A. ([1954], 1983) *Analyse économique Tomes I, II, III*, Gallimard, Paris.
- Simiand F. (2006) *Critique sociologique de l'économie – Textes présentés par J.-C. Marcel et P. Steiner*, PUF, Paris.
- Simmel G. ([1923], 1984) *Les problèmes de la philosophie de l'histoire – Une étude d'épistémologie*, PUF, Paris.
- Simmel G. ([1977], 1987) *Philosophie de l'argent*, PUF, Paris.
- Simonnot P. (2017) *Nouvelles leçons d'économie contemporaine*, Gallimard, Paris.
- Smith A. (1976) *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations – Les grands thèmes*, Gallimard, Paris.
- Smith A. ([1776], 1995) *Enquête sur la nature et les causes de la richesse des nations*, PUF, Paris.
- Sorel G. ([1908], 1972) *Réflexions sur la violence*, Marcel Rivière et Cie, Paris.
- Sorel G. (1927) *Les illusions du progrès*, Marcel Rivière, Paris.
- Sorel G. (1928) *De l'utilité du Pragmatisme*, Marcel Rivière, Paris.
- Sorel G. (1929) *Matériaux d'une théorie du prolétariat*, Marcel Rivière, Paris.
- Theureau J. (2009a) *Le cours d'action : Méthode réfléchie*, Octares, Toulouse.
- Theureau J. (2015a) *Le cours d'action : L'Enaction & l'Expérience*, Octares, Toulouse.
- Tirole J. (2016) *Économie du bien commun*, PUF, Paris.
- Veblen T. ([1899], 1970) *Théorie de la classe de loisirs*, Gallimard, Paris.

2017-JT-M5 L'économie politique du rentier à l'actionnaire — Dossier complémentaire à l'ouvrage *Le cours d'action : Économie & Activités* (2018)

Veblen T. ([1908, 1948], 1971) *Les ingénieurs et le capitalisme*, Gordon & Breach, Paris-Londres-New York.

Veblen T. ([1914], 1990) *The instinct of workmanship and the state of industrial arts*, Routledge, London.

Vinokur A. (1969) *Thorstein Veblen et la tradition dissidente dans la pensée économique américaine*, Librairie générale de droit et de jurisprudence, Paris.

Walras L. ([1900, 4^{ème} édition], 1952) *Éléments d'économie politique pure en théorie de la richesse sociale*, Librairie Générale de droit et de jurisprudence, Paris.

Weber M. ([1956, 1967], 1971) *Économie et société*, Volume 1, Plon, Paris.

Weber M. (1978) *Economy and society*, Volumes 1 et 2, University of California Press.

Weber M. ([1923], 1981) *Histoire économique*, Gallimard, Paris.

Weber M. (1986) *Sociologie du droit*, PUF, Paris.

Weber M. ([1989], 2000), *Confucianisme et Taoïsme*, Gallimard, Paris.